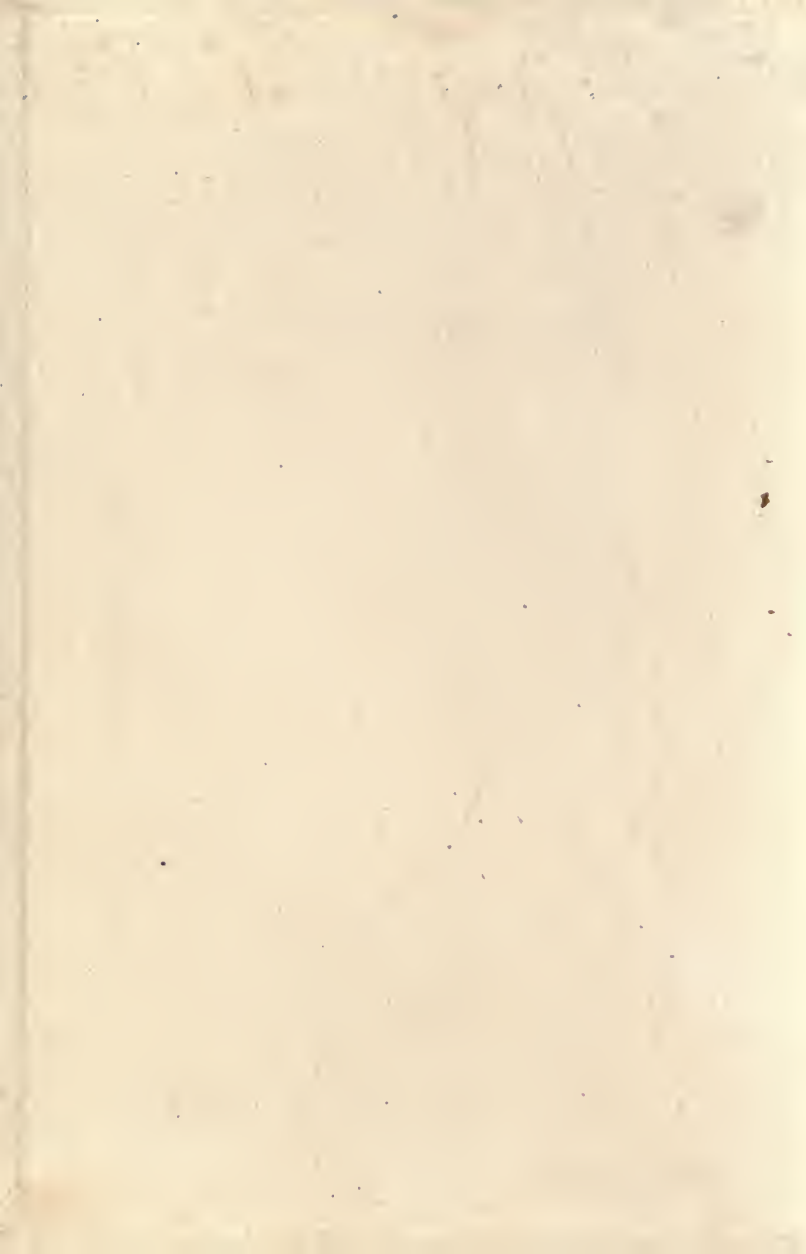


AA0008960346



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A. Thornton
Springfield Ground

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

A. DE LAMARTINE

(1436-1506)



CHRISTOPHE COLOMB

PAR

A. DE LAMARTINE

(1436-1506)

With Grammatical & Explanatory Notes

BY THE

REV. A. C. CLAPIN, M.A.,

ST. JOHN'S COLLEGE, CAMBRIDGE, AND BACHELIER-ÈS-LETTRES OF THE
UNIVERSITY OF FRANCE ;
ASSISTANT MASTER AT SHERBORNE SCHOOL.

WITH MAP AND PORTRAIT.

THE THIRD SOLE AUTHORISED EDITION.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

LONDON : 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.

PARIS : 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN.

BOSTON : CARL SCHOENHOF.

—
1887.

All Rights Reserved.

LONDON:

PRINTED BY HANKEN AND CO., DRURY HOUSE,
DRURY COURT, STRAND, W.C.

NOTICE

ON

LAMARTINE'S "CHRISTOPHER COLUMBUS."

OF all the historical biographies written by Lamartine, none possesses more interest than that of Christopher Columbus. The author's poetical language gives a peculiar charm to the incidents he describes, and is admirably suited to the romantic career of his hero.

As Lamartine here shows, the world was ripe for geographical discovery when Columbus appeared upon the scene. The existence of land beyond the Atlantic, which was not discredited by some of the most enlightened ancients, had become matter of common speculation at the close of the fifteenth century. Maritime adventure was then daily disclosing the mysteries of the deep, and bringing to light new regions that had only existed in fancy. Columbus's hypothesis rested on much higher ground than mere popular belief. What, indeed, was credulity with the vulgar and speculation with the learned, amounted in his mind to a settled

practical conviction that made him ready to peril life and fortune on the result of the experiment. Indeed, his imagination, as will be seen from this memoir, by feeding too exclusively on this lofty theme, acquired an unnatural exaltation which raised him above the sober realities of existence, leading him to spurn difficulties which in the end proved insurmountable, and to colour the future with those rainbow tints which too often melted into air. This exalted state of the imagination was the result in part, no doubt, of the peculiar circumstances of his life; for the glorious enterprise which he had achieved almost justified the conviction of his acting under the influence of some higher inspiration than mere human reason, and led his devout mind to discern intimations respecting himself in the dark and mysterious annunciations of sacred prophecy.

That the romantic colouring of his mind, however, was natural to him, and not purely the growth of circumstances, is evident from the chimerical speculations in which he seriously indulged before, and even after, the accomplishment of his great discoveries. His scheme of a crusade for the recovery of the Holy Sepulchre was most deliberately meditated and strenuously avowed from the very first date of his proposals to the Spanish Government. His enthusiastic communications on this subject must have provoked a smile from a Pontiff like Alexander VI.; and may sug-

gest some apology for the tardiness with which his more rational projects were accredited by the Castilian Government. "But these visionary fancies," says Prescott,* "never clouded his judgment in matters relating to his great undertaking; and it is curious to observe the prophetic accuracy with which he discerned, not only the existence, but the eventual resources, of the Western World."

Whatever were the defects of his mental constitution, the finger of the historian will find it difficult to point to a single blemish in his moral character. His correspondence breathes the sentiment of devoted loyalty to his Sovereigns. His conduct habitually displayed the utmost solicitude for the interests of his followers. His dealings were regulated by the nicest principles of honour and justice. His last communication to the Sovereigns from the Indies remonstrates against the use of violent measures, in order to extract gold from the natives, as a thing equally scandalous and impolitic. The grand object to which he dedicated himself seemed to expand his whole soul, and raised it above the petty shifts and artifices by which great ends are sometimes sought to be compassed. There are some men in whom rare virtues have been closely allied, if not to positive vice, to degrading weakness.

* Prescott's "History of Ferdinand and Isabella."

Columbus's character presented no such humiliating incongruity. It will be seen from this biography that in its public or private relations, in all its features, it wears the same noble aspect. It was in perfect harmony with the grandeur of his plans, and their results were more stupendous than those which Heaven has permitted any other mortal to achieve

CHRISTOPHE COLOMB.

PREMIÈRE PARTIE.

I

DIEU se cache dans le détail des choses humaines, et il se dévoile dans l'ensemble. Aucun homme sensé n'a jamais nié que les grands événements qui composent la vie historique de l'humanité ne fussent reliés et coordonnés secrètement par un fil invisible suspendu à la main toute-puissante du souverain ordonnateur des mondes, pour les faire concourir à un dessein et à un plan. Comment celui qui a donné la lumière à l'œil serait-il aveugle ? Comment celui qui a donné la pensée à sa créature serait-il lui-même sans pensée ?

Les anciens appelaient ce plan occulte, absolu et irrésistible de Dieu dans les choses humaines, le Destin, la Fatalité ; les modernes l'appellent la Providence, nom plus intelligent, plus religieux et plus paternel. En étudiant l'histoire de l'humanité, il est impossible de ne pas reconnaître, par-dessus et par-dessous l'action libre de l'homme, l'action souveraine et transparente de la Providence. Cette action d'ensemble et de masses n'exclut en rien la liberté de nos actes, qui fait seule la moralité des individus et des peuples ; elle semble les laisser se mouvoir, agir, s'égarer avec une latitude complète d'intention, de choix du bien et du mal, dans une certaine sphère d'action et avec une certaine conséquence logique de peines encourues ou de rémunérations méritées, selon que leur intention a été plus droite ou plus viciée ; mais les grands résultats généraux de ces actes des individus ou des peuples lui appartiennent à elle seule. Elle semble se les réserver, indépendamment de nous, pour des fins divines que nous ne

connaissons pas, et qu'elle nous laisse seulement entre-
 voir quand elles sont presque atteintes. Le bien et le
 mal sont de nous et sont à nous ; mais la Providence se
 joue de nos perversités comme de nos vertus ; et de ce
 5 bien et de ce mal elle tire avec une égale infailibilité
 de sagesse l'accomplissement de son dessein sur
 l'humanité. L'instrument caché, mais divin, de cette
 Providence, quand elle daigne se servir des hommes
 pour préparer ou pour accomplir une partie de ses
 10 plans, c'est l'inspiration ! L'inspiration est véritablement
 un mystère humain dont il est difficile de trouver la
 source dans l'homme même. Elle semble venir de plus
 haut et de plus loin. Voilà pourquoi on lui a donné
 un nom mystérieux aussi, et qui ne se définit bien dans
 15 aucune langue : *génie*. La Providence fait naître un
 homme de génie ; le génie est un don : il ne s'acquiert
 pas par le travail ; il ne s'obtient pas même par la vertu ;
 il est ou il n'est pas, sans que celui-là même qui le
 possède puisse rendre compte de sa nature et de sa
 20 possession. A ce génie, la Providence envoie une
 inspiration. L'inspiration est au génie ce que l'*aimant*
 est au métal. Elle l'attire, indépendamment de toute
 conscience et de toute volonté, vers quelque chose de
 fatal et d'inconnu, comme le pôle. Le génie suit cette
 25 inspiration qui l'entraîne, et un monde moral ou un
 monde physique est trouvé.

Voilà Christophe Colomb et la découverte de
 l'Amérique !

II

COLOMB, dans sa pensée, aspirait à compléter le globe,
 30 qui lui paraissait manquer d'une de ses moitiés. C'était
 le besoin de l'unité géographique terrestre dont il était
 travaillé. Ce besoin était également une inspiration de
 son époque. Il y a des idées qui flottent dans l'air
 comme des miasmes intellectuels, et que des milliers
 35 d'hommes semblent respirer en même temps.

Chaque fois que la Providence prépare le monde, à
 son insu, à quelque transformation religieuse, morale ou
 politique, on peut observer presque régulièrement ce

même phénomène : une aspiration et une tendance plus ou moins complète à l'unité du globe par la conquête, par la langue, par le prosélytisme religieux, par la navigation, par les découvertes géographiques ou par la multiplication des relations des peuples entre eux, au 5 moyen du rapprochement et du contact de ces peuples, que des voies de communication, des besoins et des échanges resserrent en un seul peuple. Cette tendance à l'unité du globe, à certaines époques, est un des faits providentiels les plus visibles dans les résultats de 10 l'histoire.

Ainsi, quand la grande civilisation orientale des Indes et de l'Égypte semble épuisée de vieillesse, et que Dieu veut appeler l'Asie et l'Occident à une civilisation plus jeune, plus mouvante et plus active, Alexandre part, 15 sans savoir pourquoi, des vallées de la Macédoine, entraînant les regards et les auxiliaires de la Grèce, et le monde connu devient un, sous la terreur et sous la gloire de son nom, depuis l'Indus jusqu'à l'extrémité de l'Europe. 20

Quand il veut préparer un auditoire immense au Verbe transformateur du christianisme en Orient et en Occident, il répand la langue, la domination, les armes de Rome et de César, des bords du golfe Persique aux montagnes de l'Écosse, unissant sous un seul esprit et 25 sous une seule servitude l'Italie, les Gaules, la Grande-Bretagne, la Sicile, la Grèce, l'Afrique et l'Asie.

Quand il veut, quelques siècles après, arracher l'Arabie, la Perse et leurs dépendances à la barbarie, et faire prévaloir le dogme irrésistible de l'unité de Dieu 30 sur les idolâtries et sur les indifférences de ces parties reculées ou corrompues du monde, il arme Mahomet du Coran et du glaive; il permet à l'islamisme de conquérir en deux siècles tout l'espace compris entre l'Oxus et le Tage, entre le Tibet et le Liban, entre l'Atlas et le 35 Taurus. Une immense unité d'empire répond d'avance à une immense unité d'idée.

Ainsi de Charlemagne en Occident, quand sa monarchie universelle, des deux côtés des Alpes, prépare, depuis la Scythie et la Germanie, le vaste lit où la

civilisation chrétienne va recevoir et baptiser les barbares.

Ainsi de nos jours, non plus sous la forme de conquêtes, mais sous la forme de communications intellectuelles, commerciales, pacifiques, entre tous les continents et tous les peuples du globe, c'est la science qui devient le conquérant universel au profit et à la gloire de tous. La Providence semble avoir chargé cette fois le génie de l'industrie et des découvertes de lui préparer la plus complète unité du globe terrestre qui ait jamais resserré le temps, l'espace et les hommes en une masse plus rapprochée, plus compacte et plus assimilée. La navigation, l'imprimerie, la découverte de la vapeur, cette force économique et irrésistible d'impulsion, qui lance l'homme et ses armées et ses marchandises aussi loin et aussi vite que sa pensée ; la construction des chemins de fer qui aplanissent les montagnes en les perçant, et qui nivellent toute la terre ; la découverte des télégraphes électriques, qui donnent aux communications entre les deux hémisphères l'instantanéité de la foudre ; la découverte des aérostats, qui cherchent encore leur gouvernail, mais qui rendront bientôt navigable un élément plus universel et plus simple que l'Océan ; toutes ces révélations, presque contemporaines de la Providence par l'inspiration du génie industriel, sont des moyens de resserrement, de concentration, de contraction du globe sur lui-même ; des instruments de rapprochement, d'homogénéité des hommes entre eux. Ces moyens sont si actifs et si évidents, qu'il est impossible de ne pas y voir un dernier plan de la Providence, un dernier effort vers l'inconnu, et de ne pas en conclure que Dieu prémédite pour nous et pour nos descendants quelque dessein caché encore à notre courte vue ; dessein pour lequel il prend ses mesures en faisant avancer le monde vers la plus puissante des unités, l'unité de pensée, qui annonce quelque grande unité d'action dans l'avenir.

Ainsi était préparé l'esprit du quinzième siècle à quelque étrange manifestation humaine ou divine, quand naquit le grand homme dont nous allons

raconter l'histoire. On attendait quelque chose ; l'esprit humain a ses pressentiments. Ce sont les vagues prophéties des réalités qui s'approchent.

III

AU printemps de l'année 1471, au milieu du jour, par un soleil brûlant qui calcinait les chemins de l'Andalousie, sur une colline à environ une demi-lieue du petit port de mer de Palos, deux étrangers voyageant à pied, leurs chaussures usées par la marche, leurs habits, où l'on voyait les vestiges d'une certaine aisance, souillés de poussière, le front baigné de sueur, s'arrêtèrent et s'assirent à l'ombre du portique extérieur d'un petit monastère appelé *Sainte-Marie de Rabida*. Leur aspect et leur lassitude implorait d'eux-mêmes l'hospitalité. Les couvents de franciscains étaient, à cette époque, les hôtelleries des voyageurs pédestres à qui la misère interdisait d'aborder d'autres asiles. Ce groupe de deux étrangers attira l'attention des moines.

L'un était un homme à peine parvenu au milieu de la vie, grand de taille, robuste de formes, majestueux de pose, noble de front, ouvert de physionomie, pensif de regard, gracieux et doux de lèvres. Ses cheveux, d'un blond légèrement brun dans sa première jeunesse, se teignaient prématurément sur les tempes de ces mèches blanches que hâtent le malheur et le travail d'esprit. Son front était élevé ; son teint, primitivement coloré, était pâli par l'étude, et bronzé par le soleil et la mer. Le son de sa voix était mâle, sonore et pénétrant comme l'accent d'un homme habitué à proférer des pensées profondes. Rien de léger ou d'irréfléchi ne se révélait dans ses gestes ; tout était grave et symétrique dans ses moindres mouvements ; il semblait se respecter modestement lui-même, ou n'agir qu'avec la réserve d'un homme pieux dans un temple, comme s'il eût été en présence de Dieu.

L'autre était un enfant de huit à dix ans. Ses traits, plus féminins, mais déjà mûris par les fatigues de la vie,

avaient une telle ressemblance avec ceux du premier étranger, qu'il était impossible de ne pas reconnaître en lui ou un fils ou un frère de l'homme mûr.

IV

CES deux étrangers étaient Christophe Colomb et
 5 Diego, son fils. Les moines, curieux et attendris à l'aspect de cette noblesse de visage du père et de cette grâce de l'enfant, qui contrastaient avec l'indigence de leur équipage, les firent entrer dans l'intérieur du monastère pour leur offrir l'ombre, le pain et le repos
 10 dus aux pèlerins. Pendant que Colomb et son enfant se rafraîchissaient et se fortifiaient de l'eau, du pain et des olives de la table des hôtes, les moines allèrent informer le prieur de l'arrivée des deux voyageurs et de l'intérêt étrange qui s'attachait à leur noble apparence,
 15 en contraste avec leur misère. Le prieur descendit pour converser avec eux.

Ce supérieur du couvent de la Rabida était Juan Perès de Marchenna, ancien confesseur de la reine Isabelle, qui régnait alors avec Ferdinand sur l'Espagne.
 20 Homme de sainteté, de science et de recueillement, il avait préféré l'abri de son cloître aux honneurs et aux intrigues de la cour ; mais il avait conservé par cette retraite même un grand respect dans le palais et un grand crédit sur l'esprit de la reine. La Providence
 25 n'avait pas moins dirigé les pas de Colomb que le hasard, si elle avait eu pour intention de lui ouvrir par une main affidée, quoique invisible, les portes du conseil, l'oreille et le cœur des souverains.

V

LE prieur salua l'étranger, caressa l'enfant et s'informa
 30 avec bienveillance des circonstances qui les forçaient à voyager à pied à travers les routes détournées de l'Espagne, et à emprunter l'humble toit d'un monastère

pauvre et isolé. Colomb raconta sa vie obscure, et déroula ses pensées immenses au moins attentif. Cette vie et ces pensées n'étaient qu'une attente et un sentiment. Voici ce qu'on en a su depuis.

VI

CHRISTOPHE COLOMB était le fils premier-né d'un cardeur 5
de laines de Gênes, métier aujourd'hui infime, profes-
sion alors libérale et presque noble. Dans ces républi-
ques industrielles et commerciales de l'Italie, les artisans,
fiers de retrouver ou d'inventer des industries, formaient
des corporations ennoblies par leur art et importantes 10
dans l'État. Il était né en 1436. Il avait deux frères,
Barthélemy et Diego, qu'il appela plus tard à partager
ses travaux, sa gloire, ses malheurs ; il avait aussi une
sœur plus jeune que ses frères. Elle se maria à un
ouvrier de Gênes. Son obscurité l'abrita longtemps de 15
l'éclat et des infortunes de ses frères.

Nos instincts naissent des premiers spectacles que la
nature offre à nos sens dans les lieux où nous voyons le
jour, surtout quand ces spectacles sont majestueux et
infinis, comme les montagnes, le ciel et la mer. Notre 20
imagination est la contre-épreuve et le miroir des pre-
mières scènes dont nous sommes frappés. Les premiers
regards de Colomb enfant contemplèrent le firmament et
la mer de Gênes. L'astronomie et la navigation entraî-
nèrent de bonne heure ses pensées dans ces deux espaces 25
ouverts sous ses yeux. Il les remplissait de ses rêveries
avant de les repeupler de leurs continents et de leurs
fiés. Contemplatif, silencieux, pieux d'inclination dès
ses plus tendres années, son génie enfant l'emportait
loin et haut dans les espaces, non pas seulement pour 30
découvrir plus, mais pour adorer davantage. Dans
l'œuvre divine, ce qu'il cherchait au fond de tout, c'était
Dieu.

VII

SON père, homme éclairé et aisé dans sa profession, ne résista pas à la nature qui se manifestait par de si studieux penchants dans son fils. Il l'envoya étudier à Pavie la géométrie, la géographie, l'astronomie, l'astro-
 5 logie, science imaginaire du temps, et la navigation. Son esprit dépassa promptement les limites de ces sciences, alors incomplètes. Il était de ces âmes qui vont toujours au delà du but où le vulgaire s'arrête et dit : "Assez." A quatorze ans, il savait tout ce qu'on
 10 enseignait dans ces écoles ; il revint à Gênes, dans sa famille. La profession sédentaire et inintellectuelle de son père ne pouvait emprisonner ses facultés. Il navigua plusieurs années sur les navires de commerce, de guerre, d'expéditions aventureuses, que les maisons de Gênes
 15 armaient sur la Méditerranée pour disputer ses flots et ses ports aux Espagnols, aux Arabes, aux mahométans, sortes de croisades perpétuelles où le trafic, la guerre et la religion faisaient de ces marines des républiques italiennes une école de commerce, de lucre, d'héroïsme
 20 et de sainteté. Soldat, savant et matelot à la fois, il monta sur des vaisseaux que sa patrie prêta au duc d'Anjou pour conquérir Naples, sur la flotte que le roi de Naples envoya attaquer Tunis, sur les escadres dont Gênes combattait l'Espagne. Il s'éleva, dit-on, à des
 25 commandements d'obscures expéditions navales dans la marine militaire de son pays. Mais l'histoire le perd de vue dans ces commencements de sa vie. Sa destinée n'était pas là : il se sentait à l'étroit dans ces petites mers et dans ces petites choses. Sa pensée était plus grande
 30 que sa patrie. Il méditait une conquête pour l'espèce humaine, et non pour une étroite république de la Ligurie.

VIII

DANS les intervalles de ses expéditions, Christophe Colomb trouvait à la fois, dans l'étude de son art, la

satisfaction de sa passion pour la géographie et pour la navigation, et son humble fortune. Il dessinait, gravait et vendait ses cartes marines ; ce petit commerce suffisait péniblement à son existence. Il y cherchait moins le lucre que le progrès de la science. Son esprit et ses sens, continuellement fixés sur les astres et les mers, poursuivaient par la pensée un but entrevu par lui seul. 5

Un naufrage, à la suite d'un combat naval et de l'incendie d'une galère qu'il montait dans la rade de Lisbonne, le fixa en Portugal. Il se précipita dans la mer pour échapper aux flammes, se saisit, d'une main, d'une rame, et, nageant de l'autre vers la côte, il atteignit le rivage. Le Portugal, saisi tout entier alors de sa passion des découvertes maritimes, était un séjour convenable à ses inclinations. Il espérait y trouver des occasions et des moyens de s'élançer à son gré sur l'Océan ; il n'y trouva que le travail ingrat du géographe sédentaire, l'obscurité et l'amour. En allant, chaque jour, assister aux offices religieux dans l'église d'un couvent de Lisbonne, il s'éprit d'attachement pour une jeune recluse dont la beauté l'avait frappé. C'était la fille d'un noble Italien attaché au service du Portugal. Son père l'avait confiée aux religieuses de ce couvent en partant pour une expédition navale lointaine. Elle s'appelait dona Felippa de Palestrello. Séduite elle-même par la beauté pensive et majestueuse du jeune étranger qu'elle voyait chaque jour assidu aux services de l'église, elle ressentit l'amour qu'elle lui avait inspiré. Tous deux sans parents et sans fortune sur une terre étrangère, rien ne pouvait contrarier l'attrait qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre ; ils s'unirent par un mariage, sur la foi de la Providence et du travail, seule dot de Felippa et de son amant. Il continuait, pour nourrir sa belle-mère, sa femme et lui, à faire des cartes et des globes recherchés à cause de leur perfection par les navigateurs portugais. Les papiers de son beau-père, qui lui furent remis par sa femme, et ses correspondances avec Toscanelli, fameux géographe de Florence, lui fournirent, dit-on, des notions précises sur les mers lointaines de l'Inde, et les moyens de rectifier 35

les éléments alors confus ou fabuleux de la navigation. Entièrement absorbé dans sa félicité domestique et dans ses contemplations géographiques, il eut un premier fils qu'il appela Diego, du nom de son frère. Sa société
5 intime ne se composait que de marins revenant des expéditions lointaines, ou rêvant des terres inconnues et des routes non frayées sur l'Océan. Son atelier de cartes et de globes était un foyer d'idées, de conjectures, de projets, qui entretenait sans cesse son imagination de
10 quelque grand inconnu sur le globe. Sa femme, fille et sœur de marins, partageait elle-même ces enthousiasmes. En contournant sous ses doigts ses globes, et en pointant ses cartes d'îles et de continents, un vide immense avait frappé les yeux de Colomb au milieu de l'Océan
15 atlantique. La terre semblait manquer, là, du contre-poids d'un continent. Des rumeurs vagues, merveilleuses, terribles, parlaient à l'imagination des navigateurs de côtes entrevues du sommet des Açores, dites mobiles ou flottantes qui se montraient par des temps sereins,
20 qui disparaissaient ou qui s'éloignaient quand les pilotes téméraires cherchaient à en approcher. Un voyageur vénitien, Marco Polo, qu'on regardait alors comme un inventeur de fables, et dont le temps a reconnu depuis la véracité, racontait à l'Occident les
25 merveilles des continents, des États et des civilisations de la Tartarie, de l'Inde, de la Chine, que l'on supposait se prolonger là où s'étendent en réalité les deux Amériques. Colomb lui-même se flattait de trouver, à l'extrémité de l'Atlantique, ces contrées de l'or, des perles
30 et de la myrrhe, dont Salomon tirait ses richesses; cet Ophir de la Bible, recouvert depuis des nuages du lointain et du merveilleux. Ce n'était pas un continent nouveau, mais un continent perdu qu'il cherchait. L'attrait du faux le menait à la vérité.

35 Il supposait dans ses calculs, d'après Ptolémée et d'après les géographes arabes, que la terre était un globe dont on pourrait faire le tour. Il croyait ce globe moins vaste qu'il ne l'est de quelques milliers de lieues. Il s'imaginait, en conséquence, que l'étendue de mer à parcourir pour arriver à ces terres inconnues de l'Inde

était moins immense que les navigateurs ne le pensaient. L'existence de ces terres lui semblait confirmée par les témoignages étranges des pilotes qui s'étaient avancés le plus loin au delà des Açores. Les uns avaient vu flotter sur les vagues des branches d'arbres inconnus en Occident ; les autres, des morceaux de bois sculptés, mais qui n'avaient pas été travaillés à l'aide d'outils de fer ; ceux-là, des sapins monstrueux creusés en canot d'un seul tronc, qui pouvaient porter quatre-vingts rameurs ; ceux-ci, des roseaux gigantesques ; d'autres, enfin, des cadavres d'hommes blancs ou cuivrés, dont les traits ne rappelaient en rien les races occidentales, asiatiques ou africaines.

Tous ces indices flottants de temps en temps à la suite des tempêtes sur l'Océan, et je ne sais quel instinct vague qui précède toujours les réalités comme l'ombre précède le corps quand on a le soleil derrière soi, annonçaient au vulgaire des merveilles, attestaient à Colomb des terres existantes au delà des plages écrites par la main des géographes sur les mappemondes. Seulement il était convaincu que ces terres n'étaient qu'un prolongement de l'Asie, remplissant plus d'un tiers de la circonférence du globe. Cette circonférence, ignorée alors des philosophes et des géomètres, laissait aux conjectures l'étendue de cet Océan qu'il fallait traverser pour atteindre à cette Asie imaginaire. Les uns la croyaient incommensurable ; les autres se la figuraient comme une espèce d'éther profond et sans borne, dans lequel les navigateurs s'égarèrent, comme aujourd'hui les aéronautes dans les déserts du firmament. Le plus grand nombre, ignorant les lois de la pesanteur et de l'attraction qui rappelle les corps au centre, et admettant néanmoins déjà la rotondité du globe, croyaient que des navires ou des hommes portés par le hasard aux antipodes s'en détacheraient pour tomber dans les abîmes de l'espace. Les lois qui gouvernent les niveaux et les mouvements de l'Océan leur étaient également inconnues. Ils se représentaient la mer, au delà d'un certain horizon borné par les îles déjà découvertes, comme une sorte de chaos liquide, dont les

vagues démesurées s'élevaient en montagnes inaccessibles, se creusaient en gouffres sans fond, se précipitaient du ciel en cataractes infranchissables qui entraîneraient et engloutiraient les voiles assez téméraires pour en
5 approcher. Les plus instruits, en admettant les lois de la pesanteur et un certain niveau dans les espaces liquides, pensaient que la forme arrondie du globe donnait à l'Océan une pente vers les antipodes, qui emporterait les vaisseaux vers des rivages sans nom,
10 mais qui ne leur permettrait jamais de remonter cette pente pour revenir en Europe. De ces préjugés divers sur la nature, la forme, l'étendue, les montées et les descentes de l'Océan, se composait une terreur générale et mystérieuse qu'un génie investigateur pouvait seul
15 aborder par la pensée, et qu'une audace surhumaine pouvait seule affronter de ses voiles. C'était la lutte de l'esprit humain contre un élément ; pour la tenter, il fallait plus qu'un homme.

IX

L'ATTRAIT invincible du pauvre géographe vers cette
20 entreprise était le véritable lien qui retenait tant d'années Colomb à Lisbonne comme dans la patrie de ses pensées. C'était le moment où le Portugal, gouverné par Jean II, prince éclairé et entreprenant, se livrait, dans un esprit de colonisation, de commerce et d'aventures, à des
25 tentatives navales incessantes pour relier l'Europe à l'Asie, et où Vasco de Gama, le colon portugais, n'était pas loin de découvrir la route maritime des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Colomb, convaincu qu'il
30 trouverait une route plus large et plus directe en s'élançant droit devant lui vers l'ouest, obtint, après de longues sollicitations, une audience du roi, pour lui révéler ses plans de découverte et pour lui demander les moyens de les accomplir au profit de la fortune et de la gloire de ses États. Le roi l'écouta avec intérêt. La
35 foi de cet inconnu dans ses espérances ne lui parut pas assez dénuée de fondement pour la reléguer au rang des

chimères. Colomb, indépendamment de son éloquence naturelle, avait l'éloquence de sa conviction. Il émut assez le roi pour que ce prince chargeât un conseil composé de savants et de politiques d'examiner les propositions du navigateur génois, et de lui faire un rapport sur les probabilités de son entreprise. Ce conseil, composé du confesseur du roi et de quelques géographes d'autant plus accrédités dans sa cour qu'ils s'écartaient moins des préjugés vulgaires, déclara les idées de Colomb chimériques et contraires à toutes les lois de la physique et de la religion. 5 10

Un second conseil d'examen, auquel Colomb en appela avec la permission du roi, aggrava encore cette première décision. Toutefois, par une perfidie ignorée du roi, ses conseillers communiquèrent les plans de Colomb à un pilote, et firent partir secrètement un navire pour tenter à son insu la route qu'il indiquait vers l'Asie. Ce navire, qui avait cinglé quelques jours au delà des îles Açores, revint épouvanté du vide et de l'immensité de l'espace qu'il avait entrevu, et confirma le conseil dans le mépris des conjectures de Colomb. 15 20

X

PENDANT ces inutiles sollicitations à la cour de Portugal, l'infortuné Colomb avait perdu sa femme, l'amour, la consolation et l'encouragement de ses pensées. Sa fortune, négligée pour ses perspectives de découverte, était ruinée ; ses créanciers s'acharnaient sur les fruits de ses travaux, saisissaient ses globes et ses cartes, et menaçaient même sa liberté. Beaucoup d'années avaient été perdues ainsi dans l'attente ; son âge mûr s'avavançait, son enfant grandissait ; les extrémités de la misère étaient le seul patrimoine qu'il envisageait, au lieu d'un monde qu'il avait entrevu pour lui. Il s'évada nuitamment de Lisbonne, à pied, sans autre ressource que l'hospitalité sur sa route, et tantôt menant son fils Diego par la main, tantôt le portant sur ses robustes épaules, il entra en Espagne, décidé à offrir à Ferdinand et à Isabelle, 25 30 35

qui y régnaient alors, cet empire ou ce continent refusé par le Portugal.

C'est en poursuivant ce long pèlerinage vers le séjour mobile de la cour d'Espagne, qu'il était arrivé à la porte
5 du monastère de la Rabida, près de Palos. Il se proposait de se rendre d'abord à la petite ville de Huerta, dans l'Andalousie, habitée par un frère de sa femme, de déposer son fils Diego entre les mains de ce beau-frère, et d'aller seul subir les lenteurs, les hasards,
10 et peut-être les incrédulités, à la cour d'Isabelle et de Ferdinand.

On assure qu'avant de se rendre en Espagne, il avait cru devoir, comme Italien et comme Génois, offrir
d'abord sa découverte à Gênes, sa patrie, et au sénat
15 de Venise ; mais que ces deux républiques, occupées d'ambitions plus rapprochées et de rivalités plus urgentes, avaient répondu à ses sollicitations par des froideurs et des refus.

XI

LE prieur du monastère de la Rabida était plus versé
20 dans les sciences relatives à la navigation qu'il n'appartenait à un homme de sa profession. Son monastère, d'où l'on voyait la mer, et voisin du petit port de Palos, un des plus actifs alors de l'Andalousie, avait mis le moine en société habituelle avec les navigateurs et les
25 armateurs de cette petite ville, uniquement adonnée à la marine. Ses études, pendant qu'il avait habité la capitale et la cour, avaient été tournées vers les sciences naturelles et vers les problèmes qui s'agitaient alors dans les esprits. Il s'émut d'abord de pitié, et bientôt
30 après d'enthousiasme et de conviction dans ses entretiens du jour avec Colomb, pour un homme qui lui parut si supérieur à sa fortune. Il vit en lui un de ces envoyés de Dieu, qui sont repoussés du seuil des princes ou des cités, où ils apportent dans des mains
35 indigentes des trésors invisibles de vérités. La religion comprit le génie, une révélation qui veut comme l'autre

ses fidèles. Il se sentit porté à être un de ces fidèles qui participent à ces révélations du génie, non par la découverte, mais par la foi. La Providence envoie presque toujours un de ces croyants aux hommes supérieurs pour les empêcher de se décourager de l'incrédulité, de la dureté ou des persécutions du vulgaire : ils sont la plus sublime forme de l'amitié, les amis de la vérité méconnue, les confidents de l'avenir impossible.

Juan Perès se sentit prédestiné par le ciel à devenir, du fond de sa solitude, l'introducteur de Colomb dans la faveur d'Isabelle, l'apôtre de son grand dessein dans le monde. Ce qu'il aima dans Colomb, ce ne fut pas seulement son dessein, ce fut lui-même, ce fut la beauté, le caractère, le courage, la modestie, la gravité, l'éloquence, la piété, la vertu, la douceur, la grâce, la patience, l'infortune noblement portée, révélant dans cet étranger une de ces natures marquées par mille perfections de ce sceau divin qui défend d'oublier, et qui force à admirer un homme unique. Après le premier entretien, le moine ne donna pas seulement sa conviction à son hôte, il lui donna son cœur ; et, chose plus rare, il ne le lui retira jamais. Colomb eut un ami.

XII

JUAN PERÈS engagea Colomb à accepter pour quelques jours un asile, ou du moins un lieu de repos, dans l'humble monastère pour lui et pour son enfant. Pendant ce court séjour, le prieur communiqua à ses amis de la ville, voisins de Palos, l'arrivée et les aventures de l'hôte dont il était visité. Il les pria de venir au couvent s'entretenir avec l'étranger de ses conjectures, de ses intentions et de ses plans, afin d'apprécier si ses théories concordaient avec les idées expérimentales des marins de Palos. Un homme éminent, ami du prieur, le médecin Fernandez, et un pilote consommé de Palos, Pierre de Velasco, vinrent passer, sur l'invitation du moine, plusieurs soirées au couvent,

écoutèrent Colomb, sentirent leurs yeux dessillés par ses entretiens, entrèrent avec la chaleur d'esprits droits et de cœurs simples dans ses idées, formèrent le premier cénacle où toute foi nouvelle se couve dans la confiance de quelques prosélytes, à l'ombre de l'intimité, de la solitude et du mystère. Toute grande vérité commence par un secret entre des amis, avant d'éclater à haute voix dans le monde. Ces premiers amis conquis à ses convictions par Colomb, dans la cellule d'un pauvre moine, lui furent peut-être plus chers que l'enthousiasme et l'applaudissement de l'Espagne entière, quand le succès eut consacré ses prévisions. Les premiers croyaient sur la foi de ses paroles, les derniers ne croyaient que sur la foi de ses découvertes accomplies.

XIII

15 LE moine, confirmé dans ses impressions par l'épreuve de ses idées sur la science du médecin Fernandez et sur l'expérience du pilote Velasco, se passionna avec eux pour son hôte. Il l'engagea à laisser son enfant à ses soins dans le monastère de la Rabida, à se rendre à la cour pour offrir sa découverte à Ferdinand et à Isabelle, et à solliciter de ces souverains l'assistance nécessaire à l'accomplissement de ses pensées. Le hasard rendait le pauvre moine un introducteur naturel et puissant à la cour d'Espagne. Il l'avait habitée longtemps, il avait eu l'oreille et la conscience d'Isabelle, et, depuis que son goût pour la retraite l'avait éloigné du palais, il avait conservé des rapports d'amitié avec le confesseur nouveau qu'il avait donné à la reine. Ce confesseur, ministre de la conscience des rois à cette époque, était

20 Fernando de Talavera, supérieur du monastère du Prado, homme de mérite, de crédit et de vertu, devant qui toutes les portes s'ouvraient dans le palais. Juan Perès remit à Colomb une lettre de chaude recommandation pour Fernando de Talavera. Il lui fournit

35 l'équipage convenable pour se présenter décemment à la cour, une mule, un guide, une bourse de sequins, et,

l'embrassant sur le seuil du monastère, il le recommanda, lui et son dessein, au Dieu qui inspire et aux hasards qui servent les grandes pensées.

XIV

COLOMB, pénétré de reconnaissance pour ce premier et 5
généreux ami qui ne l'abandonna jamais des yeux et du
cœur, et à qui il renvoya toujours depuis l'origine de sa
fortune, s'achemina vers Cordoue. C'était la résidence
actuelle de la cour. Il marchait avec cette confiance
dans le succès qui est l'illusion, mais aussi l'étoile du 10
génie. Cette illusion ne devait pas tarder à se dissiper
et cette étoile à se voiler. Le moment où l'aventurier
général venait offrir un monde à la couronne d'Espagne
semblait mal choisi : Ferdinand et Isabelle, loin de
songer à conquérir des possessions problématiques au 15
delà des mers inconnues, étaient occupés à reconquérir
leur propre royaume sur les Maures d'Espagne. Ces
musulmans conquérants de la Péninsule, après une longue
et prospère possession, se voyaient enlever une à une
les villes et les provinces dont ils avaient fait une patrie.
Vaincus partout malgré leurs exploits, ils n'occupaient 20
plus que les montagnes et les vallées qui entouraient
Grenade, capitale et merveille de leur empire. Ferdinand
et Isabelle employaient toute leur puissance, tous leurs
efforts et toutes les ressources de leurs deux royaumes
unis, à arracher aux Maures cette citadelle des Espagnes. 25
Unis par un mariage politique que l'amour avait cimenté,
et qu'une gloire commune illustrait, l'un avait apporté
en dot le royaume d'Aragon, l'autre le royaume de
Castille à cette communauté de couronnes. Mais, bien
que le roi et la reine eussent confondu ainsi leurs 30
provinces séparées en une seule patrie, ils conservaient
néanmoins une domination distincte et indépendante
sur leur royaume héréditaire. Ils avaient leur conseil et
leurs ministres à part pour les intérêts réservés de leurs
anciens sujets personnels. Ces conseils ne se confon- 35
daient en un seul gouvernement que dans les intérêts

patriotiques communs aux deux empires et aux deux époux.

La nature semblait avoir doué ces deux souverains de formes, de qualités et de perfections du corps et de l'âme diverses, mais presque égales, comme pour compléter l'un par l'autre le règne de prestige, de conquête, de civilisation et de prospérité qu'elle leur destinait. Ferdinand, un peu plus âgé qu'Isabelle, était un guerrier accompli et un politique consommé. Avant l'âge où l'homme apprend par la triste expérience à connaître les hommes, il les devinait. Son seul défaut était une certaine incrédulité et une certaine froideur qui viennent de la défiance et qui ferment le cœur à l'enthousiasme et à la magnanimité.

Mais ces deux vertus qui lui manquaient à un certain degré étaient compensées dans ses conseils par la tendresse d'âme et par l'abondance de cœur et de génie d'Isabelle. Jeune, belle, admirée de tous, adorée de lui, instruite, pieuse sans superstition, éloquente, pleine de feu pour les grandes choses, d'attrait pour les grands hommes, de confiance dans les grandes pensées, elle imprimait au cœur et à la politique de Ferdinand l'héroïsme qui vient du cœur et le merveilleux qui vient de l'imagination. Elle inspirait, il exécutait. L'une trouvait sa récompense dans la renommée de son époux, l'autre sa gloire dans l'admiration et dans l'amour de sa femme. Ce règne à deux, qui devait devenir presque fabuleux pour l'Espagne, n'attendait, pour s'immortaliser à jamais entre tous les règnes, que l'arrivée de ce pauvre étranger qui venait implorer l'entrée du palais de Cordoue, la lettre d'un pauvre moine à la main.

XV

CETTE lettre, lue avec prévention et incrédulité par le confesseur de la reine, n'ouvrit à Colomb qu'une longue perspective d'attente, de refus d'audience et de découragement. Les hommes n'ont d'oreilles pour les pensées hardies que dans la solitude et dans le loisir.

Dans le tumulte des affaires et des cours, ils n'ont ni bienveillance ni temps. Colomb fut repoussé de toutes les portes, "parce qu'il était étranger, dit l'historien Oviedo, contemporain de ce grand homme, parce qu'il était pauvrement vêtu, et parce qu'il n'apportait aux 5 courtisans et aux ministres d'autre recommandation que la lettre d'un moine franciscain solitaire, depuis longtemps oublié des cours."

Le roi et la reine n'entendirent même pas parler de lui ; le confesseur d'Isabelle, par indifférence ou par 10 dédain, trompa complètement l'espoir que Juan Perès avait mis en lui. Colomb, obstiné comme la certitude qui attend l'heure, ne s'éloigna pas de Cordoue, afin d'épier de plus près un moment plus propice. Après avoir épuisé dans l'attente la bourse modique de son 15 ami, le prieur de la Rabida, il gagna misérablement sa vie dans son petit trafic de globes et de cartes, jouant ainsi avec les images d'un monde qu'il devait conquérir. Sa vie rude et patiente, pendant ces nombreuses années, ne laisse entrevoir au fond de son obscurité que la 20 misère, le travail et les espérances trompées. Jeune et tendre de cœur, il aima cependant et il fut aimé pendant ces années d'épreuves ; car un second fils, Fernando, lui naquit vers ce temps, d'un amour mystérieux, que le mariage ne consacra jamais, et dont il rappelle la 25 mémoire et le remords en paroles touchantes dans son testament. Il éleva ce fils avec autant de tendresse que son autre fils Diego.

XVI

SA grâce et sa dignité extérieure transpiraient cependant à travers son humble profession. Les personnages 30 distingués de qui son commerce scientifique le rapprochait quelquefois recevaient de sa personne et de ses entretiens cette impression d'étonnement et d'attraction, prophétie électrique d'une grande destinée dans une médiocre condition. Ce trafic et ces entretiens lui 35 firent insensiblement des amis à Cordoue, et jusque dans

la cour. Parmi ces amis, dont l'histoire a conservé les noms pour les associer à la reconnaissance du monde futur, on cite Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances d'Isabelle ; Geraldini, précepteur des jeunes princes ses 5 fils, et Antonio Geraldini, nonce du pape à la cour de Ferdinand ; enfin Mendoza, archevêque de Tolède et cardinal, homme d'un tel crédit qu'il était appelé le troisième roi d'Espagne.

XVII

L'ARCHEVÊQUE de Tolède, d'abord effrayé de ces nouveautés géographiques qui semblaient, à tort, contredire 10 les notions sur le mécanisme céleste contenues dans la Bible, fut bientôt rassuré par la piété sincère et supérieure de Colomb. Il cessa de craindre un blasphème dans des idées qui agrandissent l'œuvre et la sagesse de Dieu. 15 Séduit par le système, charmé par l'homme, il obtint une audience de ses souverains pour son protégé. Colomb, après deux années d'attente, parut à cette audience avec la modestie d'un humble étranger, mais avec la confiance d'un tributaire qui apporte à ses maîtres plus qu'ils ne 20 peuvent lui donner. "En pensant à ce que j'étais, écrit-il lui-même plus tard, j'étais confondu d'humilité : mais, en songeant à ce que j'apportais, je me sentais l'égal des couronnes : je n'étais plus moi, j'étais l'instrument de Dieu, choisi et marqué pour accomplir un grand 25 dessein."

XVIII

FERDINAND entendit Colomb avec gravité, Isabelle avec enthousiasme. Elle conçut, au premier regard et aux premiers accents, pour cet envoyé de Dieu, une admiration 30 qui allait jusqu'au fanatisme, un attrait qui ressemblait à la tendresse. La nature avait donné à la personne de Colomb la séduction qui enlève les yeux, autant que l'éloquence qui persuade l'esprit. On eût dit qu'elle le destinait à avoir pour premier apôtre une reine, et que la

vérité dont il allait doter son siècle devait être reçue et couvée dans le cœur d'une femme. Isabelle fut cette femme. Sa constance en faveur de Colomb ne se démentit ni devant les indifférents de sa cour, ni devant ses ennemis, ni devant ses revers. Elle crut en lui dès le premier jour, elle fut sa prosélyte sur le trône et son amie jusqu'au tombeau. 5

Ferdinand, après avoir entendu Colomb, nomma un conseil d'examen à Salamanque, sous la présidence de Fernando de Talavera, prieur du Prado. Ce conseil était composé des hommes les plus versés dans les sciences divines et humaines des deux royaumes. Il se rassembla dans cette capitale littéraire de l'Espagne, au couvent des dominicains. Colomb y reçut l'hospitalité. Les prêtres et les religieux décidaient alors de tout en Espagne. La civilisation était dans le sanctuaire. Les rois ne régnaient que sur leurs actes, les idées appartenaient aux pontifes. L'Inquisition, police sacerdotale, surveillait, atteignait, frappait jusqu'autour du trône tout ce qui encourait la tache d'hérésie. Le roi avait adjoint à ce conseil des professeurs d'astronomie, de géographie, de mathématiques et de toutes les sciences professées à Salamanque. Cet auditoire n'intimidait pas Colomb ; il se flattait d'y être jugé par ses pairs : il n'y fut jugé que par ses contempteurs. La première fois qu'il comparut dans la grande salle du monastère, les moines et les prétendus savants, convaincus d'avance que toute théorie qui dépassait leur ignorance ou leur routine n'était que le rêve d'un esprit malade ou superbe, ne virent dans cet obscur étranger qu'un aventurier, cherchant fortune de ses chimères. Personne ne daigna l'écouter, à l'exception de deux ou trois religieux du couvent de Saint-Étienne de Salamanque, religieux obscurs et sans autorité, qui se livraient dans leur cloître à des études méprisées du clergé supérieur. Les autres examinateurs de Colomb le confondirent par des citations de la Bible, des prophètes, des psaumes, de l'Évangile et des Pères de l'Église, qui pulvérisaient d'avance, par des textes indiscutables, la théorie du globe et l'existence chimérique et impie des antipodes : Lactance, entre autres, s'était 35

expliqué formellement à cet égard dans un passage que l'on opposait à Colomb. "Est-il rien de si absurde, avait dit Lactance, que de croire qu'il y a des antipodes ayant leurs pieds opposés aux nôtres, des hommes qui marchent les talons en l'air et la tête en bas, une partie
 5 du monde où tout est à l'envers, où les arbres poussent avec les racines en l'air et les branches en bas?" Saint Augustin avait été plus loin, il avait taxé d'iniquité la seule foi dans les antipodes; "car, disait-il, ce serait
 10 supposer des nations qui ne descendent pas d'Adam; or la Bible dit que tous les hommes descendent d'un seul et même père." D'autres docteurs, prenant une métaphore poétique pour un système du monde, citaient au géographe ce verset du psaume où il est dit que Dieu étendit
 15 le ciel sur la terre comme une tente, d'où il résultait, selon eux, que la terre devait être plate.

Colomb répondait en vain à ses interlocuteurs avec une piété qui n'excluait pas la nature; en vain, les suivant respectueusement sur le terrain théologique, il
 20 se montrait plus religieux et plus orthodoxe qu'eux, parce qu'il était plus intelligent et plus enthousiaste de l'œuvre de Dieu. Son éloquence, que passionnait la vérité, perdit toutes ses foudres et tous ses éclairs dans les ténèbres volontaires de ces esprits obstinés. Quel-
 25 ques religieux parurent seuls émus de doute ou ébranlés de conviction à la voix de Colomb. Diego de Deza, moine de l'ordre de Saint-Dominique, homme supérieur à son siècle, qui devint plus tard archevêque de Tolède, osa combattre généreusement les préjugés du conseil, et
 30 prêter sa parole et son autorité à Colomb. Ce secours inattendu ne put surmonter l'indifférence ou l'obstination des examinateurs. Les conférences se multiplièrent sans amener de conclusion. Elles languirent enfin et lassèrent la vérité par des délais qui sont le dernier
 35 refuge de l'erreur. Elles furent interrompues par une nouvelle guerre de Ferdinand et d'Isabelle contre les Maures de Grenade. Colomb, ajourné, attristé, méprisé, éconduit, soutenu par la seule faveur d'Isabelle et par la conquête de Diego de Deza à sa théorie, suivit misérablement la cour et l'armée de campement en

campement et de ville en ville, en épiant en vain une heure d'attention que le tumulte des armes l'empêchait d'obtenir. La reine cependant, aussi fidèle à la faveur secrète qu'elle lui portait que la fortune lui était adverse, continuait à bien espérer de ce génie méconnu et à le protéger. Elle faisait réserver à Colomb une maison ou une tente dans toutes les haltes de la cour. Son trésorier était chargé d'entretenir le savant étranger, non en hôte importun qui mendie des secours, mais en hôte distingué qui honore le royaume et que les souverains veulent retenir à leur service.

XIX

AINSI s'écoulèrent plusieurs années, pendant lesquelles le roi de Portugal, le roi d'Angleterre et le roi de France, ayant entendu parler par leurs ambassadeurs de cet homme étrange qui promettait un nouveau monde aux rois, firent tenter Colomb par des propositions d'entrer à leur service. La tendre reconnaissance qu'il avait vouée à Isabelle et l'amour qu'il portait à dona Béatrix Enriquez de Cordoue, déjà mère de son second fils Fernando, lui firent écarter ces offres et le retinrent à la suite de la cour. Il réservait à la jeune reine un empire en retour de sa bonté pour lui. Il assista au siège et à la conquête de Grenade ; il vit Boabdil rendre à Ferdinand et à Isabelle les clefs de cette capitale, les palais des Abencérages et la mosquée de l'Alhambra. Il fit partie du cortège des souverains espagnols à leur entrée triomphale dans ce dernier asile de l'islamisme. Il voyait au delà de ces remparts et de ces vallées de Grenade d'autres conquêtes et d'autres entrées triomphales dans de plus vastes possessions. Tout lui semblait petit, comparé à ses pensées.

La paix qui suivit cette conquête, en 1492, motiva une seconde réunion d'examineurs de ses plans à Séville, pour donner leur avis à la couronne. Cet avis, combattu en vain, comme à Salamanque, par Diego de Deza, fut de rejeter les offres de l'aventurier génois,

sinon comme impies, au moins comme chimériques et compromettantes pour la dignité de la cour d'Espagne, qui ne pouvait autoriser une entreprise sur d'aussi puérils fondements. Ferdinand, influencé néanmoins
 5 par Isabelle, adoucit la dureté de cette résolution du conseil en la communiquant à Colomb. Il lui fit espérer qu'aussitôt après la tranquille possession de l'Espagne par l'expulsion achevée des Maures, la cour favoriserait de ses subsides et de sa marine l'expédition de décou-
 10 verte et de conquête dont il l'entretenait depuis tant d'années.

XX

EN attendant, sans trop d'illusions, l'accomplissement toujours ajourné des promesses du roi et des désirs plus sincères d'Isabelle, Colomb tenta deux grands
 15 seigneurs espagnols, le duc de Medina-Sidonia et le duc de Medina-Celi, de faire à leurs frais cette entreprise. L'un et l'autre possédaient des ports et des navires sur la côte d'Espagne. Ils sourirent d'abord à ces perspectives de gloire et de possessions maritimes pour leur maison,
 20 puis ils les abandonnèrent par incrédulité ou par indifférence. L'envie s'acharnait sur Colomb, même avant qu'il l'eût méritée par un succès ; elle le persécutait, comme par anticipation et par instinct, jusque dans ses espérances ; elle lui disputait ce qu'elle appelait ses
 25 chimères. Il renonça de nouveau, avec larmes, à ces tentatives. La froideur des ministres à l'écouter, l'obstination des moines à repousser ses idées comme une impiété de la science, les vaines promesses et les éternels ajournements de la cour le jetèrent, après six
 30 années d'angoisses, dans un tel découragement qu'il renonça définitivement à toute sollicitation nouvelle auprès des souverains de l'Espagne, et qu'il résolut d'aller offrir son empire au roi de France, dont il avait reçu quelques provocations.
 85 Ruiné de fortune, abattu d'espérances, épuisé d'attente, et le cœur brisé par la nécessité de s'arracher à l'amour qui l'attachait à dona Béatrix, il partit de nouveau de

Cordoue à pied, sinon avec les perspectives de l'avenir, du moins pour aller retrouver son fidèle ami, le prieur Juan Perès, au monastère de la Rabida. Il se proposait d'y reprendre son fils Diego, qu'il y avait laissé, de le ramener à Cordoue, et de le confier, avant son départ pour la France, à dona Béatrix, mère de son fils Fernando. Les deux frères, élevés ainsi par les soins et dans l'amour de la même femme, contracteraient l'un pour l'autre cette tendresse fraternelle, seul héritage qu'il eût à leur laisser.

XXI

DES larmes coulèrent des yeux du prieur Juan Perès, en voyant son ami à pied, vêtu plus misérablement encore que la première fois, frapper à la porte du monastère, attestant assez, par le dénûment de ses habits et par la tristesse de son visage, l'incrédulité des hommes et la ruine de ses espérances. Mais la Providence avait caché de nouveau le ressort de la fortune de Colomb dans le cœur de l'amitié. La foi du pauvre moine dans la vérité et dans l'avenir des découvertes de son protégé, au lieu de l'abattre, le raidit, l'indigna et l'obstina charitablement contre ses disgrâces. Il embrassa son hôte, gémit et pleura avec lui ; mais, rappelant bientôt toute son énergie et toute son autorité, il envoya chercher au palais le médecin Fernandez, l'ancien confident des mystères de Colomb, Alonzo Pinzon, riche navigateur de ce port, et Sébastien Rodriguez, pilote consommé de Lépi. Les idées de Colomb, déroulées de nouveau devant ce petit conseil d'amis, fanatisèrent de plus en plus l'auditoire. On le supplia de rester, de tenter encore la fortune, de conserver à l'Espagne, quoique incrédule et ingrate, la gloire d'une entreprise unique dans l'histoire. Pinzon promit de concourir de ses richesses et de ses vaisseaux à l'armement de la flottille immortelle, aussitôt que le gouvernement aurait consenti à l'autoriser. Juan Perès écrivit, non plus au confesseur de la reine, mais à la reine elle-même, intéressant sa

conscience autant que sa gloire à une entreprise qui rejetterait des nations entières de l'idolâtrie à la foi. Il fit parler la terre et le ciel, il trouva la persuasion et la chaleur dans la passion de la grandeur de sa patrie et
5 dans l'amitié. Colomb, découragé, se refusant à porter cette lettre à une cour dont il avait tant éprouvé les lenteurs et les inattentions, le pilote Rodriguez se chargea de la porter lui-même à Grenade, où la cour résidait alors. Il partit, accompagné des vœux et des
10 prières du couvent et des amis de Colomb, à Palos. Le quatorzième jour après son départ, on le vit revenir triomphant au monastère. La reine avait lu la lettre de Juan Perès ; elle avait retrouvé à cette lecture toutes ses préventions favorables pour le Génois. Elle mandait
15 à l'instant le vénérable prieur à la cour, et elle faisait dire à Colomb d'attendre au couvent de la Rabida le retour du moine et la résolution du conseil.

Juan Perès, ivre du bonheur de son ami, fit seller sa mule sans perdre une heure, et se mit en route la nuit
20 même, seul, à travers les pays infestés par les Maures. Il sentait que le ciel protégeait en lui le grand dessein qu'il avait en dépôt dans son ami. Il arriva : les portes du palais s'ouvrirent à son nom ; il vit la reine ; il ralluma en elle, par l'ardeur de sa propre conviction, la foi
25 et le zèle qu'elle avait conçus d'elle-même pour ce grand œuvre. La marquise de Maya, favorite d'Isabelle, se passionna par enthousiasme et par piété pour le protégé du saint religieux. Ces deux cœurs de femme, allumés par l'éloquence d'un moine pour les projets d'un aventurier, triomphèrent des résistances de la cour. Isabelle
30 envoya à Colomb une somme d'argent prise sur son trésor secret pour qu'il achetât une mule et des vêtements, et qu'il se rendît immédiatement à la cour. Juan Perès, restant auprès d'elle pour soutenir son ami
35 de ses démarches et de son crédit, fit passer ces heureuses nouvelles et ce secours d'argent à la Rabida par un messenger, qui remit la lettre et la somme au médecin Fernandez de Palos pour être transmises à Colomb.

XXII

COLOMB, ayant acheté une mule et pris un serviteur, arriva à Grenade, et fut admis à débattre ses plans et ses conditions avec les ministres de Ferdinand. “On voyait alors, écrit un témoin oculaire, un homme obscur et inconnu suivre la cour, confondu par les conseillers des deux couronnes dans la foule des solliciteurs opportuns, repaissant son imagination dans le coin des antichambres du pompeux projet de découvrir un monde ; grave, mélancolique et abattu au milieu de l'allégresse publique, il semblait voir avec indifférence l'achèvement de cette conquête de Grenade, qui remplissait d'orgueil un peuple et deux cours : cet homme était Christophe Colomb !”

Les obstacles cette fois vinrent de Colomb. Sûr du continent qu'il offrait à l'Espagne, il voulait, par respect pour la grandeur même du présent qu'il allait faire au monde et à ses souverains, stipuler, pour lui et pour ses descendants, des conditions dignes, non de lui-même, mais de son œuvre. En manquant d'un légitime orgueil, il aurait cru manquer de foi en Dieu et de dignité en sa mission. Pauvre, seul et éconduit, il traitait en souverain des possessions qu'il ne voyait encore que dans ses pensées. “Un mendiant, disait Fernandez de Telavera, chef du conseil, fait les conditions d'un roi aux rois.” Il exigeait le titre et les privilèges d'amiral, la puissance et les honneurs de vice-roi de toutes les terres qu'il adjoindrait par ses découvertes à l'Espagne, la dîme à perpétuité, pour lui et pour ses descendants, de tous les revenus de ces possessions. “Singulières exigences d'un aventurier, s'écriaient ses adversaires dans le conseil, qui lui attribueraient préalablement le commandement d'une flotte et la possession d'une vice-royauté sans limites, s'il réussit dans son entreprise, et qui ne l'engage en rien s'il ne réussit pas, puisque sa misère actuelle n'a rien à perdre.”

On s'étonna d'abord de ces exigences, on finit par s'indigner ; on lui offrit des conditions moins onéreuses

à la couronne. Du fond de son indigence et de son néant il refusa tout. Lassé, mais non vaincu par dix-huit ans d'épreuves, depuis le jour où il portait en lui sa pensée et où il l'offrait en vain aux puissances de la terre, il aurait rougi de rien rabattre du prix du don que Dieu lui avait fait. Il se retira respectueusement des conférences avec les commissaires de Ferdinand, et, remontant seul et nu sur sa mule, présent de la reine, il reprit le chemin de Cordoue, pour se rendre de là en France.

XXIII

ISABELLE, en apprenant le départ de son protégé, eut comme le pressentiment des grandes choses qui s'éloignaient pour jamais d'elle avec cet homme prédestiné. Elle s'indigna contre ses commissaires "qui marchandaient avec Dieu, s'écria-t-elle, le prix d'un empire et surtout le prix de millions d'âmes laissées par leur faute à l'idolâtrie." La marquise de Maya et le contrôleur des finances d'Isabelle, Quintanilla, partagèrent et animèrent encore ses remords. Le roi, plus froid et plus calculateur, hésitait ; la dépense de l'entreprise dans un moment de pénurie du trésor le retenait. "Eh bien ! s'écria dans un transport de généreux enthousiasme Isabelle, je me charge seule de l'entreprise pour ma couronne personnelle de Castille ! Je mettrai mes bijoux et mes diamants en gage pour subvenir aux frais de l'armement !"

Cet élan de cœur d'une femme triompha de l'économie du roi, et, par un calcul plus sublime, acquit d'incalculables trésors de richesses et de provinces à ces deux monarchies. Le désintéressement inspiré par l'enthousiasme est la véritable économie des grands âmes et la véritable sagesse des grands politiques.

On courut sur les pas du fugitif : le messager que la reine lui envoya pour le rappeler le rencontra à quelques lieues de Grenade, sur le pont de Pinos, défilé fameux entre des rochers où les Maures et les chrétiens avaient souvent confondu leur sang dans les eaux du torrent

qui séparait les deux races. Colomb, attendri, revint se jeter aux pieds d'Isabelle. Elle obtint par ses larmes, du roi Ferdinand, la ratification des conditions exigées par Colomb. En servant la cause abandonnée de ce grand homme, elle croyait servir la cause de Dieu lui-même, ignoré de cette partie du genre humain qu'il allait conquérir à la foi. Elle voyait le royaume céleste dans les acquisitions que son favori allait faire à son empire. Ferdinand y voyait son royaume terrestre. Soldat de la chrétienté en Espagne et vainqueur des Maures, tout ce qu'il ajoutait de fidèles à la foi de Rome avait été ajouté au nombre de ses sujets par le pape; les millions d'hommes qu'il allait rallier au christianisme par les découvertes de cet aventurier lui étaient donnés d'avance en pleine possession par les bulles de la cour de Rome. Tout ce qui n'était pas chrétien, à ses yeux, était esclave de droit; toute partie de l'humanité qui n'était pas marquée du sceau du Christ n'était pas marquée du sceau de l'homme. Elle les donnait ou les troquait au nom de sa souveraineté spirituelle sur la terre et dans le ciel. Ferdinand était assez crédule et en même temps assez politique pour les accepter.

Le traité entre Ferdinand, Isabelle et ce pauvre aventurier génois, arrivé à pied quelques années avant dans leur capitale, et n'ayant d'asile que l'hospitalité aux portes d'un monastère, fut signé dans la plaine de Grenade, le 17 avril 1492. Isabelle prit à elle seule, au compte de son royaume de Castille, tous les frais de l'expédition. Il était juste que celle qui avait cru la première risquât davantage dans l'entreprise; il était juste aussi que la gloire et la reconnaissance du succès s'attachassent avant tout autre nom à son nom. On assigna à Colomb le petit port de Palos, en Andalousie, pour centre d'organisation de l'expédition et pour point de départ de son escadre. La pensée conçue au monastère de la Rabida, voisin de Palos, par Juan Perès et par ses amis dans leur première rencontre avec Colomb, revenait d'où elle était partie. Le prieur de ce monastère allait présider aux préparatifs et voir, de son

ermitage, la première voile de son ami se déployer vers ce monde inconnu qu'ils avaient vu ensemble du regard du génie et de la foi.

XXIV

DES obstacles nombreux, imprévus, en apparence insur-
5 montables, s'opposèrent de nouveau aux faveurs d'Isabelle et à l'accomplissement des promesses de Ferdinand. L'argent manqua dans le trésor royal; les vaisseaux, employés à des expéditions plus urgentes, s'éloignaient des ports d'Espagne; les marins engagés pour
10 une traversée si longue et si mystérieuse, se refusèrent ou désertèrent à mesure qu'on les recrutait. Les villes du littoral, contraintes par ordre de la cour à fournir les bâtiments, hésitèrent à obéir, et désarmèrent les navires condamnés, dans l'opinion générale, à une perte certaine.
15 L'incrédulité, la terreur, l'envie, la dérision, l'avarice, la révolte même, brisèrent cent fois, dans les mains de Colomb et des agents de la cour eux-mêmes, les moyens matériels d'exécution que la faveur d'Isabelle avait mis à sa disposition. Il semblait qu'un fatal génie; obstiné
20 à lutter contre le génie de l'unité de la terre, voulût séparer à jamais ces deux mondes que la pensée d'un seul homme voulait unir.

Colomb présidait à tout du fond du monastère de la Rabida, où son ami, le prieur Juan Perès, lui avait
25 donné de nouveau l'hospitalité. Sans l'intervention et l'influence de ce pauvre religieux, l'expédition ordonnée échouait définitivement encore. Tous les ordres de la cour étaient impuissants ou désobéis. Le moine eut recours à ses amis de Palos; ils se fièrent à sa foi, à ses
30 prières, à ses conseils. Trois frères, riches navigateurs de Palos, les Pinzon, se sentirent enfin pénétrés de la conviction et de l'espérance qui inspiraient l'ami de Colomb. Ils crurent entendre la voix de Dieu dans celle de ce vieillard solitaire. Ils s'associèrent spontanément à l'entreprise: ils fournirent l'argent, ils équipèrent
35 trois navires appelés alors *caravellas*, ils engagèrent des

matelots des petits ports de Palos et de Moguer, et, pour donner à la fois l'impulsion et l'exemple à la confiance de leurs marins, deux des trois frères, Martin-Alonzo Pinzon et Vincent-Yanès Pinzon, résolurent de s'embarquer et de prendre eux-mêmes des commandements sur leurs vaisseaux. Grâce à cette généreuse assistance des Pinzon, trois vaisseaux, ou plutôt trois barques, *la Santa-Maria*, *la Pinta* et *la Nina*, furent en état de prendre la mer, le vendredi 3 août 1492. 5

XXV

AU lever du jour, Colomb, accompagné jusqu'au rivage par le prier et par les religieux du couvent de la Rabida, qui bénirent la mer et ses voiles, embrassa son fils laissé aux soins de Juan Perès, et monta sur le plus grand de ses trois bâtiments, *la Santa-Maria*. Il y arborait son pavillon d'amiral d'un océan ignoré et de vice-roi des terres inconnues. Le peuple des deux ports et de la côte se pressait en foule innombrable sur le rivage pour assister à ce départ, que les préjugés populaires croyaient sans retour. C'était un cortège de deuil plus qu'un salut d'heureuse traversée ; il y avait plus de tristesse que d'espérance, plus de larmes que d'acclamations. Les mères, les femmes, les sœurs des matelots maudissaient à voix basse ce funeste étranger qui avait séduit par ses paroles enchantées l'esprit de la reine, et qui prenait tant de vies d'hommes sous la responsabilité d'un de ses rêves. Colomb, comme tous les hommes qui entraînent un peuple au delà de ses préjugés, suivi à regret, entrait dans l'inconnu au bruit des malédictions et des murmures. C'est la loi des choses humaines. Tout ce qui dépasse l'humanité, même pour lui conquérir une idée, une vérité ou un monde, la fait murmurer. L'homme est comme l'Océan, il a une tendance au mouvement et un poids naturel à l'immobilité : de ces deux tendances contraires naît l'équilibre de sa nature ; malheur à qui le rompt ! 10 15 20 25 30

DEUXIÈME PARTIE.

I

L'ASPECT de cette flottille, à peine comparable à une expédition de pêche ou de trafic sur la côte, était bien propre à contraster, dans les yeux et dans l'âme du peuple, avec la grandeur et les périls qu'elle allait si

5 témérement affronter. Des trois barques de Colomb, une seule était pontée, celle qu'il montait. C'était un étroit et frêle navire du commerce, déjà vieux et fatigué des flots. Les deux autres étaient sans pont, qu'une

10 lame aurait suffi pour engloutir. Mais la poupe et la proue de ces barques, très élevées au-dessus des vagues, comme les galères antiques, avaient deux demi-ponts, dont le vide donnait asile aux matelots dans les gros temps et empêchait que le poids d'une vague embarquée ne fît sombrer la caravelle. Ces barques étaient montées

15 de deux mâts, l'un au milieu, l'autre en arrière du bâtiment. Le premier de ces mâts portait une seule grande voile carrée; le second, une voile latine triangulaire. De longues rames, rarement et difficilement employées, s'adaptaient, dans le calme, aux bordages bas du milieu

20 de la caravelle, et pouvaient, au besoin, imprimer une lente impulsion au bâtiment. C'est sur ces trois barques d'inégale grandeur que Colomb disposa les cent vingt hommes qui composaient en tout ses équipages. Lui seul y montait avec un visage serein, avec un regard

25 assuré, avec un cœur ferme. Ses conjectures avaient pris, depuis dix-huit ans, dans son esprit, le corps d'une certitude. Bien qu'il eût dépassé ce jour-là plus de la moitié du terme de sa vie, et qu'il entrât dans sa cinquante-septième année, il regardait comme rien les

années qui étaient derrière lui : toute sa vie, à ses yeux, était en avant ; il se sentait la jeunesse de l'espérance et l'avenir de l'immortalité. Comme pour prendre possession de ces mondes vers lesquels il orientait ses voiles, il écrivit et publia, en montant sur son navire, un récit solennel de toutes les phases que son esprit et sa fortune avaient parcourues jusque-là pour concevoir et pour exécuter son dessein ; il y joignit l'énumération de tous les titres, de tous les honneurs, de tous les commandements dont il venait d'être investi par ses souverains sur ses futures possessions, et il invoqua le Christ et les hommes en protection de sa foi et en témoignage de sa constance. "Et c'est pour cela," dit-il en finissant cette proclamation au vieux et au nouveau monde, "que je me condamne à ne plus dormir pendant cette navigation et l'accomplissement de ces choses !"

II

UNE brise heureuse qui soufflait d'Europe le poussa doucement vers les îles Canaries, dernière halte des navigateurs sur l'Océan. Tout en rendant grâce à Dieu de ces augures qui contribuaient à rasséréner ses équipages, il aurait seulement préféré qu'un vent tempêteux l'emportât à plein souffle hors des parages connus et fréquentés des navires. Il craignait avec raison que la vue des côtes lointaines de l'Espagne ne rappelât, par les invincibles attraits de la patrie, les yeux et le cœur des marins irrésolus et timides, qui hésitaient encore en s'embarquant. Dans les entreprises suprêmes, il ne faut pas donner aux hommes le temps de la réflexion et les occasions du repentir. Colomb le savait ; il brûlait d'avoir passé les limites des vagues connues, et d'avoir à lui seul la possibilité du retour, dans le secret de sa route, de ses cartes et de sa boussole. Son impatience de perdre de vue les rivages du vieux continent n'était que trop fondée. Un de ses navires, *la Pinta*, dont le gouvernail s'était brisé et qui

faisait eau dans sa cale, lui fit chercher, malgré lui, les îles Canaries pour y changer cette embarcation contre une autre. Il perdit environ trois semaines dans ces ports sans pouvoir y trouver un navire approprié à sa
5 longue traversée. Il fut contraint de radouber seulement *la Pinta*, et de donner une autre voilure à *la Nina*, sa troisième conserve, barque lourde et paresseuse qui ralentissait sa marche. Il y renouvela ses provisions d'eau et de vivres. Ses bâtiments étroits et sans pont
10 ne lui permettaient de porter la vie de ses cent vingt hommes que pour un nombre de jours comptés.

Après avoir quitté les Canaries, l'aspect du volcan de Ténériffe, dont une éruption enflammait le ciel et se réverbérait dans la mer, jeta la terreur dans l'âme de
15 ses matelots. Ils crurent y voir le glaive flamboyant de l'ange qui chassa le premier homme de l'Éden, défendant aux enfants d'Adam l'entrée des mers et des terres interdites. L'amiral passa de navire en navire pour dissiper cette panique populaire, et pour expliquer
20 scientifiquement à ces hommes simples les lois physiques de ce phénomène. Mais la disparition du pic de Ténériffe, quand il s'abaissa sous l'horizon, leur imprima autant de tristesse que son cratère leur avait inspiré d'effroi. Il était pour eux la dernière borne, le dernier
25 phare du vieil univers. En le perdant de vue, ils crurent avoir perdu jusqu'aux jalons de leur route à travers un incommensurable espace. Ils se sentirent comme détachés de la terre et naviguant dans l'éther d'une autre planète. Une prostration générale de l'esprit et
30 du corps s'empara d'eux. Ils étaient comme des spectres qui ont perdu jusqu'à leur tombeau. L'amiral les rassembla de nouveau autour de lui, sur son navire, releva leur âme par l'énergie de la sienne, et s'abandonnant, comme le poète de l'inconnu, à l'inspiration
35 éloquente de ses espérances, il leur décrivit, comme s'il les avait déjà fréquentés, les terres, les îles, les mers, les royaumes, les richesses, les végétations, les soleils, les mines d'or, les plages sablées de perles, les montagnes éblouissantes de pierres précieuses, les plaines embaumées d'épices qui se levaient déjà pour lui de

L'autre côté de cet espace, dont chaque lame portait
 leurs voiles à ces merveilles et à ces félicités. Ces
 images peintes des couleurs prestigieuses de l'opulente
 imagination de leur chef enivrèrent et relevèrent ces
 cœurs affaissés ; les vents alizés, soufflant constamment 5
 et doucement de l'est, semblaient seconder l'impatience
 des matelots. La distance seule pouvait désormais les
 effrayer. Colomb, pour leur dérober une partie de
 l'espace à travers lequel il les entraînait, soustrayait
 chaque jour, de son calcul de lieues marines, une partie 10
 de la distance parcourue, et trompait ainsi de la moitié
 du chemin l'imagination de ses pilotes et de ses mate-
 lots. Il notait secrètement pour lui seul la véritable
estime, afin de connaître seul aussi le nombre de vagues
 qu'il avait franchies, et les jalons de route qu'il voulait 15
 cacher comme un secret à ses rivaux. Les équipages,
 en effet, illusionnés par l'haleine égale du vent et par
 la paisible oscillation des lames, se figuraient flotter
 lentement dans les dernières mers d'Europe.

III

IL aurait voulu leur dérober également un phénomène 20
 qui déconcertait sa propre science, à deux cents lieues
 de Ténériffe. C'était la variation de l'aiguille aimantée
 de la boussole, dernier et selon lui infailible guide, qui
 chancelait lui-même aux limites d'un hémisphère infré-
 quenté. Il porta seul en lui-même, pendant quelques 25
 jours, ce doute terrible. Mais ses pilotes, attentifs
 comme lui à l'habitable, s'aperçurent bientôt de ces
 variations. Saisis du même étonnement, mais moins
 raffermis que leur chef dans l'inébranlable résolution de
 braver même la nature, ils crurent que les éléments 30
 eux-mêmes se troublaient ou changeaient de loi au bord
 de l'espace infini. Le vertige qu'ils supposaient dans
 la nature passa dans leur âme. Ils se communiquèrent
 en pâlisant leur doute, et abandonnèrent les navires au
 hasard des flots et des vents, seuls guides qui leur 35
 restaient désormais. Leur découragement consterna

tous les matelots. Colomb, qui cherchait en vain à s'expliquer à lui-même un mystère dont la science d'aujourd'hui recherche encore la raison, eut recours à cette puissante imagination, boussole intime dont le ciel l'avait doué. Il inventa une explication fautive, mais précieuse pour des esprits sans culture, des variations de l'aiguille aimantée. Il l'attribua à des astres nouveaux circulant autour du pôle, dont l'aiguille attirée suivait les mouvements alternatifs dans le firmament. Cette explication, conforme aux principes astrologiques du temps, satisfit les pilotes, et leur crédulité rendit la foi aux matelots. La vue d'un héron et d'un oiseau du tropique, qui vinrent le lendemain voler autour des mâts de la flottille, opéra sur leurs sens ce que l'explication de l'amiral avait opéré sur leur pensée. Ces deux habitants de la terre ne pouvaient vivre sur un océan sans arbres, sans herbes et sans eaux. Ils apparurent comme deux témoins qui venaient certifier, avant le témoignage oculaire, les méditations de Colomb. Ils voguèrent avec plus d'assurance sur la foi d'un oiseau. La température suave, égale et sereine de cette partie de l'Océan, la limpidité du ciel, la transparence des lames, les jeux des dauphins autour de la proue, la tiédeur de l'air, les parfums que les vagues apportent de loin et qu'elles semblent transpirer en écumant, les lueurs plus vives des constellations et des étoiles dans la nuit, tout semblait, dans ces latitudes, pénétrer les sens de sérénité comme les âmes de conviction. On respirait les présages du monde encore invisible. On se souvenait des jours resplendissants, des astres amis, des ténèbres encore lumineuses des printemps de l'Andalousie. "Il n'y manquait, écrit Colomb, que le rossignol."

IV

LA mer aussi commençait à rouler ses présages. Des plantes inconnues flottaient fréquemment sur les lames. Les unes, disent les historiens de cette première traversée,

étaient des plantes marines qui ne croissent que sur les bas-fonds voisins des rivages ; les autres, des plantes saxillaires que les vagues n'enlèvent qu'aux rochers ; les autres, des plantes fluviales ; quelques-unes, fraîchement détachées des racines, conservaient la verdure de leur sève ; l'une d'elles portait un crabe vivant, navigateur embarqué sur une touffe d'herbe. Ces plantes et ces êtres vivants ne pouvaient pas avoir passé beaucoup de jours sur l'eau sans se faner et sans mourir. Un oiseau de l'espèce de ceux qui ne s'abattent pas sur les vagues et qui ne dorment jamais sur l'eau traversa le ciel. D'où venait-il ? où allait-il ? le lieu de son sommeil pouvait-il être éloigné ? Plus loin, l'Océan changeait de température et de couleur, indices de fonds variés ; ailleurs, il ressemblait à d'immenses prairies marines dont les vagues herbues étaient fauchées par la proue et ralentissaient le sillage ; le soir et le matin, des brumes lointaines, telles que celles qui s'attachent aux grandes cimes du globe, affectaient à l'horizon les formes de plages et de montagnes. Le cri de : *Terre !* était sur le bord de toutes les lèvres. Colomb ne voulait ni trop confirmer ni trop éteindre ces espérances qui servaient ses desseins en ranimant ses compagnons. Mais il ne se croyait encore qu'à trois cents lieues de Ténériffe, et, dans ses conjectures, il ne trouverait la terre qu'il cherchait qu'à sept ou huit cents lieues plus loin.

V

CEPENDANT il renfermait en lui seul ses conjectures, sans amis parmi ses compagnons dont le cœur fût assez ferme pour égaler sa constance, assez sûr pour contenir ses secrètes appréhensions. Il n'avait, dans cette longue traversée, d'entretien qu'avec ses propres pensées, avec les astres et avec Dieu, dont il se sentait le confident. Presque sans sommeil, comme il l'avait dit dans sa proclamation d'adieu au vieux monde, il passait les jours, dans sa chambre de poupe, à noter en caractères intelligibles pour lui seul les degrés, les latitudes, les espaces

qu'il croyait avoir franchis ; il passait les nuits sur le pont, auprès de ses pilotes, à étudier les astres et à surveiller la mer. Presque toujours seul comme Moïse conduisant le peuple de Dieu dans son désert, imprimant
 5 à ses compagnons, par sa gravité pensive, tantôt un respect, tantôt une défiance, tantôt une terreur qui les éloignaient de lui ; isolement ou distance qu'on remarque presque toujours autour des hommes supérieurs d'idées et de résolution à leurs semblables, soit que ces génies inspirés
 10 aient besoin de plus de solitude et de recueillement pour s'entretenir avec eux-mêmes, soit que les hommes inférieurs qu'ils intimident n'aient pas à les approcher de trop près, de peur de se mesurer avec ces hautes natures et de sentir leur petitesse devant ces grandeurs
 15 morales de la création.

VI

LA terre si souvent indiquée ne se montrait néanmoins que dans les mirages de ses matelots ; chaque matin dissipait devant les proues des navires les horizons fantastiques que la brume du soir leur avait fait prendre
 20 pour des côtes. Ils allaient plongeant toujours comme dans un abîme sans bord et sans fond. La régularité et la constance même du vent d'est qui les secondait, sans qu'ils eussent à orienter une seule fois leurs voiles depuis tant de jours, était pour eux une cause de trouble
 25 d'esprit. Ils commençaient à se figurer que ce vent régnait éternellement le même dans cette région du grand Océan, ceinture du globe, et qu'après les avoir fait descendre avec tant de facilité vers l'ouest, il serait un insurmontable obstacle à leur retour. Comment
 30 remonteraient-ils jamais ce courant de vents contraires autrement qu'en louvoyant dans ces espaces ? Et s'il leur fallait louvoyer pendant des bordées sans fin pour retrouver les côtes du vieux monde, comment leurs provisions d'eau et de vivres, déjà à demi consommées,
 35 suffiraient-elles aux longs mois de leur navigation en arrière ? Qui les sauverait de l'horrible perspective de

mourir de soif et de faim dans leur longue lutte avec ces vents qui les repoussaient de leurs ports? Beaucoup commençaient à calculer le nombre de jours, de rations inégales à ces jours, à murmurer contre une obstination toujours trompée dans leur chef, et à se reprocher à voix basse une persévérance de dévouement qui sacrifiait les vies de cent vingt hommes à la démente d'un seul!

Mais, chaque fois que le murmure allait grossir jusqu'à la sédition, la Providence semblait leur envoyer des présages plus convaincants et plus inattendus pour les changer en espérances. Ainsi, le 30 septembre, ces vents favorables, mais alarmants par leur fixité, varièrent et passèrent au sud-ouest. Les matelots saluèrent ce changement, bien que contraire à leur route, comme un signe de vie et de mobilité dans les éléments, qui leur faisait reconnaître une palpitation de l'air sur leurs voiles. Le soir, de petits oiseaux des races les plus frêles, faisant leur nid dans les arbustes et dans les vergers domestiques, voltigèrent en gazouillant autour des mâts. Leurs ailes fragiles et leurs gazouillements joyeux n'indiquaient en eux aucun symptôme de lassitude ou d'effroi comme dans des volées d'oiseaux qui auraient été emportés malgré eux bien loin sur la mer par un coup de vent. Leurs chants, semblables à ceux que les matelots entendaient autour de leurs charmillés, dans les myrtes et dans les bois d'orangers de l'Andalousie, leur rappelaient la patrie et les invitaient à de prochains rivages. Les herbes, plus épaisses et plus vertes sur la surface des vagues, imitaient des prairies et des champs avant la maturité des gerbes. La végétation cachée sous l'eau apparaissait avant la terre. Elle ravissait les yeux des marins lassés de l'éternel azur des flots. Mais elles devinrent bientôt si touffues, qu'ils craignirent d'y entraver leur gouvernail et leur quille, et d'être retenus captifs dans ces joncs de l'Océan, comme les navires de la mer du Nord dans les glaces. Ainsi, chaque joie se changeait bien vite en alarmes : tant l'inconnu a de terreur pour le cœur de l'homme. Colomb, comme un guide cherchant sa route à travers ces mystères de l'Océan, était obligé

de paraître comprendre ce qui l'étonnait lui-même, et d'inventer une explication pour chaque étonnement de ses matelots.

VII

LES calmes de la ligne les jetèrent dans la consternation.

- 5 Si tout, jusqu'au vent, mourait dans ces parages, qui rendrait le souffle à leurs voiles et le mouvement à leurs vaisseaux ? La mer tout à coup se gonfla sans vent : ils crurent à des convulsions souterraines à son lit. Une immense baleine se montra endormie sur le dos des
- 10 vagues : ils imaginèrent des monstres dévorant les nefs. L'ondulation des vagues les emportait sur des courants qu'ils ne pouvaient surmonter faute de vent : ils se figurèrent qu'ils approchaient des cataractes de la mer, et qu'ils allaient être entraînés dans les abîmes et dans les
- 15 réservoirs où le déluge avait étanché ses mondes d'eau. Ils se groupaient, sombres et irrités, au pied des mâts ; ils se communiquaient à plus haute voix leurs murmures ; ils parlaient de forcer les pilotes à virer de bord, de jeter l'amiral à la mer, comme un insensé qui ne laissait de
- 20 choix à ses compagnons qu'entre le suicide ou le meurtre. Colomb, à qui les regards et les murmures révélaient ces complots, les bravait par son attitude ou les déconcertait par sa confiance.

- La nature vint à son secours en faisant souffler de
- 25 nouveau les vents rafraîchissants de l'est et en aplanissant la mer sous ses proues. Avant la fin du jour, Alonzo Pinzon, qui commandait *la Pinta*, et qui naviguait assez près de l'amiral pour qu'il pût s'entretenir avec lui bord à bord, jeta le premier cri de : *Terre!* du haut de sa
- 30 poupe. Tous les équipages, répétant ce cri de salut, de vie et de triomphe, se jetèrent à genoux sur les ponts et entonnèrent l'hymne de : *Gloire à Dieu dans le ciel et sur la terre!*

- Ce chant religieux, premier hymne monté au Créateur
- 35 du sein de ce jeune Océan, roula lentement sur les vagues. Quand il eut cessé tout le monde monta aux

mâts, aux hunes, aux cordages les plus élevés des navires, pour prendre possession par ses propres yeux du rivage entrevu par Pinzon, au sud-ouest. Colomb seul doutait ; mais il aimait trop à croire pour contredire seul le délire de ses équipages. Bien qu'il ne cherchât sa terre à lui qu'à l'ouest, il laissa gouverner au sud pendant toute la nuit, aimant mieux perdre un peu de sa route pour complaire à ses compagnons que de perdre la popularité passagère due à leur illusion. Le lever du soleil ne la dissipa que trop vite. La terre imaginaire de Pinzon s'était évanouie avec la brume de la nuit. L'amiral reprit la route de ses pensées vers l'ouest.

VIII

L'OCÉAN avait de nouveau aplani sa surface ; le soleil sans nuage et sans limite s'y réverbérait comme dans un second ciel. Les lames caressantes couronnaient la proue de légères écumes. Les dauphins, plus nombreux, bondissaient dans le sillage ; toute la mer semblait habitée ; les poissons volaient, s'élançaient et retombaient sur les ponts des navires. Tout semblait se concerter avec Colomb dans la nature pour entraîner par un espoir renaissant ses matelots qui oubliaient les jours. Le 1^{er} octobre, ils s'imaginaient n'avoir fait que six cents lieues hors des parages fréquentés des navigateurs : le livre d'estime secret de l'amiral en accusait plus de huit cents. Cependant tous les signes du voisinage des terres se multipliaient autour d'eux, mais point de terre à aucun horizon. La terreur rentra dans leur âme. Colomb lui-même, sous son calme apparent, se troubla de quelque doute ; il craignit d'avoir passé sans les voir à travers les îles d'un archipel, de laisser derrière lui l'extrémité de l'Asie qu'il cherchait, et de s'égarer maintenant dans quelque troisième océan.

La plus légère de ses barques, *la Nina*, qui naviguait en avant-garde, le 7 octobre, hissa enfin son pavillon de découverte, et tira un coup de canon de joie pour annoncer une côte aux deux autres vaisseaux. En

s'approchant, ils reconnurent que *la Nina* avait été déçue par un nuage. Le vent, en l'emportant dans les airs, emporta leur courte joie. Elle se changea en consternation. Rien ne lasse le cœur des hommes autant que ces
5 alternatives de fausses joies et de déceptions amères. Ce sont les sarcasmes de la fortune. Les reproches recommencèrent à éclater sur tous les visages contre l'amiral. Ce n'était plus seulement leurs fatigues et leurs divisions que les équipages imputaient à leur guide,
10 c'était leur vie sacrifiée sans espoir ; le pain et l'eau allaient manquer.

Colomb, déconcerté par l'immensité de cet espace, dont il avait cru enfin toucher les bornes, abandonna sa route idéale tracée sur sa carte, et suivit deux jours et
15 deux nuits le vol des oiseaux, pilotes célestes que la Providence semblait lui envoyer au moment où la science humaine défailait en lui. L'instinct de ces oiseaux, se disait-il, ne les dirigerait pas tous vers ce point de l'horizon, s'ils n'y voyaient pas un rivage.
20 Mais les oiseaux même semblaient, aux yeux des matelots, s'entendre avec le désert de l'Océan et avec les astres menteurs pour se jouer de leurs navires et de leurs vies. A la fin du troisième jour, les pilotes, montés sur les haubans à l'heure où le soleil dévoile en
25 s'abaissant le plus d'horizon, le virent se plonger dans les mêmes vagues d'où il se levait depuis tant d'aurores. Ils crurent à l'infini des eaux. Le désespoir qui les abattait se changea en sourde fureur. Qu'avaient-ils à ménager maintenant avec un chef qui avait trompé la
30 cour, et dont les titres et l'autorité, surpris à la confiance de ses souverains, allaient périr avec ses illusions ? Le suivre plus loin, n'était-ce pas s'associer à son crime ? L'obéissance ne finissait-elle pas là où finissait le monde ? Restait-il un autre espoir, s'il en restait, que
35 de retourner les proues vers l'Europe, de lutter en louvoyant contre ces vents, complices de l'amiral, et de l'enchaîner lui-même à son mât pour qu'il fût l'objet de la malédiction des mourants, s'il fallait mourir, ou pour le livrer à la vengeance de l'Espagne, si le ciel leur permettait jamais d'en revoir les ports ?

Ces murmures étaient devenus des clameurs. L'intrépide amiral les contint par l'impassibilité de son visage. Il invoqua contre les séditeux l'autorité, sacrée pour des sujets, des souverains dont il était investi. Il invoqua le ciel même, juge en ce moment entre eux et lui. Il ne fléchit pas ; il offrit sa vie en gage de ses promesses ; il leur demanda seulement, avec l'accent d'un prophète qui voit ce que le vulgaire ne voit que par son âme, d'ajourner de trois jours leur incrédulité et leur résolution de retour. Il fit serment, serment téméraire, mais politique, que si dans le cours du troisième soleil la terre n'était pas visible à l'horizon, il se rendrait à leurs instances, et il les ramènerait en Europe. Les signes révélateurs du voisinage d'îles ou de continents étaient si visibles aux yeux de l'amiral, qu'en mendiant ces trois jours à ses équipages révoltés, il se croyait certain de les conduire au but. Il tentait Dieu en assignant un terme à sa révélation, mais il avait à ménager des hommes. Les hommes, à regret, lui accordèrent ces trois jours, et Dieu, qui l'inspirait, ne le punit pas d'avoir trop espéré de lui.

IX

Au lever du soleil du deuxième jour, des joncs fraîchement déracinés apparurent autour des vaisseaux. Une planche travaillée avec la hache, un bâton artistement ciselé à l'aide d'un instrument tranchant, une branche d'aubépine en fleur, enfin un nid d'oiseau suspendu à une branche rompue par le vent, rempli d'œufs que la mère couvait encore au doux roulis des vagues, flottèrent successivement sur les eaux. Les matelots recueillirent à bord ces témoins écrits, parlants ou vivants d'une terre voisine. C'étaient les voix du rivage qui confirmaient celle de Colomb. Avant de contempler la terre des yeux du corps, on la concluait par ces indices de vie. Les séditeux tombèrent à genoux devant l'amiral outragé la veille ; ils implorèrent le pardon de leur défiance, et

entonnèrent l'hymne de reconnaissance au Dieu qui les avait associés à son triomphe.

La nuit tomba sur ces chants de l'Église qui saluaient un monde nouveau. L'amiral ordonna de carguer les voiles, de sonder devant les navires, de naviguer avec lenteur, redoutant les bas-fonds et les écueils, convaincu que les premières clartés du crépuscule découvrirait la terre sous les proues de ses vaisseaux. Nul ne dormit dans cette nuit suprême. L'impatience d'esprit avait enlevé tout besoin de sommeil aux yeux ; les pilotes et les matelots, suspendus aux mâts, aux vergues, aux haubans, rivalisaient entre eux de poste et d'attention pour lancer le premier regard sur le nouvel hémisphère. Un prix avait été promis par l'amiral à celui qui jetterait le premier cri de : *Terre !* si la terre en effet reconnue vérifiait sa découverte. La Providence cependant lui réservait à lui-même ce premier regard, qu'il avait acheté au prix de vingt ans de sa vie et de tant de constance et de dangers. En se promenant seul, à minuit, sur la dunette de son vaisseau, et en plongeant son regard perçant dans les ténèbres, une lueur de feu passa, s'éteignit et repassa devant ses yeux au niveau des vagues. Craignant d'être trompé par un éblouissement ou par une phosphorescence de la mer, il appela à voix basse un gentilhomme espagnol de la cour d'Isabelle, nommé Guttierrez, en qui il avait plus de foi que dans ses pilotes. Il lui indiqua de la main le point de l'horizon où il avait entrevu un feu, et lui demanda s'il n'apercevait pas une lumière de ce côté. Guttierrez répondit qu'il voyait en effet étinceler une lueur fugitive dans cette direction. Colomb, pour se confirmer davantage dans sa conviction, appela Rodrigo Sanchez de Ségovie, un autre de ses confidents. Sanchez n'hésita pas plus que Guttierrez à constater une clarté à l'horizon. Mais à peine ce feu se montrait-il, qu'il disparaissait pour reparaitre dans une émergence alternative de l'Océan, soit que ce fût la flamme d'un foyer sur une plage basse, découverte et dérobée tour à tour par l'horizon ondoyant des grandes lames, soit que ce fût le fanal flottant d'un canot de pêcheurs tour à tour élevé sur la crête et englouti dans le creux

des vagues. Ainsi la terre et la vie apparurent à la fois à Colomb et à ses deux confidents sous la forme du feu dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492. Colomb, commandant le silence à Rodrigo et à Gutierrez, renferma en lui-même sa vision, dans la crainte de donner encore une fausse joie et une amère déception à ses équipages. Il perdit de vue la lueur éteinte et veilla jusqu'à deux heures du matin, priant, espérant et désespérant seul sur le pont, entre le triomphe ou le retour dont le lendemain allait décider.

10

X

IL était plongé dans cette angoisse qui précède les grands enfantements de vérités, comme l'agonie précède le grand affranchissement de l'esprit par la mort, quand un coup de canon, retentissant sur l'Océan à quelques centaines de brasses devant lui, éclata comme le bruit d'un monde à son oreille, et le fit tressaillir et tomber à genoux sur la dunette. C'était le cri de : *Terre !* jeté par le bronze, signal convenu avec *la Pinta*, qui naviguait en tête de la flotte, pour éclairer la route et sonder la mer. A ce bruit, un cri général de : *Terre !* éclata de toutes les vergues et de tous les cordages des vaisseaux. On ferla les voiles, et l'on attendit l'aurore. Le mystère de l'Océan avait dit son premier mot au sein de la nuit. Le jour allait le révéler tout entier aux regards. Les parfums les plus suaves et les plus inconnus arrivaient par haleines jusqu'aux vaisseaux avec l'ombre d'une côte, le bruit des lames sur les récifs et le vent de terre. Le feu aperçu par Colomb annonçait la présence de l'homme et le premier élément de la civilisation. Jamais nuit ne parut plus lente à dévoiler l'horizon ; car cet horizon, c'était pour les compagnons de Colomb et pour lui-même une seconde création de Dieu.

15

20

25

30

XI

LE crépuscule, en se répandant dans l'air, fit peu à peu sortir les formes d'une île du sein des flots. Ses deux extrémités se perdaient dans la brume du matin. Sa côte basse s'élevait en amphithéâtre jusqu'à des sommets
 5 de collines, dont la sombre verdure contrastait avec la limpidité bleue du ciel ; à quelques pas de l'écume des vagues mourantes sur un sable jaune, des forêts d'arbres majestueux et innommés s'étendaient en gradins sur les
 10 étages successifs de l'île. Des anses vertes et des clairières lumineuses dans ces fonds laissaient percer à demi par les yeux ces mystères de la solitude. On y entrevoyait des habitations disséminées, semblables à des ruches d'hommes par leur forme arrondie et par leurs toits de feuillages desséchés ; des fumées s'élevaient çà
 15 et là au-dessus des cimes des bois. Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, étonnés plus qu'effrayés, se montraient demi-nus entre les troncs d'arbres les plus rapprochés du rivage, s'avançaient timidement, se retiraient tour à tour, témoignant, par leurs gestes et
 20 par leurs attitudes naïves, autant de crainte que de curiosité et d'admiration à l'aspect de ces navires et de ces étrangers apportés la nuit par les flots.

XII

COLOMB, après avoir contemplé en silence ce premier rivage avancé de la terre si souvent construite dans ses calculs et si magnifiquement colorée dans son imagination, la trouva supérieure encore à ses pensées. Il brûlait d'impatience d'imprimer le premier le pied d'un Européen sur ce sable, et d'y arborer, dans le signe de la croix et dans le drapeau de l'Espagne, l'étendard de
 30 la conquête de Dieu et de la conquête de ses souverains par son génie. Mais il contint en lui-même et dans ses équipages cette hâte d'aborder le rivage, voulant donner à cette prise de possession d'un monde nouveau la solennité

du plus grand acte accompli peut-être jamais par un navigateur, et appeler, à défaut des hommes, Dieu et les anges, la mer, la terre et le ciel en témoignage de sa conquête sur l'inconnu.

Il se revêtit de toutes les marques de ses dignités 5
 d'amiral de l'Océan et de vice-roi des royaumes futurs ;
 il déploya son manteau de pourpre, et, prenant dans sa
 main droite le drapeau brodé d'une croix où les chiffres
 de Ferdinand et d'Isabelle, entrelacés comme leurs
 royaumes, étaient surmontés de leur couronne, il 10
 descendit dans sa chaloupe, et s'avança, suivi des
 chaloupes d'Alonzo Pinzon et d'Yanès Pinzon, ses deux
 lieutenants, vers le rivage. En touchant la terre, il
 tomba à genoux pour consacrer par un acte d'humilité
 et d'adoration le don et la grandeur de Dieu dans cette 15
 partie nouvelle de ses œuvres. Il baisa le sable, et, le
 visage collé sur l'herbe, il pleura. Larmes à double sens
 et à double augure, qui mouillaient, pour la première
 fois, l'argile de cet hémisphère visité par des hommes
 de la vieille Europe : larmes de joie pour Colomb, qui 20
 débordaient d'un cœur superbe, reconnaissant et pieux !
 larmes de deuil pour cette terre vierge, qui semblaient
 lui présager les calamités, les dévastations, le feu, le fer,
 le sang et la mort que ces étrangers lui apportaient avec
 leur orgueil, leurs sciences et leur domination ! C'était 25
 l'homme qui versait ces larmes, c'était la terre qui devait
 pleurer.

XIII

“ DIEU éternel et tout-puissant, ” s'écria Colomb en
 relevant son front de la poussière, dans une prière latine
 qui nous a été conservée par ses compagnons, “ Dieu, 30
 qui, par l'énergie de ta parole créatrice, as enfanté le
 firmament, la mer et la terre ! que ton nom soit béni
 et glorifié partout ! que ta majesté et ta souveraineté
 universelle soient exaltées de siècle en siècle, toi qui as
 permis que, par le plus humble de tes esclaves, ton nom 35
 sacré soit connu et répandu dans cette moitié jusqu'ici
 cachée de ton empire ! ”

Puis il baptisa cette île, du nom du Christ, l'île de *San Salvador*.

Ses lieutenants, ses pilotes, ses matelots, ivres de joie et pénétrés d'un respect surhumain pour celui qui avait vu pour eux au delà de l'horizon visible, et qu'ils outrageaient la veille de leur défiance, vaincus par l'évidence et foudroyés par cette supériorité qui prosterne l'homme, tombèrent aux pieds de l'amiral, baissèrent ses mains et ses habits, et reconnurent un moment la souveraineté et presque la divinité du génie ; victimes hier de son obstination, aujourd'hui compagnons de sa constance, et resplendissants de la gloire qu'ils venaient de blasphémer ! Ainsi est faite l'humanité, persécutant les initiateurs, héritant de leurs victoires.

XIV

PENDANT la cérémonie de la prise de possession, les habitants de l'île, d'abord retenus à distance par la terreur, puis attirés par cette curiosité instinctive, premier lien de l'homme à l'homme, s'étaient rapprochés. Ils s'interrogeaient entre eux sur les spectacles merveilleux de cette nuit et de cette aurore. Ces vaisseaux manœuvrant leurs voiles, leurs antennes, leurs vergues comme des membres immenses se déployant et se repliant à l'impulsion d'une pensée intérieure, leur avaient paru des êtres animés et surnaturels, descendus pendant les ténèbres du firmament de cristal qui entourait leur horizon, des habitants du ciel flottant sur des ailes et s'abattant à leur gré sur des rivages dont ils étaient les dieux. Saisis de respect à la vue des chaloupes qui abordaient leur île et des hommes revêtus de tissus éclatants et d'armes où se réverbérait la lumière, ils avaient fini par s'en approcher, comme fascinés par leur toute-puissance. Ils les adoraient et les imploraient avec la naïveté d'enfants qui ne soupçonnent pas le mal sous l'attrait. Les Espagnols, les examinant à leur tour, s'étonnaient de ne retrouver

dans ces insulaires aucun des caractères physiques de conformation et de couleur des races africaine, asiatique, européenne, qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. Leur teint cuivré, leur chevelure souple et répandue en ondes sur leurs épaules, leurs yeux sombres comme leur mer, leurs traits délicats et féminins, leur physionomie confiante et ouverte, leur nudité enfin et les dessins coloriés dont ils teignaient leurs membres, révélaient en eux une race entièrement distincte des familles humaines répandues sur l'hémisphère ancien, race conservant encore les simplicités et les douceurs de l'enfance, oubliée pendant des siècles dans ce fond ignoré du monde, ayant, à force d'ignorance, conservé la simplicité, la candeur et la douceur des premiers jours.

Colomb, persuadé que cette île était un appendice avancé sur l'océan des Indes, vers lesquelles il croyait toujours naviguer, leur donna le nom imaginaire d'Indiens, qu'ils ont conservé jusqu'à leur extinction par une erreur de langage survivant à l'erreur du navigateur.

XV

BIENTÔT ces Indiens, s'apprivoisant avec leurs hôtes, leur montrèrent leurs sources, leurs habitations, leurs villages, leurs canots, leur apportèrent en tribut leurs fruits nourriciers, leur pain de cassave, qui renouvela les vivres des Espagnols, et quelques ornements d'or pur, qu'ils portaient suspendus aux oreilles, aux narines, en bracelets ou en colliers autour du cou et des jambes des femmes. Ils ignoraient le commerce et l'usage de la monnaie, ce supplément vénal, mais nécessaire, à la vertu de l'hospitalité : ils recevaient en échange avec ivresse les moindres objets usuels des Européens. La nouveauté faisait à leurs yeux le prix de toute chose. *Rare et précieux* est le même mot par tout l'univers. Les Espagnols, qui cherchaient les pays de l'or et des pierreries, s'informèrent par signes des lieux d'où venait ce métal. Les Indiens leur montrèrent le midi ; l'amiral et ses compagnons crurent comprendre qu'il y avait de

ce côté une île ou un continent des Indes correspondant par sa richesse et par ses arts aux merveilleux récits de Marco Polo, le Vénitien. Cette terre dont ils se croyaient maintenant rapprochés était, selon eux, l'île
5 fabuleuse de *Cipangù* ou du *Japon*, dont le souverain foulait sous ses pieds des planchers formés de plaques d'or. L'impatience de reprendre leur course vers ce but de leur chimère ou de leur avidité les fit remonter promptement sur leurs vaisseaux. Ils s'étaient appro-
10 visionnés d'eau fraîche aux ruisseaux de l'île, et leurs ponts étaient chargés des fruits, des racines et des cassaves, présents de ces heureux et pauvres Indiens. Ils en amenèrent un avec eux pour apprendre leur langue et leur servir ensuite d'interprète.

XVI

15 EN tournant l'île de San-Salvador, ils se trouvèrent comme égarés dans les canaux d'un archipel composé de plus de cent îles d'inégale grandeur, mais toutes à l'aspect le plus luxuriant de jeunesse, de fécondité, de végétation. Ils abordèrent la plus vaste et la plus
20 peuplée. Ils furent entourés de canots creusés dans un seul tronc d'arbre, et commercèrent avec les habitants, donnant des boutons et des grelots contre de l'or et des perles. Leur navigation et leurs relâches au milieu de ce labyrinthe d'îles inconnues ne fut pour eux que la
25 répétition de leur atterrage à San-Salvador. La même curiosité inoffensive les accueillait partout. Ils s'enivraient du climat, des fleurs, des parfums, des couleurs, des plumages d'oiseaux inconnus que chacune de ces oasis étalait à leur sens ; mais leur esprit tendu vers une
30 seule pensée, la découverte du pays de l'or, vers ce qu'ils supposaient l'extrémité de l'Asie, les rendait moins sensibles à ces trésors naturels et les empêchait de soupçonner l'immense et nouveau continent dont ces îles étaient les avant-postes sur cet océan. Aux signes
35 et aux regards de ces Indiens qui lui indiquaient une région plus splendide encore que leur archipel, Colomb

fit voile vers la côte de *Cuba*, où il aborda en trois jours de douce navigation, sans perdre de vue les îles charmantes de Bahama, qui jalonnaient sa route.

Cuba, avec ses côtes étagées et prolongées sans limites, s'adossant à des montagnes qui fendaient le ciel, avec ses havres, ses embouchures de fleuves, ses golfes, ses rades, ses forêts, ses villages, lui rappela en traits plus majestueux l'antique Sicile. Il resta indécis si c'était un continent ou une île. Il jeta l'ancre dans le lit ombragé d'une vaste rivière, descendit à terre, parcourut les grèves, les forêts, les jardins d'orangers et de palmiers, les villages, les huttes des habitants. Un chien muet fut le seul être vivant qu'il trouva dans ces habitations abandonnées à son approche. Il se rembarqua et remonta avec ses vaisseaux le lit de la rivière ombragée de palmiers à larges feuilles et d'arbres gigantesques couverts à la fois de fruits et de fleurs. La nature semblait avoir pris soin de prodiguer d'elle-même et sans travail à ces peuplades heureuses les éléments de la vie et de la félicité sans travail. Tout rappelait l'Éden des livres sacrés et des poèmes. Les animaux inoffensifs, les oiseaux aux plumes de lapis et de pourpre, les perroquets, les piveris, les colibris volaient, criaient, chantaient en nuages colorés de branches en branches ; des insectes lumineux éblouissaient l'air lui-même ; le soleil, tempéré par l'haleine des montagnes, par l'ombre des arbres, par le courant des eaux, y fécondait tout sans rien calciner ; la lune et les étoiles s'y réverbéraient pendant les ténèbres dans le lit du fleuve avec des splendeurs et des rejaillissements de clarté douce qui enlevaient ses terreurs à la nuit. Un enivrement général exaltait l'âme et les sens de Colomb et de ses compagnons. C'était bien là une nouvelle terre, plus vierge et plus maternelle à la fois que la vieille terre d'où ils étaient venus. "C'est la plus belle île, écrit Colomb dans ses notes, que jamais l'œil de l'homme ait contemplée. On voudrait y vivre à jamais. On n'y conçoit ni la douleur ni la mort."

L'odeur des épices qui arrivait de l'intérieur jusqu'à ses vaisseaux, et la rencontre des huîtres qui produisent

les perles sur le rivage, lui persuadaient de plus en plus que Cuba était un prolongement de l'Asie. Il s'imaginait que derrière les montagnes de cette île ou de ce continent, car il était encore incertain si Cuba tenait ou non à la terre ferme, il trouverait les empires, la civilisation, les mines d'or et les merveilles dont les voyageurs enthousiastes dotaient le Cathay et le Japon. Ne pouvant joindre les naturels qui fuyaient tous de la côte à l'approche des Espagnols, il envoya deux de ses compagnons, dont l'un parlait l'hébreu et l'autre l'arabe, à la recherche de ces fabuleuses capitales, où il conjecturait que le souverain du Cathay faisait sa résidence. Ces ambassadeurs étaient chargés de présents pour les indigènes. Ils avaient ordre de ne les échanger que contre de l'or, dont ils croyaient que la source intarissable était dans l'intérieur de cette terre.

Les envoyés revinrent aux vaisseaux sans avoir découvert d'autre capitale que des huttes de sauvages et une nature prodigue de végétation, de parfums, de fleurs et de fruits. Ils avaient réussi à apprivoiser, à force de présents, quelques-uns des naturels, et ils les ramenaient avec eux à l'amiral. Le tabac, plante légèrement enivrante, dont les habitants faisaient de petits rouleaux enflammés par le bout pour en aspirer la fumée ; la pomme de terre, racine farineuse qui se convertissait en pain tout préparé dans la cendre ; le maïs, le coton filé par les femmes, les oranges, les limons, les fruits innommés de leurs vergers, étaient les seuls trésors qu'ils avaient trouvés autour des habitations disséminées par groupes dans les clairières.

Déconcerté dans ses rêves d'or, l'amiral, sur la foi des indigènes mal compris, quitta à regret ce séjour enchanté pour se diriger vers l'est, où il plaçait toujours sa fabuleuse Asie. Il embarqua quelques hommes et quelques femmes de Cuba, plus hardis et plus confiants que les autres, pour lui servir d'interprètes dans les terres voisines qu'il se proposait de visiter, pour les convertir à la foi, et pour offrir à Isabelle ces âmes rachetées, selon lui, par sa généreuse entreprise.

Persuadé que Cuba, dont il n'avait pas aperçu les

limites, faisait partie de la terre ferme d'Asie, il vogua quelques jours à peu de distance du véritable continent américain sans le voir. Son illusion obstinée lui voilait une réalité si rapprochée de sa proue. Cependant l'envie, qui devait empoisonner ses jours, était née dans l'âme de ses compagnons, le jour même où ses découvertes avaient couronné la pensée de sa vie entière. Amerigo Vespucci, Florentin obscur, embarqué sur un de ses navires, devait donner son nom à ce monde vers lequel Colomb seul l'avait guidé. Vespucci ne dut cette fortune de son nom qu'au hasard et à ses voyages subséquents avec Colomb vers ces mêmes parages. Lieutenant subalterne et dévoué de l'amiral, il ne chercha jamais à lui dérober cette gloire. Le caprice de la fortune la lui donna sans qu'il eût jamais cherché à tromper l'opinion de l'Europe, et la routine la lui conserva. Le nom du chef fut déshérité de l'honneur de nommer un monde, le nom du subordonné prévalut. Dérision de la gloire humaine dont Colomb fut victime, mais dont Amerigo ne fut du moins pas coupable. On peut reprocher une injustice et une ingratitude à la postérité ; on ne peut reprocher un larcin volontaire au pilote heureux de Florence.

XVII

MAIS cette envie, qui naît dans le cœur des hommes le même jour que le succès, brûlait déjà le cœur du principal lieutenant de Colomb, Alonzo Pinzon. Commandant *la Pinta*, second navire de l'escadre, Pinzon, dont les voiles devançaient plus légèrement les deux autres navires, feignit de s'égarer dans la nuit et disparut aux regards de son chef. Il avait résolu de profiter de la découverte de Colomb pour découvrir lui-même, sans génie et sans efforts, d'autres terres, et, après leur avoir donné son nom, de revenir le premier en Europe usurper la fleur de la gloire et des récompenses dues à son maître et à son guide en navigation.

Colomb s'était trop aperçu depuis quelques jours de

l'envie et de l'insubordination de son lieutenant. Mais il devait beaucoup à Alonzo Pinzon : sans lui, sans ses encouragements et sans son assistance à Palos, il ne serait jamais parvenu à équiper ses navires et à engager ses matelots. La reconnaissance l'avait empêché de sévir contre les premières insubordinations d'un homme dont il avait tant reçu. Le caractère tolérant, modeste et magnanime de Colomb le détournait de toute rigueur odieuse. Plein de justice et de vertu, il comptait sur les retours de justice et de vertu des autres. Cette bonté, qu'Alonzo Pinzon avait prise pour de la faiblesse, l'encourageait à l'ingratitude. Il s'élança audacieusement entre Colomb et les nouvelles découvertes qu'il avait résolu de lui arracher.

XVIII

L'AMIRAL gémit, entrevit le crime, affecta de croire à une déviation involontaire de *la Pinta*, et, cinglant avec ses deux navires au sud-est, vers une ombre immense qu'il apercevait sur la mer, il aborda à l'île d'*Hispaniola*, nommée depuis Saint-Domingue. Sans ce nuage autour des montagnes de Saint-Domingue, qui lui fit virer de bord, il allait rencontrer encore le continent. L'archipel américain, en le séduisant et en l'égarant d'île en île, semblait le détourner à plaisir du but auquel il touchait sans l'apercevoir. Ce fantôme de l'Asie, qui l'avait conduit au bord de l'Amérique, s'interposait maintenant entre l'Amérique et lui, pour lui dérober par une chimère la grande réalité.

XIX

CETTE terre neuve, riante, féconde, immense, noyée dans une atmosphère de cristal et baignée par une mer dont les lames roulaient des parfums, lui apparut comme l'île merveilleuse, détachée du continent des Indes, qu'il cherchait à travers tant de distances et de périls, sous le

nom chimérique d'île de Cipangù. Il lui donna le nom d'*Hispaniola* pour la marquer du signe éternel de sa patrie d'adoption. Les naturels, simples, doux, hospitaliers, candides et respectueux, accoururent en foule sur le rivage, comme au-devant de créatures d'une nature supérieure qu'un prodige céleste leur envoyait des bornes de l'horizon ou du fond du firmament pour être adorées et servies par eux à l'égal des dieux. Une population nombreuse et heureuse couvrait alors les plaines et les vallées d'*Hispaniola*. Les hommes et les femmes étaient des types de force et de grâce. La paix perpétuelle qui régnait entre leurs peuplades marquait leur physionomie d'une impression de douceur et de bonté. Leurs lois n'étaient que les instincts bienveillants du cœur, passés en traditions et en coutumes. On eût dit un peuple enfant, dont les vices n'avaient pas eu encore le temps de se développer, et que les inspirations d'une innocente nature suffisaient à gouverner. Ils connaissaient de l'agriculture, de l'horticulture et des arts tout ce qui est nécessaire à l'administration, à l'habitation, aux premières nécessités de la vie. Leurs champs étaient admirablement cultivés, leurs cases élégantes, groupées en villages au bord de forêts d'arbres à fruits, dans le voisinage des fleuves ou des sources. Leurs vêtements, sous un ciel tiède qui ne leur faisait éprouver ni les extrémités de l'hiver ni celles de l'été, ne consistaient qu'en ornements destinés à les embellir, en tissus de coton, en nattes et en ceintures suffisants pour voiler leur pudeur. Leur gouvernement était simple et naturel comme leurs idées. C'était la famille agrandie par la suite des générations, mais toujours groupée autour d'un chef héréditaire qu'on appelait le cacique. Ces caciques étaient les chefs, non les tyrans de leur tribu. Les coutumes, constitutions non écrites, mais inviolables et protectrices comme une loi divine, régnaient sur ces petits rois. Autorité toute paternelle d'un côté, toute filiale de l'autre, contre laquelle la révolte semblait inconnue.

Les naturels de Cuba que Colomb avait embarqués avec lui pour lui servir de guides et d'interprètes sur ces

Acute

5

10

15

21

25

30

35

mers et ces îles commençaient à comprendre la langue des Européens. Ils entendaient à demi celle des habitants d'Hispaniola, branche détachée de la même race humaine. Ils établirent ainsi des rapports d'intelligence prompts et faciles entre Colomb et le peuple qu'il venait visiter.

XX

LES prétendus *Indiens* conduisirent sans défiance les Espagnols dans leurs maisons, leur présentant le pain de cassave, les fruits inconnus, les poissons, les racines savoureuses, les oiseaux apprivoisés, au riche plumage, au chant mélodieux, les fleurs, les palmes, les bananes, les limons, tous les dons de la mer, du ciel, de la terre, du climat. Ils les traitèrent en hôtes, en frères, presque en dieux. "La nature, dit Colomb, y est si prodigue, que la propriété n'y a pas créé le sentiment de l'avarice ou de la cupidité. Ces hommes paraissent vivre dans un âge d'or, heureux et tranquilles au milieu de jardins ouverts et sans bornes, qui ne sont ni entourés de fossés, ni divisés par des palissades, ni défendus par des murs. Ils agissent loyalement l'un envers l'autre, sans lois, sans livres, sans juges. Ils regardent comme un méchant homme celui qui prend plaisir à faire mal à un autre. Cette horreur des bons contre les méchants paraît être toute leur législation." Leur religion n'était aussi que le sentiment d'infériorité, de reconnaissance et d'amour envers l'Être invisible qui leur avait prodigué la vie et la félicité.

Quel contraste entre l'état de ces heureuses populations au moment où les Européens les découvrirent pour leur apporter le génie de l'ancien monde, et l'état où ces malheureux Indiens tombèrent en peu d'années après cette visite de leurs prétendus civilisateurs ! Quel mystère de la Providence que cette visite inattendue de Colomb à un nouveau monde, où il croit apporter la vertu et la vie, et où il sème à son insu la tyrannie et la mort !

XXI.

LE pilote de Colomb, en cherchant à pénétrer successivement dans toutes les anses et dans toutes les embouchures de fleuves de l'île, échoua pendant le sommeil de l'amiral. Le vaisseau, menacé d'être submergé par les lames mugissantes, fut abandonné par le pilote et par une partie des matelots, qui, sous prétexte de porter une ancre à terre, s'enfuirent à force de rames pour gagner l'autre navire, croyant Colomb livré à une mort inévitable. L'énergie de l'amiral sauva encore, non le navire, mais ses compagnons. Il lutta contre les brisants jusqu'au démembrement de la dernière planche, et, plaçant ses hommes sur un radeau, il aborda en naufragé sur cette même côte où il venait d'aborder en conquérant. Il y fut rejoint bientôt par le seul navire qui lui restât. Son naufrage et son infortune ne refroidirent pas l'hospitalité du cacique dont il avait été l'hôte quelques jours avant. Ce cacique, nommé *Guacanagari*, premier ami et bientôt première victime de ces étrangers, versa des larmes de compassion sur le désastre de Colomb. Il offrit sa demeure, ses provisions, ses secours de toute nature aux Espagnols. Les débris du naufrage, les richesses des Européens, arrachés aux flots et étalés sur la grève, y furent préservés, comme des choses saintes, de toute violation, et même de toute importune curiosité. Ces hommes, qui ne connaissaient pas la propriété pour eux-mêmes, semblaient la reconnaître et la respecter dans des hôtes malheureux. Colomb s'attendrit, dans ses lettres au roi et à la reine, sur la générosité sans efforts de ce peuple. "Il n'y a point dans l'univers, écrit-il, une meilleure nation et un meilleur pays. Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; ils ont toujours un langage doux et gracieux, et le sourire de la tendresse sur les lèvres. Ils sont nus, il est vrai, mais vêtus de leur décence et de leur candeur."

Colomb, après avoir établi avec le jeune cacique des relations de la plus tendre et de la plus confiante hos-

Stes
thou

by dint
now

10
till the
of the
turn

15

20

25

le ca
enolat

Spontan
30
genc

35

nat.

aid.

pitalité, reçut de lui en présent quelques ornements d'or. A la vue de l'or, la physionomie des Européens exprima tout à coup tant de passion, d'avidité et de férocité dans le désir, que le cacique et ses sujets s'étonnèrent et

 5 s'alarmèrent par instinct, comme si leurs nouveaux amis avaient changé subitement de nature et de dispositions envers eux. Cela n'était que trop vrai : les compagnons de Colomb ne cherchaient que les richesses fantastiques de l'Orient, pendant que lui-même cherchait une partie

 10 mystérieuse de l'univers. La vue de l'or les avait rappelés à leur convoitise ; leur visage était devenu âpre et violent comme leur pensée. Le cacique, apprenant que ce métal était la divinité des Européens, leur expliqua, en leur montrant les montagnes, qu'il y avait derrière ces

 15 sommets une région d'où lui venait en abondance cet or. Colomb ne douta plus d'avoir enfin remonté jusqu'à la source de ces richesses de Salomon, et préparant tout pour son retour rapide en Europe, afin d'y annoncer son triomphe, il construisit un fort dans le

 20 village du cacique, pour y laisser une partie de ses compagnons en sûreté pendant son absence. Il choisit parmi ses officiers et ses matelots quarante hommes d'élite, et les mit sous le commandement de Pedro de Arana. Ils étaient chargés de recueillir des notions sur

 25 la région de l'or, et d'entretenir les Indiens dans le respect et dans l'amitié des Espagnols. Il partit pour revenir en Europe, comblé des dons du cacique, et rapportant tous les ornements et toutes les couronnes d'or pur qu'il avait pu se procurer pendant sa relâche par

 30 des dons ou par des échanges avec les naturels.

En côtoyant les contours de l'île il rencontra son infidèle compagnon, Alonzo Pinzon. Sous prétexte d'avoir perdu de vue l'amiral, Pinzon avait fait route à

 35 part. Caché dans une anse profonde de l'île, il était descendu à terre, et, au lieu d'imiter la douceur et la politique de Colomb, il avait ensanglanté ses premiers pas. L'amiral, en retrouvant son lieutenant, feignit de se contenter de ses excuses et d'attribuer sa désertion à la nuit. Il ordonna à Pinzon de le suivre avec son navire en Europe. Ils reprirent ensemble la mer, impatients

only: exp part

Pader

in can al, 2 exp

11. 12. his 13. 14.

d'annoncer à l'Espagne la nouvelle de leur merveilleuse navigation. Mais l'Océan, qui les avait portés complaisamment par les vents alizés, de vague en vague, à la côte d'Amérique, semblait, avec ses vents et ses flots ^{fresh} contraires, vouloir les repousser obstinément de la terre ⁵ qu'ils brûlaient de revoir. Colomb, grâce à ses connaissances en navigation et à ses notes d'estime dont il gardait le secret à ses pilotes, savait seul la route et évaluait seul les vraies distances. Ses compagnons se croyaient encore à des milliers de lieues de l'Europe ¹⁰ qu'il pressentait déjà le voisinage des Açores. Il les aperçut bientôt. Des coups de vent terribles, des nuages amoncelés, des éclairs et des foudres tels qu'il n'en avait jamais vu s'allumer dans le ciel et s'éteindre dans la mer, des vagues montagneuses et écumantes ¹⁵ faisant tourbillonner ses navires insensibles à la voile et au gouvernail, ouvrirent et refermèrent pendant six jours et six nuits son tombeau et celui de ses compagnons aux portes de leur patrie. Les signaux que se faisaient les deux vaisseaux dans les ténèbres disparurent. ²⁰ Ils crurent à la perte l'un de l'autre en flottant chacun au gré d'une éternelle tempête entre les Açores et la côte d'Espagne. Colomb, qui ne doutait pas que la Pinta ne fût ensevelie avec Pinzon dans les abîmes, et dont les voiles déchirées et le gouvernail livré aux ²⁵ lames ne dirigeaient plus l'esquif, s'attendait à chaque instant à sombrer sous une de ces montagnes d'eau qu'il gravissait et redescendait avec leur écume. Il avait fait le sacrifice de sa vie, mais il ne pouvait sans désespoir faire le sacrifice de sa gloire. Sentir le mystère de ³⁰ la découverte qu'il rapportait au vieux monde enseveli pour des siècles avec lui si près du port, était une dérision si cruelle de la Providence, qu'il ne pouvait y plier même sa piété. Son âme se révoltait contre ce jeu du sort. Mourir en touchant du pied seulement le rivage de ³⁵ l'Europe, et après avoir déposé son secret et son trésor dans la mémoire de son pays, c'était une destinée qu'il acceptait avec joie; mais laisser un second univers mourir, pour ainsi dire, avec lui, et emporter au tombeau le mot enfin trouvé de cette énigme du globe que

les hommes, ses frères, chercheraient peut-être en vain pendant autant de siècles qu'il leur avait été dérobé, c'était un million de morts en une ! Il ne demandait à Dieu, dans ses vœux à tous les sanctuaires d'Espagne, 5 que de porter du moins à la côte, avec ses débris, les preuves de sa découverte et de son retour. Cependant les tempêtes succédaient aux tempêtes, le vaisseau était rempli d'eau ; les regards hostiles, les murmures irrités ou le silence morne de ses compagnons lui reprochaient 10 l'obstination qui les avait ou séduits ou forcés à cette fatale traversée. Ils regardaient cette colère prolongée des éléments comme une vengeance de l'Océan, jaloux qu'un homme trop audacieux lui eût dérobé son mystère. Ils parlaient de le jeter à la mer pour obtenir, 15 par une éclatante expiation, l'apaisement des flots.

XXII

COLOMB, insouciant de leur colère, mais uniquement préoccupé du sort de sa découverte, écrivit sur parchemin plusieurs courtes relations de sa découverte, enferma les unes dans un rouleau de cire, les autres dans des caisses 20 de cèdre, et jeta ses témoignages à la mer pour que le hasard les fît flotter, un jour, après lui, jusqu'au rivage. On dit qu'une de ces bouées, abandonnée aux vents et aux flots, fut ballottée pendant trois siècles et demi sur la surface, dans le lit ou sur les grèves de la mer, et que le 25 matelot d'un navire européen, en embarquant du lest pour son vaisseau, il y a quelque temps, sur les galets de la côte d'Afrique en face de Gibraltar, ramassa une noix de coco pétrifiée, et l'apporta à son capitaine comme une vaine curiosité de la nature. Le capitaine, en ouvrant la 30 noix pour s'assurer si l'amande aurait résisté au temps, trouva, renfermé dans l'écorce creuse, un parchemin sur lequel étaient écrits en lettres gothiques, déchiffrées avec peine par un érudit de Gibraltar, ces mots : " Nous ne pouvons résister un jour de plus à la tempête ; nous sommes entre l'Espagne et les îles découvertes d'Orient.

Si la caravelle sombre, puisse quelqu'un recueillir ce témoignage !—CHRISTOPHE COLOMB.”

L'Océan avait gardé trois cent cinquante-huit ans ce message et ne le rendait à l'Europe qu'après que l'Amérique colonisée, florissante et libre, rivalisait avec le vieux continent. Jeu du sort pour apprendre aux hommes ce qui aurait pu rester caché tant de siècles, si la Providence n'avait pas défendu aux vagues de submerger dans Colomb son grand messenger !

XXIII

LE lendemain on cria : *Terre!* C'était l'île portugaise de Sainte-Marie, à l'extrémité des Açores. Colomb et ses compagnons en furent repoussés par la jalouse persécution des Portugais. Livrés de nouveau à toutes les extrémités de la faim et de la tempête pendant de longs jours, ils n'entrèrent que le 4 mars dans l'embouchure du Tage, où ils jetèrent enfin l'ancre sur une côte européenne, mais rivale des Espagnols. Colomb, présenté au roi de Portugal, lui fit le récit de ses découvertes, sans lui dévoiler la route, de peur que ce prince n'y devançât les flottes d'Isabelle. Les Portugais de la cour de Jean II, roi de Portugal, conseillèrent à ce prince de faire assassiner le grand navigateur, afin d'ensevelir avec lui son secret et les droits de la couronne d'Espagne sur les terres nouvelles. Jean II s'indigna de cette lâcheté. Colomb, honoré par lui, envoya par terre un courrier à ses souverains, pour leur annoncer son succès et son prochain retour par mer à Palos. Il débarqua le 15 mars, au lever du jour, au milieu d'une population ivre de joie et d'orgueil, qui s'avancait jusque dans les flots pour le porter en triomphe à terre. Il tomba dans les bras de son ami et de son protecteur, le pauvre prier du couvent de la Rabida, Juan Perès, qui seul avait cru en lui et qu'une moitié du globe récompensait de sa foi. Colomb se rendit, pieds nus et processionnellement, à l'église du monastère, pour y rendre grâces de son salut, de sa gloire, de la conquête de l'Espagne.

Un peuple entier le suivait en le bénissant à la porte de cet humble couvent où il avait demandé, seul, à pied, avec son enfant, quelques années auparavant, l'hospitalité des mendiants. Jamais homme, parmi les hommes, n'a rapporté à sa patrie et à la postérité une telle conquête depuis l'origine du globe, excepté ceux qui apportèrent à la terre la révélation d'une idée ; et cette conquête de Colomb n'avait coûté jusque-là ni un crime, ni une vie, ni une goutte de sang, ni une larme à l'humanité.

10 Les plus beaux de ses jours furent ceux qu'il passa à se reposer dans son espérance et dans sa gloire au monastère de la Rabida, près de son hôte et de son ami le prieur du couvent, et dans les embrassements de ses fils.

XXIV

ET comme si le ciel eût voulu mettre le comble à sa félicité et le venger de l'envie qui le poursuivait, Alonzo Pinzon, commandant son second navire, entra le jour suivant avec *la Pinta* dans le port de Palos, où il espérait devancer son chef et lui dérober les prémices du triomphe. Mais, trompé dans son coupable dessein et craignant la punition de sa désertion révélée par l'amiral, Pinzon mourut de douleur et d'envie en touchant le rivage et en voyant le vaisseau de Colomb à l'ancre dans le port. Colomb était trop généreux pour se réjouir, encore moins pour se venger, et la jalouse Némésis des grands hommes semblait expirer d'elle-même à ses pieds.

TROISIÈME PARTIE.

I

ISABELLE et Ferdinand, informés de son retour et de leur conquête par le message que leur amiral avait envoyé de Lisbonne, l'attendaient à Barcelone avec des triomphes et des munificences dignes de la grandeur de ses services. La noblesse des Espagnes y accourut de toutes les provinces pour lui faire cortège. Il y entra en triomphateur et en roi des royaumes à venir. Les Indiens ramenés par l'escadre comme une preuve vivante de l'existence d'autres races humaines sur ces terres découvertes, marchaient en tête du cortège, le corps peint de diverses couleurs et orné de colliers d'or et de perles ; les animaux et les oiseaux, les plantes inconnues, les pierres précieuses recueillies sur ces rivages, étaient étalés dans des bassins d'or et portés sur la tête par des esclaves noirs ou maures. La foule avide se pressait, les rumeurs fabuleuses couraient sur les pas des officiers et des compagnons de gloire de l'amiral. Colomb, monté sur un cheval du roi richement caparaçonné, paraissait ensuite, escorté d'une nombreuse cavalcade de courtisans et de gentils-hommes. Tous les regards se concentraient sur cet homme inspiré de Dieu qui avait soulevé le premier le rideau de l'Océan. On cherchait dans ses traits le signe visible de sa mission, on croyait l'y voir. La beauté de ses traits, la majesté pensive de sa physiologie, la vigueur de l'éternelle jeunesse jointe à la gravité des années déjà mûres, la pensée sous l'action, la force sous les cheveux blancs, le sentiment intime de sa valeur joint à la piété envers Dieu qui l'avait choisi entre tous, la reconnaissance envers ses souverains qui lui rendaient en honneurs ce qu'il leur apportait en conquêtes, faisaient en ce moment de Colomb, disent

les spectateurs de son entrée à Barcelone, une de ces figures de prophètes et de héros bibliques, sous les pas de qui le peuple jetait les palmes du prodige et de l'adoration. // "Nul ne se mesurait à lui, disent-ils ; tous sentaient en lui le plus grand ou le plus favorisé des hommes." Isabelle et Ferdinand le reçurent sur leur trône, voilé du soleil par un dais d'or. Ils se levèrent devant lui comme devant un envoyé du ciel. Ils le firent asseoir ensuite au niveau de leur trône, et ils écoutèrent le récit solennel et circonstancié de ses voyages. A la fin du récit, que l'éloquence et la poésie qui découlaient habituellement des lèvres de l'amiral avaient coloré de son inépuisable imagination et allumé de son saint enthousiasme, le roi et la reine, émus jusqu'aux larmes, tombèrent à genoux et entonnèrent, comme une pieuse exclamation, le *Te Deum*, hymne de la plus grande victoire que le Tout-Puissant eût jamais accordée à des souverains.

Des courriers partirent à l'instant pour porter à toutes les cours de l'Europe la grande nouvelle et le nom triomphal de Colomb. L'obscurité qui avait jusque-là entouré sa vie se changea en un bruit et en un éclat de son nom qui remplirent la terre. La découverte du pauvre géographe de Cordoue fut l'entretien du monde. Colomb ne laissa ni enfler son âme par ces honneurs décernés à son nom, ni humilier sa modestie par les jalousies qui commençaient à s'élever autour de sa gloire. Un jour qu'il avait été invité à la table de Ferdinand et d'Isabelle, un des convives, envieux de ces honneurs décernés au fils d'un cardeur de laine, lui demanda astucieusement s'il pensait que nul autre que lui n'aurait découvert cet autre hémisphère dans le cas où il ne serait pas né. Colomb ne répondit point à la question, dans la crainte de dire trop ou trop peu de lui-même. Mais, prenant un œuf entre ses doigts, il s'adressa à tous les convives, et les invita à le faire tenir sur un bout. Nul n'y put parvenir. Colomb alors écrasa l'œuf par une des extrémités, et, le posant sur son ovale brisé, montra à ses rivaux qu'il n'y avait aucun mérite dans une idée simple, mais que nul cependant ne

pouvait la soupçonner avant qu'un premier inventeur en eût donné l'exemple aux autres, renvoyant ainsi à l'inspirateur suprême le mérite de son entreprise, mais revendiquant en même temps pour lui seul l'honneur de la primauté. Cet apologue devint depuis la réponse de tout homme élu de la Providence pour montrer une route à ses semblables et pour y monter le premier, sans être toutefois plus grand, mais plus favorisé de l'inspiration que ses frères.

Les honneurs, les titres, les dotations futures des terres dont il irait achever la découverte et la conquête devinrent, dans des traités formels avec la cour, l'apanage de Colomb. Il obtint la vice-royauté, l'administration et le quart des richesses ou produits de toute nature des mers, des îles et des continents où il irait planter la croix de l'Église et le drapeau des Espagnes. L'archidiacre de Séville, Fonseca, fut, sous le titre de patriarche des Indes, chargé des préparatifs et des armements de la nouvelle expédition que Colomb allait conduire à de plus vastes conquêtes. Mais, de ce jour, Fonseca devint le rival occulte du grand navigateur ; et, comme s'il eût été jaloux de ravalier le génie qu'il était chargé de seconder, en paraissant prodiguer à Colomb les moyens, il lui suscitait les obstacles. Ses lenteurs et ses prétextes réduisirent à dix-sept navires l'escadre destinée à reporter l'amiral de l'autre côté de l'Atlantique.

Cependant, le génie aventureux des Espagnols de cette époque, l'esprit de prosélytisme religieux et l'esprit de chevalerie précipitèrent sur ces vaisseaux un grand nombre de religieux, de gentilshommes et d'aventuriers, pressés, les uns, de porter la foi, les autres, de rapporter la renommée et la fortune, en s'élançant les premiers dans ces contrées qui élargissaient l'imagination humaine. Des ouvriers de tous les métiers, des cultivateurs de toutes les zones, des animaux domestiques de toutes les races, des graines, des plantes, des ceps de vigne, des arbres à fruits, des roseaux à sucre, des échantillons de tous les arts et de tous les commerces européens furent embarqués sur les navires de transport pour essayer le

ciel, féconder le sol, tenter les hommes de ces nouveaux climats, et pour leur arracher l'or, les perles, les parfums, les épices de l'Inde, par des échanges contre les choses de peu de prix en Europe. C'était la croisade de la religion, de la guerre, de l'industrie, de la gloire et de la cupidité : pour les uns, le ciel ; pour les autres, la terre ; pour tous, l'inconnu et le merveilleux.

Le plus illustre de ces compagnons qui s'embarquèrent avec Colomb, était Alonzo de Ojeda, autrefois page d'Isabelle, le plus beau, le plus intrépide et le plus aventureux des chevaliers de cette cour. Son cœur et ses sens débordaient tellement de courage, qu'il en portait le fanatisme jusqu'à la démence. C'était lui qui, un jour qu'Isabelle était montée au sommet de la tour démesurée de Séville, appelée *la Giralda*, pour en admirer l'étonnante élévation, et pour contempler d'en haut les rues et les maisons de la ville, semblables à une fourmilière à ses pieds, s'élança sur une poutre étroite qui débordait des créneaux ; et, pirouettant sur un seul pied, à l'extrémité de cette solive, exécuta des prodiges d'adresse et d'audace sur l'abîme pour plaire à sa souveraine, sans que le vertige de la mort présente troublât ses yeux ou intimidât son cœur.

II

Le 25 septembre 1493, la flotte sortit de la baie de Cadix. Des cris de joie de tous les rivages étaient l'augure de ce second départ, qui ne semblait destiné qu'à un long triomphe. Les deux fils de Colomb accompagnèrent leur père jusqu'au vaisseau amiral ; il les bénit et les laissa en Espagne, pour que la meilleure moitié de sa vie restât du moins abritée des périls qu'il allait affronter. Trois grands vaisseaux et quatorze caravelles composaient l'armée navale. L'Océan se laissa franchir aussi facilement que la première fois. La flotte découvrit, le 2 novembre, la Guadeloupe, croisa au milieu des îles Caraïbes, baptisa cet archipel de noms empruntés à des souvenirs pieux ; et, touchant

bientôt après à la pointe d'Hispaniola, aujourd'hui *Haïti*, Colomb fit voile vers le golfe où il avait construit le fort et laissé ses quarante compagnons. Il revenait à la fois plein d'anxiété et d'espérance ; la nuit couvrait le rivage quand il jeta l'ancre dans la rade. Il n'attendit pas le 5 jour pour s'assurer du sort de sa colonie. Une salve de ses canons retentit sur les flots pour avertir les Espagnols de son retour. Mais le canon du fort resta muet ; l'écho seul de ces solitudes répéta le salut de l'Europe au nouveau monde. Le lendemain, au lever du jour, il 10 aperçut le rivage désert, le fort détruit, les canons à demi enfoncés sous ses ruines, les ossements des Espagnols blanchissant sur le sable, le village des caciques abandonné ; le petit nombre des naturels qui se montraient de loin, au bord des forêts, semblaient hésiter à 15 s'approcher, comme s'ils eussent été retenus par le sentiment d'un remords ou par la crainte d'une vengeance. Le cacique, plus confiant dans son innocence et dans la justice de Colomb, qu'il avait appris à aimer, s'avança enfin, pleura sur les crimes des Espagnols, qui 20 avaient abusé de l'hospitalité de ses sujets pour opprimer les naturels, enlevé leurs filles et leurs femmes, réduit leurs hôtes en servitude, et suscité enfin la vengeance de sa tribu. Après avoir immolé un grand nombre d'Indiens et incendié leurs cases, ils avaient été immolés 25 eux-mêmes. Le fort incendié, recouvrant leurs ossements, était le premier monument du contact entre ces deux familles humaines, dont l'une apportait à l'autre la servitude et la dévastation. * Colomb pleura sur les crimes de ses compagnons et sur les malheurs du cacique. Il 30 résolut d'aller chercher une autre plage de débarquement et d'établissement sur les côtes de l'île.

Parmi les jeunes Indiennes captives des îles voisines, prisonnières à bord, la plus belle d'entre elles, Catalina, avait charmé les yeux d'un cacique qui avait visité le 35 vaisseau de Colomb. Un complot d'évasion avait été tramé entre ce cacique et l'objet de son amour dans ce langage des signes que les Européens ne comprenaient pas. La nuit où Colomb déploya ses voiles, Catalina et ses compagnes, trompant la vigilance de leurs tyrans,

se précipitèrent dans la mer ; poursuivies en vain par les canots des Européens, elles nagèrent vers le rivage où le jeune cacique avait allumé un feu pour les guider. Les deux amants, réunis par ce prodige d'audace et de force, se réfugièrent dans les forêts à l'abri de la colère des Européens.

III

COLOMB, ^{Pandure}abordant de nouveau sur une plage vierge à quelque distance, y fonda la ville d'Isabelle, établit des rapports d'amitié avec les naturels ; bâtit, 10 cultiva, gouverna la première colonie d'Européens, mère de tant d'autres ; envoya des détachements armés visiter les plaines et les montagnes d'Hispaniola ; caressa d'abord, attira ensuite, assujettit enfin, par des lois douces et sages, les différentes peuplades de ces vastes 15 contrées ; construisit des forts, traça des routes vers les différentes parties de son empire ; chercha l'or, moins abondant qu'il ne l'attendait dans ces régions toujours confondues par lui avec les Indes, et n'y trouva que les richesses inépuisables d'un sol prodigue, et un peuple 20 aussi facile à asservir qu'à tyranniser. Il renvoya la plus grande partie de ses vaisseaux en Espagne, pour demander à son souverain de nouveaux envois d'hommes, d'animaux, d'outils, de plantes et de graines nécessaires à l'immensité des territoires qu'il allait 25 conquérir aux mœurs, à la religion, aux arts de l'Europe. Mais les mécontents, les ambitieux et les jaloux s'embarquèrent les premiers sur sa flotte, afin d'aller semer contre lui les murmures, les accusations et les calomnies. Il resta seul, affligé de la goutte, souffrant 3 des douleurs cruelles, condamné à l'inaction du corps pendant le travail incessant de son esprit, assiégé, dans sa colonie naissante, par les rivalités, les séditions, les complots, les débordements honteux et les disettes de ses équipages.

35 Toujours indulgent et magnanime, Colomb, triomphant, par la seule force morale de son caractère, des turbulences

de ses compatriotes et des révoltes de ses lieutenants, se borna à reléguer les insubordonnés à bord des vaisseaux dans la rade. Rétabli de sa longue maladie, il parcourut l'île à la tête d'une colonne d'hommes d'élite, cherchant en vain les mines d'or de Salomon, mais étudiant la nature et les mœurs de l'île, et semant partout, sur son passage, le respect et l'amour de son nom.

IV

IL retrouva, à son retour, les mêmes désordres, les mêmes insubordinations et les mêmes vices. Les Espagnols abusaient de la superstition des naturels envers eux et de la terreur que leur inspiraient les chevaux. Les Indiens les prenaient pour des êtres monstrueux ne faisant qu'un avec leurs cavaliers, frappant, foulant et foudroyant à la fois les ennemis des Européens. Grâce à cette terreur, ils subjuguèrent, enchaînaient, profanaient, martyrisaient cette douce et obéissante population. Colomb sévit encore contre cette tyrannie de ses compagnons sur les Indiens. Il voulait leur apporter la foi et les arts de l'Europe, non le joug, le vice et la mort. Après avoir rétabli un peu d'ordre, il s'embarqua pour aller visiter l'île, à peine entrevue, de Cuba. Il y toucha et longea longtemps ses rives, sans apercevoir l'extrémité de cette île, qu'il prit pour un continent. Il navigua de là vers la Jamaïque, autre île d'une immense étendue, dont il apercevait les sommets dans les nuages. Traversant ensuite un archipel, qu'il nomma *les Jardins de la Reine* à cause de la richesse et des parfums de la végétation qui paraient ces îles, il revint à Cuba, et parvint à y établir quelques relations avec les naturels. Les Indiens assistèrent avec un étonnement mêlé de respect aux cérémonies du culte chrétien, que les Espagnols célébrèrent dans une grotte, sous les palmiers du rivage. Un de leurs vieillards s'approcha de Colomb, après la cérémonie, et lui dit avec un accent solennel : " Ce que tu viens de faire est bien, car il paraît que c'est ton culte au Dieu universel.

On dit que tu viens dans ces régions avec une grande force et une autorité supérieure à toute résistance. Si cela est ainsi, apprends de moi ce que nos ancêtres ont dit à nos pères, qui nous l'ont redit. Après que les 5 âmes des hommes sont séparées des corps par la volonté des êtres divins, elles vont, les unes, dans un pays sans soleil et sans arbres ; les autres, dans des régions de clarté et de délices, selon qu'elles ont bien ou mal mérité ici-bas en faisant du bien ou du mal à leurs semblables. 10 Si donc tu dois mourir comme nous, prends soin de ne point nous faire de mal, à nous et à ceux qui ne t'en ont point fait !”

Ce discours du vieillard indien, relaté par Las Casas, atteste que les Indiens avaient une religion presque 15 évangélique par la simplicité et la pureté de sa morale, émanation mystérieuse, ou d'une nature primitive dont les dépravations et les vices n'avaient pas encore terni les clartés, ou d'une civilisation vieille et usée qui avait laissé ces lueurs dans leurs traditions !

V

20 COLOMB, après une longue et pénible exploration, rentra mourant à Hispaniola. Ses fatigues et ses inquiétudes, jointes à ses souffrances et au poids des années que son esprit ne sentait pas, mais qui pesaient sur ses membres, avaient un moment triomphé de son génie. Ses matelots 25 le ramenèrent à Isabelle insensible et anéanti. Mais la Providence, qui ne l'avait jamais abandonné, veillait sur lui pendant l'absence de ses facultés. Il trouva, en s'éveillant de son évanouissement, son frère chéri, Barthélemy Colomb, au chevet de sa couche. Bar- 30 thélemy Colomb était arrivé d'Europe à Hispaniola, comme s'il avait eu l'inspiration des périls et des nécessités où allait se trouver son frère. C'était la force de la famille, dont Diego, le troisième frère, était la douceur, et dont Christophe était le génie. La vigueur 35 de son corps égalait celle de son âme. Il était d'une taille athlétique, d'une trémie de fer, d'une santé

robuste, d'un aspect imposant, d'un accent de voix dominant les vents et les flots ; navigateur dès son jeune âge, soldat et aventurier toute sa vie, doué par la nature et par l'habitude de cette audace qui commande l'obéissance et de cette justice qui fait accepter la discipline, homme aussi capable de gouverner que de combattre, c'était le second qui convenait le mieux à Colomb dans l'extrémité des circonstances où l'anarchie avait jeté son empire, et par-dessus tout, c'était un frère pénétré d'autant de respect que de tendresse pour le chef et pour la gloire de sa maison. L'esprit de famille répondait à Colomb de la fidélité de son lieutenant. La tendresse entre les deux frères était le meilleur gage de la confiance de l'un et de la soumission de l'autre. Colomb lui remit le commandement et le gouvernement, pendant les longs mois où la nature épuisée le condamnait lui-même à l'inaction et au repos, sous le titre d'*adelantado* ou intendant-général et sous-gouverneur des terres de sa domination. Barthélemy, plus sévère administrateur que son frère, imposa plus de respect, mais souleva aussi plus de résistances.

La témérité et la perfidie du jeune guerrier espagnol Ojeda susciterent des guerres de désespoir entre les Indiens et la colonie. Cet intrépide aventurier, s'étant avancé avec quelques cavaliers jusqu'aux parties les plus lointaines et les plus indépendantes de l'île, persuada à un des caciques de l'accompagner au retour avec un grand nombre d'Indiens, pour faire admirer à Isabelle la grandeur et la richesse des Européens. La cacique, séduit, suivit Ojeda. Après quelques jours de marche, pendant une halte au bord de la rivière, Ojeda, abusant de la simplicité de ce chef indien, lui fit admirer une paire de menottes d'acier poli dont l'éclat éblouit le cacique. Ojeda lui dit que ces fers étaient des bracelets dont les rois d'Europe se paraient dans les jours de cérémonie aux yeux de leurs sujets. Il inspira à son hôte le désir de s'en parer à son tour, de monter un cheval comme un Espagnol, et de se montrer à ses Indiens dans cet appareil prétendu des souverains du vieux monde. Mais à peine l'infortuné cacique eut-il monté en croupe

saddle behind the crafts put on manacles
 derrière le rusé Ojeda, et revêtu les menottes, objets
 de sa vanité enfantine, que les cavaliers espagnols,
 partant au galop en entraînant leur prisonnier dans
 leur course, traversèrent l'île et l'amenerent enchaîné
 5 à la colonie, où ils le retinrent dans les fers qu'il avait
 innocemment désirés.

Une vaste insurrection souleva les Indiens contre
 cette perfidie des étrangers, dans lesquels ils avaient vu
 d'abord des hôtes, des amis, des bienfaiteurs, des dieux.

10 Cette insurrection motiva la vengeance des Espagnols.
 Ils réduisirent les Indiens à l'état d'esclaves, et ils
 envoyèrent quatre vaisseaux, chargés de ces victimes
 de leur cupidité, en Espagne, pour en faire un infâme
 commerce comme d'un bétail humain. Compensant
 15 ainsi par le prix de ces esclaves l'or qu'ils s'étaient
 promis de recueillir comme la poussière dans ces
 contrées où ils ne trouvaient que du sang, la guerre
 alors dégénéra en chasse d'hommes. Des chiens
 apportés d'Europe et dressés à cette poursuite dans les
 20 forêts, flairant, déchirant et saisissant les naturels par le
 cou, secondèrent les Espagnols dans cette inhumaine
 dévastation du pays.

VI

COLOMB, rétabli enfin de sa longue maladie, ressaisit les
 rênes du gouvernement, fut entraîné lui-même par ces
 25 guerres allumées pendant son interrègne, se fit guerrier
 et pacificateur, après avoir été navigateur, remporta des
 batailles décisives sur les Indiens, les assouplit au joug
 adouci par sa bonté et sa politique, et leur imposa
 seulement un léger tribut d'or et de fruits de leurs
 30 contrées, en signe d'alliance plus que de servitude.
 L'île reflorissait sous sa modération ; mais le malheureux
 et confiant cacique Guacanagari, qui avait accueilli le
 premier ces hôtes dans ses terres, honteux et désespéré
 d'avoir été involontairement le complice de l'asservis-
 35 sement de sa patrie, s'enfuit pour jamais dans les
 montagnes escarpées de l'île, et y mourut libre pour ne

pas vivre esclave sous les lois de ceux qui avaient abusé de ses vertus. //

Pendant cette langueur de Colomb et ces agitations de l'île, ses ennemis, travaillant à sa perte à la cour, l'avaient attaqué dans le cœur de Ferdinand. Isabelle, plus inébranlable dans son admiration pour ce grand homme, le protégeait en vain de sa faveur. La cour avait envoyé à Hispaniola un magistrat investi de pouvoirs secrets qui l'autorisaient à informer contre les prétendus crimes du vice-roi, à le déposséder de son autorité et à l'envoyer en Europe si ses crimes étaient avérés. Ce juge partial, nommé Aguado, arriva à Hispaniola pendant que le vice-roi était à la tête des troupes dans l'intérieur de l'île, occupé à pacifier et à administrer le pays. Oubliant la reconnaissance qu'il devait à Colomb, premier auteur de sa fortune, Aguado, avant même de recueillir des informations, déclara Colomb coupable et déchu provisoirement des ses fonctions souveraines. Entouré à son débarquement et applaudi par les mécontents de la colonie, il envoya ordre à Colomb de se rendre à Isabelle, capitale des Espagnols, et de reconnaître sa mission. Colomb, entouré de ses amis et de ses soldats les plus dévoués, pouvait contester son obéissance aux insolentes injonctions d'un subordonné. Il s'inclina au contraire devant le nom seul de son souverain, se rendit désarmé près d'Aguado, et, lui remettant l'autorité tout entière, le laissa instruire librement l'odieux procès que ses calomniateurs lui intentaient.

Mais au moment même où sa fortune l'abaissait ainsi devant la persécution, elle lui ménageait une de ces faveurs qui pouvaient le plus lui concilier celles de la cour. Un de ses jeunes officiers, nommé Miguel Diaz, ayant tué en duel un de ses camarades, s'enfuit de peur du châtimeut dans une partie sauvage et reculée de l'île. La peuplade qui habitait ces montagnes était gouvernée par une jeune Indienne d'une grande beauté, veuve d'un cacique. Elle conçut pour l'Espagnol fugitif un ardent amour et l'épousa. Diaz, aimé et couronné par l'objet de son amour, ne put cependant oublier sa patrie, ni

dissimuler la tristesse que le regret de ses compatriotes répandait sur ses traits. Sa femme, en cherchant à lui arracher l'aveu de sa mélancolie, apprit de lui que l'or était la passion des Espagnols, et qu'ils viendraient habiter avec lui ces contrées s'ils avaient l'espérance d'y découvrir ce précieux métal. La jeune Indienne, ravie de conserver à ce prix la présence de celui qu'elle aimait, lui révéla l'existence de mines inépuisables, cachées dans ces montagnes. Possesseur de ce secret, et sûr à ce prix d'obtenir son pardon, Diaz accourut apporter à Colomb la révélation de ce trésor. Le frère du vice-roi, Barthélemy Colomb, partit avec Diaz et une escorte de troupes pour vérifier cette découverte. Ils arrivent en peu de jours à une vallée où la rivière roulait l'or avec le sable, et où les rochers de son lit étaient incrustés de parcelles de ce métal. Colomb établit une forteresse dans le voisinage, creusa et élargit les mines déjà ouvertes dans l'antiquité, en recueillit d'immenses richesses pour ses souverains, et se persuada de plus en plus qu'il avait abordé dans la contrée fabuleuse d'Ophir. Diaz reconnaissant, et fidèle à la jeune Indienne à qui il devait sa grâce, sa fortune et son bonheur, fit bénir son union avec elle par les prêtres de son culte et gouverna en paix sa tribu.

VII

COLOMB, après cette découverte, cédant sans résistance aux ordres d'Aguado, s'embarqua avec son juge pour l'Espagne. Il y arriva après huit mois de navigation, plus en accusé qu'on mène au supplice qu'en conquérant qui rapporte des trophées. La calomnie, l'incrédulité, le reproche l'accueillirent à Cadix. L'Espagne, qui s'était attendue à des prodiges, ne voyait revenir de la terre de ses rêves que des aventuriers déçus, des accusateurs et des esclaves nus. L'infortuné cacique, toujours enchaîné dans les menottes d'Ojeda, amené comme un trophée vivant à Ferdinand et à Isabelle par Aguado, était mort en mer en maudissant sa confiance dans les Européens et leur trahison.

Colomb, conformant son costume à la tristesse et à la misère de sa situation, se rendit à Burgos, où était la cour, en habit de franciscain, n'ayant sur ce vêtement qu'une corde pour ceinture, la tête chargée d'années, de soucis, d'affliction et de cheveux blancs, les pieds nus 5 comme un suppliant de génie qui vient demander pardon de sa gloire. Isabelle seule le reçut avec une tendre compassion, et s'obtint à croire à sa vertu et à ses services. Cette faveur constante quoique voilée de la reine soutint l'amiral contre les dénigrement et les 10 accusations des courtisans. Il proposa de nouveaux voyages et des découvertes plus vastes. On consentit à lui confier encore des vaisseaux, mais on lui fit consumer dans des lenteurs systématiques le peu d'années que son âge avancé laissait à ses forces. La pieuse 15 Isabelle, en accordant à Colomb des pouvoirs et des titres nouveaux, stipula en faveur des Indiens des conditions de liberté et d'humanité qui devançaient les idées de son siècle. Le cœur d'une femme proscrivait d'instinct l'esclavage, que la philosophie et la religion 20 ne devaient abolir que quatre siècles après. Enfin, Colomb justifié put s'embarquer et faire voile vers sa nouvelle patrie. Mais la haine et l'envie le poursuivirent jusqu'à bord du vaisseau où il arborait son pavillon d'amiral de l'Océan. // Breviesca, trésorier du patriarche 25 des Indes, Fonseca, ennemi de Colomb, se répandirent en outrages contre l'amiral, au moment où on levait l'ancre. Colomb, qui s'était contenu jusque-là par la force intérieure, la patience et le sentiment de l'immensité de sa mission, déborda pour la première fois d'amertume et d'indignation. A cette dernière ignominie de ses ennemis, il redevint homme enfin pour un instant, et, tombant de toute la hauteur de son âme et de toute la force de son bras, redoublée par la colère, sur son indigne persécuteur, il l'abattit sur le pont et le foudra 30 avec mépris sous ses pieds. Tel fut l'adieu de la jalousie de l'Europe à celui qui lui semblait trop grand ou trop heureux pour un mortel. Cette vengeance soudaine de l'amiral laissa un nouveau ressentiment dans le cœur de Fonseca, et une nouvelle accusation à ex-

work ploiter à ses ennemis. Le vent qui s'élevait l'enleva à la vue du rivage et aux indignités de sa patrie.

VIII

rivage PARVENU cette fois, par une autre route, à l'île de la Trinité, il la reconnut, la nomma, et, doublant cette île, *droite* il côtoya la véritable terre d'Amérique, près de l'embouchure de l'Orénoque. La douceur de l'eau de la mer, qu'il goûta dans ces parages, aurait dû le convaincre que le fleuve qui se déchargeait dans l'Océan avec une *canal* masse suffisante pour dessaler ses vagues, ne pouvait descendre que d'un continent. Il descendit cependant sur cette côte sans soupçonner qu'elle était la plage du monde inconnu. Il la trouva déserte et silencieuse comme un domaine qui attend ses hôtes. Une fumée lointaine au-dessus des vastes forêts, une cabane abandonnée, et quelques traces de pieds nus sur le sable du rivage, furent tout ce qu'il contempla de l'Amérique. Il ne fit lui-même qu'y imprimer son premier pas et qu'y passer une seule nuit sous la voile qui lui servait de tente ; mais ce premier pas aurait dû suffire à donner son nom à ce demi-monde.

IX

IL repartit du golfe de Paria, et revit, après de laborieuses investigations de toutes ces mers, le rivage d'Hispaniola. Ses peines d'âme et de corps, sa longue patience en Espagne, l'ingratitude de ses compatriotes, la froideur de Ferdinand, la haine de ses ministres, les veilles pendant *passage* les traversées, les infirmités de l'âge l'avaient plus brisé que les flots. Ses yeux, échauffés par les insomnies et par la contemplation des cartes et du firmament, étaient enflammés ; ses membres, raidis et *allongés* endoloris par la goutte, refusaient de le soutenir. Son âme seule était saine, et son génie, perçant dans l'avenir, le transportait par la pensée au-dessus de ses souffrances et au delà

du temps. Barthélemy Colomb, son frère, qui avait continué à régir la colonie en son absence, fut encore son consolateur et son appui. Il accourut au-devant de l'amiral dès que ses vigies signalèrent des voiles en mer.

Barthélemy raconta à son frère les vicissitudes d'Hispaniola pendant son absence. A peine avait-il achevé l'exploration et la pacification du pays, que les excès des Espagnols et les conspirations de ses propres lieutenants avaient renversé l'ouvrage de sa sagesse et de sa vigueur. Un surintendant de la colonie, nommé Roldan, homme populaire et astucieux, s'était fait un parti parmi les matelots et les aventuriers, écume de l'Espagne jetée par la mère patrie dans la colonie. Il s'était cantonné avec eux sur le rivage opposé de Saint-Domingue, et s'était ligué contre Barthélemy avec les caciques des peuplades voisines; il avait construit ou enlevé des forteresses d'où il bravait l'autorité de son chef légitime. Les Indiens, témoins des divisions de leurs tyrans, en avaient profité pour s'insurger eux-mêmes et pour refuser le tribut. L'anarchie déchirait la nouvelle possession. L'héroïsme de Barthélemy en retenait seul les lambeaux dans ses fortes mains. Ojeda avait frété des navires pour son propre compte en Espagne; il était venu croiser et descendre sur la côte méridionale de l'île, et s'était ligué avec Roldan. Puis Roldan avait trahi Ojeda, et s'était rangé de nouveau sous l'autorité du gouverneur. Pendant ces déchirements de la colonie, un jeune Espagnol, d'une beauté remarquable, don Fernand de Guerara, avait inspiré une violente passion à la fille d'Anacoana, veuve du cacique emmené par Ojeda en Espagne, et mort captif dans la traversée. Anacoana elle-même était jeune encore, célèbre parmi les peuplades de l'île par son incomparable beauté, par son génie naturel et par son talent poétique, qui faisait d'elle la sibylle adorée de ses compatriotes. Elle avait conçu, malgré les malheurs de son mari, une haute admiration et une inclination invincible pour les Espagnols. Le peuple nombreux qu'elle gouvernait avec son frère était l'asile de ces étrangers. Elle les

handlet

5

Change

10

Supercite
exactly.

S. C. C.

15

m. C. C.

Lay
witness

20

evolve

intro
de thon
charrière

25

thera

set d. C.

Comm

30

pere

carré

35

sibyl

app. de C.
a. C.

comblait d'hospitalité, d'or et de protection dans leurs
 disgrâces. Ses sujets, plus civilisés que les autres
 tribus indiennes, vivaient en paix, riches et heureux
 sous ses lois. Roldan, qui gouvernait la partie de l'île
 5 soumise à la belle Anacoana, avait été jaloux du séjour
 et de l'influence de Fernand de Guerara à la cour de
 cette princesse. Il lui défendit d'épouser sa fille, et lui
 ordonna de s'embarquer. Fernand, retenu par son amour,
 avait refusé d'obéir, et conspira contre Roldan. Surpris
 10 et enchaîné dans la demeure d'Anacoana par les soldats
 de Roldan, il avait été conduit à Isabelle pour y être
 jugé. Une expédition partie de la capitale de la colonie,
 sous prétexte de parcourir l'île, avait été accueillie avec un
 empressement amical dans la capitale d'Anacoana. Le
 15 chef perfide de cette expédition, abusant de la confiance
 et de l'hospitalité de cette reine, avait fait inviter par elle
 trente caciques du midi de l'île aux fêtes qu'elle prépa-
 rait pour les Espagnols. Les Espagnols, pendant les
 danses et les festins auxquels ils assistaient, avaient
 20 conspiré l'incendie et la mort de leur généreuse protec-
 trice, de sa famille, de ses hôtes et de son peuple. Ils
 invitèrent Anacoana, sa fille, les trente caciques et le
 peuple à contempler, du haut d'un balcon, les évolutions
 de leurs chevaux et un combat simulé entre les cava-
 25 liers de leur escorte ; ces cavaliers fondent tout à coup
 sur le peuple sans armes, rassemblé par la curiosité sur
 la place ; ils le massacrent et le foulent aux pieds de leurs
 chevaux ; puis, entourant d'une haie de fantassins le
 palais d'Anacoana, pour empêcher cette reine et ses amis
 30 d'en sortir, les Espagnols avaient incendié le palais,
 encore plein des fêtes et des festins auxquels ils venaient
 de s'asseoir eux-mêmes ; ils avaient contemplé avec
 une cruauté égale à leur ingratitude la belle et malheu-
 reuse Anacoana, repoussée dans son palais, expirant dans
 35 les flammes, et appelant sur eux, du milieu des flammes,
 la vengeance de ses dieux !

Ce crime contre l'hospitalité, contre l'innocence,
 contre la souveraineté, contre la beauté et le génie, dont
 la célèbre Anacoana était le symbole parmi les Indiens,
 avait jeté dans l'île une horreur et un bouleversement

dont Colomb ne pouvait de longtemps triompher, malgré toute sa vertu et toute sa politique. Les flammes et le sang du palais de cette reine dont la beauté les éblouissait, et dont les poésies nationales les enivraient d'amour et d'enthousiasme, s'élevèrent entre les oppresseurs et les opprimés. L'île devint un champ de carnage, un bain et un cimetière des malheureux Indiens. Les Espagnols, aussi fanatiques dans leur prosélytisme que barbares dans leur cupidité, préjudèrent, à Hispaniola, aux crimes qui devaient bientôt dépeupler le Mexique. Ces deux races d'hommes s'étouffèrent en s'embrassant.

X

PENDANT que Colomb s'étudiait à séparer et à pacifier ces deux parties de la population, le roi Ferdinand, informé par ses ennemis des malheurs de l'île, les impunit à celui qui les guérissait. Colomb ayant demandé à la cour de lui envoyer un magistrat d'un rang élevé pour imposer par ses jugements l'autorité royale à ses compagnons indisciplinés, la cour lui envoya Bobadilla, homme intègre de mœurs, mais fanatique et indomptable d'orgueil. L'autorité mal définie dont il était investi par le décret royal le subordonnait à la fois et l'élevait au-dessus de tout autre pouvoir. En arrivant à Hispaniola, prévenu contre l'amiral, il le somma insolument de comparaître en accusé devant lui; et, faisant apporter des chaînes, il ordonna aux soldats d'en charger les membres de leur général. Les soldats, accoutumés au respect et à l'amour de leur chef, rendu plus vénérable à leurs yeux par l'âge et par la gloire, hésitèrent et restèrent immobiles, comme si on leur eût commandé un sacrilège. Mais Colomb, tendant de lui-même les bras aux fers que son roi lui envoyait, se laissa enchaîner aux pieds et aux mains par un de ses propres serviteurs, bourreau volontaire, vil stipendié de sa domesticité, nommé Espinosa, dont Las Casas a conservé le nom comme un type d'insolence et d'ingratitude.

Colomb ordonna lui-même à ses deux frères, Barthé-

lemy et Diego, qui étaient encore à la tête du corps d'armée dans l'intérieur, de se soumettre sans résistance et sans murmure à son juge. Enfermé dans le cachot de la forteresse d'Isabelle, il subit pendant plusieurs mois
5 l'instruction de son procès, où tous ses révoltés et tous ses ennemis, devenus ses accusateurs et ses juges, le chargèrent à l'envi des plus odieuses et des plus absurdes accusations. Devenu l'objet de la dérision et de la fureur publiques, il entendait du fond de sa prison les
10 railleries féroces et les fanfares de ses persécuteurs qui venaient tous les soirs insulter à sa captivité. Il s'attendait à chaque instant à voir entrer ses bourreaux. Bobadilla cependant n'osa pas le dernier crime. Il ordonna que l'amiral serait expulsé de la colonie et envoyé en
15 Espagne, à la justice ou à la merci du roi. Alonzo de Villejo fut chargé de sa garde pendant la traversée. C'était un homme de cœur, obéissant par devoir militaire, indigné et miséricordieux jusque dans l'obéissance. Colomb, en le voyant entrer dans son cachot, ne douta
20 pas que sa dernière heure fût arrivée. Il s'y était préparé par l'innocence et par la prière. La nature cependant se troublait en lui. "Où me conduisez-vous ? dit-il en interrogeant du regard et de l'accent l'officier. — Aux vaisseaux où vous allez être embarqué, monseigneur,
25 répondit Villejo. — M'embarquer ? reprit Colomb, incrédule à ce message qui lui rendait la vie ; ne me trompez-vous pas, Villejo ? — Non, monseigneur, répliqua l'officier ; je vous jure, par Dieu, que rien n'est plus vrai ! " Il soutint le pas de l'amiral, et le fit monter sur
30 le vaisseau, écrasé du fardeau de ses fers et poursuivi par les insultes d'une lâche populace.

Mais à peine les vaisseaux furent-ils sous voile, que Villejo et Andreas Martin, commandants du navire devenu le cachot flottant de leur chef, s'approchèrent
35 avec respect de lui ainsi que tout l'équipage, et voulurent lui enlever ses fers. Colomb, pour qui ses fers étaient à la fois un signe d'obéissance à Isabelle et un signe de l'iniquité des hommes, dont il souffrait dans son corps, mais dont il était glorieux dans son âme, leur rendit grâce, mais refusa obstinément d'être délivré de

ces anneaux. “ Non, dit-il, mes souverains m’ont écrit de me soumettre à Bobadilla. C’est en leur nom qu’ils m’ont chargé de ces fers. Je les porterai jusqu’à ce qu’ils m’en déchargent eux-mêmes, et je les conserverai après, ajouta-t-il avec une satisfaction amère de ses services et de son innocence, comme un monument de la récompense accordée par les hommes à mes travaux.”

Son fils raconte, ainsi que Las Casas, que Colomb fut fidèle à cette promesse, qu’il garda toujours depuis ces chaînes suspendues sous ses yeux dans ses demeures, et que, dans son testament, il ordonna qu’elles fussent enfermées avec lui dans son cercueil : comme s’il eût voulu en appeler à Dieu de l’injustice et de l’ingratitude de ses contemporains, et présenter au ciel les preuves matérielles de l’iniquité et de la cruauté de la terre !

XI

PENDANT les haines des partis ne traversent pas les mers. Le dépouillement, la captivité, les fers de Colomb soulevèrent de miséricorde et d’indignation le peuple de Cadix. Quand on vit ce vieillard, qui avait apporté naguère un empire à sa patrie, rapporté lui-même de cet empire comme un vil criminel pour expier le service par l’opprobre, les cœurs éclatèrent contre Bobadilla. Isabelle, qui était alors à Grenade, versa des larmes sur cette indignité, ordonna que ses fers fussent remplacés par de riches vêtements, et ses geôliers par une escorte d’honneur. Elle l’appela à Grenade ; il tomba à ses pieds, et ses sanglots de reconnaissance lui coupèrent longtemps la voix. Le roi et la reine ne daignèrent pas même examiner le procès d’un si grand accusé. Il était absous par leur respect autant que par sa vertu. Ils gardèrent quelque temps l’amiral à leur cour et envoyèrent un autre gouverneur, nommé Ovando, pour remplacer Bobadilla. Ovando avait les vertus qui font l’homme intègre, sans la grandeur d’âme qui fait l’homme généreux. C’était un de ces caractères où tout est étroit, même le devoir, et où l’honnêteté

ressemble à une parcimonie de la nature. C'était l'homme le moins fait pour comprendre et pour suppléer un grand homme. Il reçut d'Isabelle l'ordre de protéger les Indiens et la défense de les vendre comme esclaves.

5 La part des revenus dévolus à Colomb par les traités devait lui être envoyée en Espagne, ainsi que les trésors dont il avait été dépossédé par Bobadilla. Une flotte de trente voiles porta le nouveau gouverneur à Hispaniola.

10 Colomb, insensible à la vieillesse et déjà reposé des persécutions, souffrait impatiemment le repos et même les honneurs dans sa patrie. Vasco de Gamo venait de découvrir la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Le monde était plein de l'étonnement et

15 de l'admiration de cette découverte du navigateur portugais. Une noble rivalité travaillait l'âme du navigateur génois. Convaincu de la rotondité du globe, il croyait arriver aux terres prolongées de l'est en naviguant droit à l'Occident : il sollicita à la cour d'Espagne

20 le commandement d'une quatrième expédition, et s'embarqua à Cadix, le 19 mai 1502, pour la dernière fois. Son frère Barthélemy Colomb, et son fils Fernando, âgé de quatorze ans, l'accompagnaient. Sa flotte se composait de quatre petits vaisseaux propres à naviguer

25 sur les côtes et à entrer sans danger dans les anses et dans les embouchures des fleuves qu'il voulait explorer. Ses équipages ne comptaient que cent cinquante hommes de mer. Bien qu'il approchât de soixante et dix ans, sa verte vieillesse avait résisté par la vigueur

30 de l'âme au poids des années ; ni ses maladies douloureuses ni la mort ne le détournaient de son but. "L'homme, disait-il, est un outil qui doit se briser à l'œuvre dans la main de la Providence, qui s'en sert pour ses desseins. Aussi longtemps que le corps peut,

35 l'esprit doit vouloir."

Il avait résolu de toucher en passant à Hispaniola pour se radouber. Il avait cette autorisation de la cour. Il franchit l'Océan par une mer orageuse, et il arriva avec ses mâts brisés, ses voiles en lambeaux, ses vaisseaux sans eau et sans vivres, en vue d'Hispaniola. Ses

notions maritimes lui présageaient un ouragan plus terrible que ceux qu'il avait essuyés. Il envoya une chaloupe demander au gouverneur Ovando la permission de s'abriter dans la rade d'Isabelle. Instruit par ses pronostics du danger que la mer allait déchaîner sur ses côtes, Colomb, dans sa lettre, avertissait Ovando de retarder le départ d'une flotte nombreuse prête à partir d'Hispaniola pour l'Espagne, et chargée de tous les trésors du nouveau monde. Ovando refusa impitoyablement à Colomb l'asile d'un moment qu'il implorait dans le port de sa propre découverte. Il s'éloigna indigné et proscrit, et cherchant loin de la domination d'Ovando un abri sous les falaises écartées de l'île, il y attendit la tempête qu'il avait prédite à Ovando. Elle engloutit la flotte entière de ce gouverneur, les trésors et la vie d'un millier d'Espagnols. Colomb la ressentit jusque dans la rade où il s'était abrité, gémit sur les malheurs de ses compatriotes, et, quittant cette terre inhumaine, il revit la Jamaïque et aborda sur la terre ferme dans la baie de Honduras.

Soixante jours de tempête continue le ballottèrent d'un cap à l'autre et du continent aux îles, sur les bords inconnus de cette Amérique dont les orages semblaient lui disputer la conquête ! Il perdit un de ses navires et les cinquante hommes qui le montaient à l'embouchure d'une rivière qu'il nomma la plage du Désastre.

La mer s'obstinant à lui fermer la route de ces Indes qu'il croyait toujours entrevoir, il jeta l'ancre entre une île délicieuse et le continent. Visité par les Indiens, il en embarqua sept sur ses vaisseaux pour se familiariser avec leur langue et pour en obtenir des indices. Il côtoya avec eux une terre où l'or et les perles abondaient dans les mains des naturels. Au commencement de l'année 1504, il remonta la rivière Veragua et envoya son frère Barthélemy, à la tête de soixante Espagnols, visiter les villages de ces bords, à la recherche des mines d'or. Barthélemy ne trouva que des sauvages et des forêts. L'amiral abandonna ce fleuve et pénétra dans un autre, dont les rives étaient peuplées d'Indiens qui prodiguaient l'or à ses équipages en échange des

plus vulgaires hochets de l'Europe. Il se crut au but de ses chimères, il était au comble de ses revers. La guerre éclata entre cette poignée d'Européens et le peuple nombreux de ces rivages. Barthélemy Colomb

5 terrassa de sa main et emmena captif le cacique le plus puissant et le plus redoutable des Indiens. Un village que les compagnons de Colomb avaient construit sur la côte pour commercer avec l'intérieur, fut pris et incendié la nuit par les naturels ; huit Espagnols, percés par

10 leurs flèches, périrent sous les débris de leurs cabanes. Barthélemy rallia les plus courageux et refoula ces hordes dans leurs forêts ; mais l'antipathie s'accrut des deux côtés par le sang répandu, les canots des Indiens assaillirent en foule la chaloupe de l'escadre qui cher-

15 chait à remonter plus haut le fleuve. Tous les Européens qui la montaient furent immolés. Pendant cette lutte acharnée, Colomb, retenu à bord de ses navires par la faiblesse de son corps et par les maladies, gardait le cacique et les chefs indiens prisonniers sur son vaisseau.

20 Ces chefs, informés du ravage de leur territoire et de la captivité de leurs femmes, tentèrent de s'évader en soulevant pendant une nuit obscure la trappe qui fermait leur cachot flottant. L'équipage, réveillé par le bruit, les refoula dans leur prison et ferma l'écouille avec une

25 barre de fer. Le lendemain, quand on rouvrit l'écouille pour leur porter la nourriture, on ne trouva que leurs cadavres. Ils s'étaient tous entre-tués de désespoir pour échapper à l'esclavage.

XII

BIENTÔT séparé par les brisants de son frère Barthélemy,

30 qui était à terre avec les restes de l'expédition, Colomb n'eut plus pour communiquer avec lui que le courage d'un de ses officiers, franchissant à la nage les écueils pour porter et rapporter des nouvelles toujours plus

85 sinistres. Il ne pouvait ni s'éloigner des siens ni les abandonner dans leurs désastres. L'inquiétude, la maladie, la faim, la perspective d'un naufrage sans

refuge et sans témoins sur une terre si désirée et si
 funeste, combattaient dans son cœur sa constance
 héroïque et sa résignation pieuse aux ordres de Dieu,
 dont il se sentait à la fois l'envoyé et la victime. Il
 écrivait ainsi, pendant ses insomnies, l'état de son esprit :
 "Épuisé, je m'étais assoupi, quand une voix pénétrée
 de douleur et de compassion me fit entendre ces paroles :
 Homme insensé ! homme si lent à croire et à servir ton
 Dieu, le Dieu de l'univers ! que fit-il autrement de
 Moïse et de David, ses serviteurs ? Depuis l'instant
 de ta naissance, il a toujours pris le plus grand soin de
 toi. Dès que tu as été en âge d'homme, il a fait retentir
 merveilleusement ton nom obscur par toute la terre ; il
 t'a donné en possession les Indes, cette partie favorisée
 de sa création, il t'a fait trouver les clefs des barrières de
 l'immense Océan, fermées jusque-là par des chaînes si
 fortes... Tourne-toi vers lui et bénis sa miséricorde sur
 toi ; s'il reste encore quelque grande entreprise à accom-
 plir, ton âge ne sera point un obstacle à ses desseins.
 Abraham n'avait-il pas plus de cent ans quand il en-
 gendra Isaac, et Sarah était-elle jeune ?... Qui a causé
 tes afflictions d'aujourd'hui ? est-ce Dieu ou le monde ?
 Les promesses qu'il t'a faites, il ne les a jamais violées ;
 il n'a jamais dit, après avoir reçu tes services, que tu
 l'avais mal compris. Il tient tout ce qu'il doit, lui, et au
 delà ; ce que tu souffres aujourd'hui est le salaire des
 travaux et des dangers que tu as subis en servant
 d'autres maîtres... Ne crains donc rien et prends con-
 fiance dans le désespoir même ; toutes ces tribulations
 sont écrites sur le marbre, et ce n'est pas sans raison :
 il faut qu'elles s'accomplissent ! Et la voix qui m'avait
 parlé me laissa plein de consolation et de constance ! "

XIII

ENFIN la saison apaisa la mer, et les deux frères, si
 longtemps séparés, se rejoignirent sur les vaisseaux. Ils
 regagnèrent lentement Hispaniola. Une des trois cara-
 velles sombra de fatigue en approchant du rivage. Il ne

lui resta que deux barques vieilles pour entasser tous ses équipages. Ses compagnons abattus, sans vivres et sans forces, ses ancres perdus, ses navires faisant eau et toutes leurs membrures rongées des vers et percées, dit-il, "d'autant de trous qu'un rayon de miel;" les vents et la mer impitoyables le repoussant d'Hispaniola à la Jamaïque, ses navires, prêts à s'abîmer, lui donnèrent à peine le temps de les échouer sur le sable, dans une baie inconnue, de les lier ensemble par des câbles et par des planches qui n'en faisaient qu'un bloc, d'élever sur ces deux ponts réunis des tentes pour ses équipages, et d'attendre, dans cette affreuse situation d'un naufragé, le secours de la Providence.

Les Indiens, attirés par le spectacle de ce naufrage et de cette forteresse bâtie par des étrangers sur leur grève, échangèrent avec les Espagnols des vivres contre des objets sans valeur, dont la nouveauté faisait le prix à leurs yeux. Cependant les mois s'écoulaient, les provisions s'épuisaient, les terreurs de l'avenir et les murmures séditieux des équipages jetaient l'âme de l'amiral dans une pensive anxiété. Le seul espoir de salut qui restât était donc un avis de sa détresse donné au gouverneur d'Hispaniola, Ovando. Mais cinquante lieues de mer séparaient Hispaniola de la Jamaïque. Un canot de sauvages était la seule embarcation qu'il pût mettre à flot; quel homme assez dévoué pour ses frères jouerait sa vie contre un élément si vaste et si terrible, sur un tronc d'arbre creusé et sans autre grément qu'une rame? Diego Mendez, jeune officier de l'escadre de Colomb, qui avait déjà montré dans d'autres extrémités l'oubli de soi-même qui fait les héros et les miracles, s'offrit une nuit à la pensée de l'amiral. Il le fit appeler en secret près de son lit, où la goutte le retenait, et lui dit: "Mon fils, de tous ceux qui sont ici, vous et moi nous comprenons seuls les dangers dans lesquels nous n'avons en perspective que la mort. Un seul moyen nous reste à tenter: il faut qu'un seul s'expose à périr pour tous ou nous sauve tous. Voulez-vous être celui-là?" Mendez répondit: "Monseigneur, je me suis plusieurs fois dévoué pour mes frères; mais il y en a qui murmu-

rent et qui disent que votre faveur me choisit toujours quand il y a une action d'éclat à tenter. Proposez donc demain à tout l'équipage la mission que vous m'offrez, et si nul ne l'accepte, je vous obéirai." L'amiral fit le lendemain ce que Mendez lui avait demandé. Tout l'équipage interrogé se récria sur l'impossibilité d'une traversée immense sur un morceau de bois, jouet du vent et des lames. Mendez alors s'avança et dit modestement : " Je n'ai qu'une vie à perdre, mais je suis prêt à l'exposer pour votre service et pour le salut de tous ; je m'abandonne à la protection de Dieu ! " Il partit et se perdit dans les brumes et dans les écumes de l'horizon aux yeux des Espagnols, dont il portait la vie avec la sienne.

XIV

CEPENDANT l'attente sans espoir, l'isolement absolu du monde connu et l'excès du malheur aigrirent contre l'amiral ses compagnons qui lui imputèrent leur perte. Deux de ses officiers favoris, Diego et Francisco de Porras, qu'il avait traités comme ses fils et investis des principaux commandements dans l'escadre, furent les premiers à élever contre lui le murmure, l'insulte et bientôt la sédition. Profitant d'une crise de ses infirmités qui clouait leur bienfaiteur sur sa couche, et entraînant avec eux la moitié des matelots et des soldats, ils s'emparèrent d'une partie des vivres et des armes, ameutèrent leurs complices aux cris de " Castille ! Castille ! " et couvrirent de malédictions et d'outrages l'amiral. Colomb, que sa maladie désarmait, et qui ne pouvait que lever les mains vers le ciel, les supplia en vain de rentrer dans le devoir. Ils méprisèrent ses larmes comme ses ordres. Ils lui reprochèrent sa vieillesse, ses cheveux blancs, ses souffrances corporelles, et levèrent le fer sur sa tête. Barthélemy Colomb s'arma de sa lance, se jeta entre eux et l'amiral, que des serviteurs soutenaient dans leurs bras, et secondé par une partie fidèle de l'équipage, il sauva les jours et l'autorité de son frère sur les vaisseaux. Les deux Porras et cinquante de leurs complices

- quittèrent les bâtiments, ravagèrent la contrée, soulevèrent les naturels par leurs crimes, tentèrent en vain de construire des barques pour se rendre à Hispaniola, périrent en partie dans la tentative, revinrent attaquer
- 5 Colomb et leurs compatriotes dans les vaisseaux, furent vaincus par le bras intrépide de Barthélemy qui tua leur chef Francisco de Porras, et se soumirent enfin au devoir, suppliant Colomb de pardonner à leur ingratitude et à leur rébellion.
- 10 Cependant le messenger de Colomb, sur son frêle tronc d'arbre, avait été dirigé par la Providence sur ce désert d'eau, et il avait échoué, comme le débris d'un naufrage lointain, sur les écueils d'Hispaniola. Conduit à travers
- 15 l'île par les naturels, il était parvenu, après des fatigues et des dangers sans nombre, jusqu'au gouverneur Ovando. Il lui avait remis le message de l'amiral, et il avait ajouté par son récit à l'intérêt et à la pitié que la situation désespérée de Colomb et de ses compagnons
- 20 devait inspirer à des compatriotes. Mais, soit incrédulité, soit lenteur, soit attente secrète de la ruine d'un rival trop grand pour ne pas embarrasser la reconnaissance, les Espagnols d'Hispaniola avaient laissé, sous divers prétextes, s'écouler les jours et les mois. Puis ils avaient
- 25 envoyé, comme à regret, un léger navire, commandé par Escobar, pour reconnaître seulement la situation des vaisseaux naufragés sans aborder la côte et sans parler aux équipages. Ce navire avait apparu et disparu à distance, une nuit, aux regards de Colomb et de ses matelots, avec tant de mystère, que leur superstition
- 30 l'avait pris pour le fantôme d'un bâtiment qui venait tenter leur crédulité ou prophétiser leur mort.
- Enfin Ovando se décida à envoyer des vaisseaux à l'amiral pour l'arracher à la sédition, à la disette et à la mort. Après un naufrage de seize mois, l'amiral, accablé
- 35 de ses années, de ses infirmités et de ses revers, revit pour quelques jours l'île dont il avait fait un empire, et dont l'ingratitude et la jalousie le proscrivaient. Il y passa quelques mois, bien accueilli en apparence dans la maison du gouverneur, mais exclu de toute influence dans le gouvernement, voyant ses ennemis en faveur, ses amis

expulsés ou persécutés à cause de leur fidélité, et pleurant sur la ruine et sur l'esclavage de cette terre qu'il avait découverte comme le jardin du monde, et qu'il revoyait comme le tombeau de ses chers Indiens. Ses propres biens confisqués, ses revenus dilapidés, ses terres dépeuplées ou incultes, le livraient à la fois à la vieillesse, à la maladie et à l'indigence. Jeté avec son frère, son fils et quelques serviteurs sur un vaisseau qui revenait en Europe, une mer implacable le porta de tempête en tempête à San Lucar, où il débarqua le 7 novembre, et d'où on le transporta à Séville, vaincu de force, mourant de corps, invincible d'esprit, immortel de volonté et d'espérance. //

XV

LE possesseur de tant d'îles et de continents n'avait pas un toit pour abriter sa tête. "Si je veux manger ou dormir, écrit-il de Séville à son fils, il faut que je frappe à la porte d'une hôtellerie, et souvent je n'ai pas de quoi y payer mon repas et ma nuit !" Ses malheurs et son indigence lui étaient moins intolérables que la misère de ses compagnons et de ses serviteurs, qu'il avait attachés par tant d'espérances à sa fortune, et qui lui reprochaient leur déception et leur misère. Il écrivit au roi et à la reine en leur faveur. Mais l'ingrat Porras, ce révolté vaincu, qui devait la vie à sa magnanimité, l'avait devancé à la cour, et pervertissait contre son bienfaiteur l'esprit de Ferdinand. "J'ai servi Vos Majestés, écrivait Colomb au roi et à la reine, avec autant de zèle et de constance que j'aurais fait pour mériter le paradis, et, si j'ai failli en quelque chose, c'est parce que mon esprit ou mes forces n'allaient pas au delà !"

Il comptait avec raison sur la justice et sur la faveur de sa protectrice, la reine Isabelle ; mais ce soutien de sa cause allait défaillir aussi : l'infortune domestique l'avait atteinte elle-même. Elle languissait inconsolable de la mort de sa fille de prédilection. Prête à expirer, elle

écrivit dans son testament ce témoignage de son humilité dans le rang suprême, et de la constance de sa tendresse pour l'époux auquel elle voulait rester unie jusque dans la mort : "Que mon corps soit enseveli
5 dans l'Alhambra de Grenade, dans une tombe au niveau de terre et foulée aux pieds ; qu'une simple pierre y dise mon nom. Mais si le roi mon seigneur se choisit une sépulture dans quelque autre temple ou dans
10 quelque autre partie de nos royaumes, je désire que mon corps soit exhumé et transporté et enseveli à côté du sien, afin que l'union de nos corps dans la sépulture atteste et signifie l'union de nos cœurs pendant notre
vie, et, je l'espère par la miséricorde de Dieu, l'union de nos âmes dans le ciel !"

15 "O mon fils ! écrivit Colomb à Diego en apprenant la mort de sa bienfaitrice, que ceci te soit une leçon de ce que tu auras à faire à présent. La première chose est de recommander pieusement et affectueusement à Dieu l'âme de la reine notre souveraine. Elle fut si
20 bonne et si sainte, que nous pouvons être sûrs de sa gloire éternelle et de son abri dans le sein de Dieu contre les soucis et les tribulations de ce monde. La seconde chose que je te recommande est de veiller et de travailler de toutes tes forces pour le service du roi ; il
25 est le chef de la chrétienté. Souviens-toi, en pensant à lui, que, quand la tête souffre, tous les membres sont en souffrance. Tout le monde doit prier pour la consolation et la conservation de ses jours, mais nous surtout qui sommes ses serviteurs !"

30 Tels étaient les sentiments de reconnaissance et de fidélité de Colomb au comble de ses disgrâces. Mais la mort d'Isabelle n'entraînait pas seulement sa fortune, elle entraînait sa vie. Retenu à Séville par le dénûment de ses équipages et par les infirmités croissantes de ses
35 membres, il n'avait pour consolateurs que son frère Barthélemy et son second fils, Fernando. Ce fils, âgé de seize ans, annonçait toutes les qualités sérieuses de l'homme mûr dans toutes les grâces de l'adolescent : "Aime-le comme un frère, écrit Colomb à son fils aîné Diego, alors à la cour, tu n'en as pas d'autres. Dix

frères ne seraient pas trop pour toi ! Jamais je n'ai eu de meilleurs amis que mes frères !” Il pria Barthélemy de conduire ce jeune homme à la cour. Barthélemy partit avec Fernando pour Ségovie, résidence alors de la cour. Il sollicita en vain l'attention et la justice pour Colomb. 5
 Quand le printemps eut tempéré l'air, Colomb, accompagné de son frère et de ses fils, s'achemina lui-même vers Ségovie. Sa présence y parut importune au roi ; son indigence était un reproche à la cour. Le jugement de sa conduite et la restitution de ses biens et privilèges furent remis à des conseils de conscience, 10
 qui, sans oser nier ses droits, usèrent sa patience en délais. Ils usaient en même temps sa vie. Ses inquiétudes d'esprit, la prévision du dénûment où il laisserait ses frères et ses fils, aigrissaient ses souffrances corporelles. 15
 “Votre Majesté, écrivait-il au roi, de son lit de douleur, ne juge pas à propos d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'elle et de cette reine qui est maintenant dans la gloire. Lutter contre votre volonté, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait ce que je devais 20
 faire ; que Dieu, qui m'a toujours été propice, fasse le reste selon sa divine justice.”

Il sentait que la vie, et non la constance, allait lui manquer. Son frère Barthélemy et son fils Diego s'étaient absentés sur son ordre pour aller implorer la 25
 reine Juana, fille d'Isabelle, qui revenait de Flandre en Castille. La douleur physique, l'angoisse morale, le sentiment de l'abréviation de ses jours, trop courts maintenant pour qu'il pût espérer justice avant sa fin ; les triomphes de ses ennemis à la cour, la dérision des 30
 courtisans, la froideur du prince, les pressentiments de la dernière heure, l'isolement où l'absence de son frère et de son fils le laissait dans une ville oubliée ou ingrate ; les souvenirs d'une vie dont la moitié s'était 35
 passée à attendre l'heure d'une grande destinée, l'autre moitié à déplorer l'inutilité du génie ; sans doute aussi la pitié pour cette race innocente et heureuse d'Indiens qu'il avait trouvés libres et enfants dans leur jardin de délices, et qu'il laissait esclaves, dépouillés et profanés dans les mains de leurs oppresseurs ; ses frères sans

soutien, ses fils sans héritage ; le doute sur le sort de sa mémoire parmi les hommes à venir ; cette agonie du génie méconnu ; toutes ces tribulations de ses membres, de son esprit, de son corps, de son âme, du passé, du présent, de l'avenir, pesèrent à la fois sur le vieillard, abandonné dans sa chambre de Ségovie, pendant l'absence de ses frères et de ses enfants. Il demanda à un de ses serviteurs, vieux et dernier compagnon de ses traversées, de sa gloire et de ses misères, de lui apporter sur son lit un petit bréviaire, don du pape Alexandre VI, dans le temps où les souverains le traitaient en souverain. Il écrivit, de sa main affaiblie, son testament sur une page de ce livre, auquel il attribuait une vertu de consécration divine.

Étrange spectacle pour son pauvre serviteur ! Ce vieillard, abandonné de l'univers et couché sur un lit d'indigent dans une maison d'emprunt de Ségovie, distribuait, dans son testament, des mers, des hémisphères, des îles, des continents, des nations, des empires ! Il institua, pour héritier principal, son fils Diego ; en cas de mort de Diego sans postérité, il substituait à ses droits son second fils, le jeune Fernando ; et enfin, si Fernando lui-même venait à mourir avant d'avoir eu des fils, l'héritage passait au frère chéri de Colomb, don Barthélemy, et à ses descendants. " Je prie mes souverains et leurs successeurs, disait-il, de maintenir à jamais mes volontés dans la distribution de mes droits, de mes biens et de mes charges ; moi qui, étant né à Gênes, suis venu les servir en Castille, et qui ai découvert, à l'ouest, la terre ferme, les îles et les Indes ! Mon fils possédera ma charge d'amiral de la partie de l'Océan qui est à l'ouest d'une ligne tirée d'un pôle à l'autre ! " Passant de là à l'emploi des revenus qui lui avaient été assurés par son traité avec Isabelle et Ferdinand, le vieillard distribuait avec libéralité et sagesse les millions qui devaient revenir à sa famille, entre ses fils et Barthélemy son frère. Il en assignait un quart à ce frère ; deux millions par an à Fernando, son second fils. Il se souvenait de la mère de cet enfant, dona Béatrice Enriquez, qu'il

n'avait jamais épousée, et dont sa conscience lui reprochait l'abandon depuis ses années de pérégrination sur les mers. Il chargea son héritier de faire une opulente pension à cette compagne de ses jours obscurs, pendant qu'il luttait, à Tolède, contre les rigueurs de son premier sort. Il parut même s'accuser de quelque ingratitude ou de quelque négligence de cœur envers l'objet de ce second amour, car il ajoute, au legs qu'il lui fait, ces mots, qui durent peser à sa main mourante :
“ Et que cela soit accompli pour le soulagement de ma conscience, car ce nom et ce souvenir sont un poids lourd sur mon âme ! ”

Se reportant ensuite vers cette première patrie, qu'une seconde patrie n'efface jamais dans le cœur de l'homme, il eut un souvenir pour cette ville de Gênes, où le temps avait moissonné toute sa maison paternelle, mais où il lui restait quelque parenté éloignée, comme ces racines qui restent dans le sol après le tronc coupé :
“ J'ordonne à Diego, mon fils, écrivit-il, d'entretenir toujours dans la ville de Gênes un membre de notre famille, qui y résidera avec sa femme, et de lui assurer une existence honorable, telle qu'il convient à une personne qui nous est alliée. Je veux que ce parent conserve pied et nationalité dans cette ville, en qualité de citoyen ; car c'est là que je suis né, et c'est de là que je suis venu ! ”

“ Que mon fils, ajoute-t-il, avec ce sentiment chevaleresque de vassalité et d'inféodation de soi-même au souverain qui était la seconde religion de ce temps, que mon fils serve, en mémoire de moi, le roi, la reine et leurs successeurs, même jusqu'à la perte des biens et de la vie, puisque, après Dieu, ce sont eux qui m'ont fourni les moyens de faire mes découvertes ! ”

“ Il est bien vrai, reprend-il avec un accent involontaire d'amertume, semblable à un reproche mal étouffé dans sa mémoire, que je suis venu les leur offrir de loin, et qu'il s'est écoulé bien du temps avant qu'on ait voulu croire au présent que j'apportais à Leurs Majestés ; mais cela était naturel, car c'était un mystère pour tout le monde, et qui ne pouvait inspirer qu'incréd-

dulité ! C'est pourquoi je dois en partager la gloire avec ces souverains qui se sont les premiers fiés à moi."

XVI

COLOMB reporta ensuite toutes ses pensées à ce Dieu qu'il avait toujours considéré comme un seul et véritable
 5 souverain, comme s'il avait relevé directement de cette Providence dont il s'était senti plus que tout autre l'instrument et le ministre. La résignation et l'enthousiasme, ces deux ressorts de sa vie, ne lui manquèrent pas à sa mort. Il s'humilia sous la main de la nature,
 10 et se releva sous la main de Dieu, qu'il avait toujours vu à travers ses triomphes et ses revers, et qu'il voyait de plus près au moment de son départ de la terre. Il s'abîma dans le repentir de ses fautes et dans l'espérance de sa double immortalité. Poète de cœur, comme on
 15 l'a vu dans ses discours et dans ses écrits, il emprunta aux poésies sacrées des psaumes les dernières aspirations de son âme et les derniers balbutiements de ses lèvres. Il prononça en latin l'adieu suprême à ce monde, et remit à haute voix son âme à son créateur ; serviteur
 20 satisfait de son œuvre, et congédié du monde visible, qu'il avait agrandi, pour aller dans le monde invisible s'emparer de l'espace incommensurable des univers infinis.

XVII

L'ENVIE et l'ingratitude de son siècle et de son souverain
 25 s'évanouirent avec le dernier soupir du grand homme dont ils avaient fait leur victime. Les contemporains semblent pressés d'expié envers les morts les persécutions qu'ils ont infligées aux vivants. On fit à Colomb de royales funérailles. Son corps, et plus tard celui de
 30 son fils, après avoir habité plusieurs monuments funèbres dans différentes cathédrales d'Espagne, furent transportés et ensevelis, selon leurs vœux, à Hispaniola, comme le

conquérant dans sa conquête. Ils reposent maintenant à Cuba. Mais, par un bizarre jugement de Dieu ou par une ingrate inconséquence des hommes, de toutes ces terres d'Amérique qui se disputèrent l'honneur de garder sa cendre, aucune ne garda son nom.

5

XVIII

Tous les caractères du véritable grand homme sont réunis dans ce nom. Génie, travail, patience, obscurité du sort vaincue par la force de la nature, obstination douce mais infatigable au but, résignation au ciel, lutte contre les choses, longue préméditation de pensée dans la solitude, exécution héroïque de la pensée dans l'action, intrépidité et sang-froid contre les éléments dans les tempêtes, et contre la mort dans les séditions, confiance dans l'étoile, non d'un homme, mais de l'humanité, vie jetée avec abandon, et sans regarder derrière lui, en se précipitant dans cet océan inconnu et plein de fantômes, Rubicon de quinze cents lieues, bien plus irrémédiable que celui de César ! Étude infatigable, connaissances aussi vastes que l'horizon de son temps, maniement habile mais honnête des cœurs pour les séduire à la vérité ; convenance, noblesse et dignité de formes extérieures, qui révélaient la grandeur de l'âme et qui enchaînaient les yeux et les cœurs : langage à la proportion et à la hauteur de ses pensées ; éloquence qui convainquait les rois et qui domptait les séditions de ses équipages, poésie de style qui égalait ses récits aux merveilles de ses découvertes et aux images de la nature ; amour immense, ardent et actif de l'humanité jusque dans ce lointain où elle ne se souvient plus de ceux qui la servent ; sagesse d'un législateur et douceur d'un philosophe dans le gouvernement de ses colonies ; pitié paternelle pour ces Indiens, enfants de la race humaine dont il voulait donner la tutelle au vieux monde, et non la servitude et des oppresseurs ; oubli des injures, magnanimité de pardon envers ses ennemis ; piété, enfin, cette vertu qui contient et qui divinise toutes les autres,

10

15

20

25

30

35

quand elle est ce qu'elle était dans l'âme de Colomb ; présence constante de Dieu dans l'esprit, justice dans la conscience, miséricorde dans le cœur, reconnaissance dans les succès, résignation dans les revers, adoration partout et toujours !

5 Tel fut cet homme. Nous n'en connaissons pas de plus achevé. Il en contenait plusieurs en un seul. Il était digne de personnifier le monde ancien auprès de ce monde inconnu qu'il allait aborder le premier, et de
10 porter à ces hommes d'une autre race toutes les vertus du vieux continent, sans un seul de ses vices. Nul par la grandeur de son influence ne mérita mieux le nom de civilisateur.

Son action sur la civilisation fut sans mesure. Il
15 compléta l'univers, il acheva l'unité physique du globe. C'était avancer, bien au delà de ce qui avait été fait jusqu'à lui, l'œuvre de Dieu : L'UNITÉ MORALE DU GENRE HUMAIN. Cette œuvre à laquelle Colomb concourut ainsi était trop grande en effet pour être dignement
20 récompensée par l'imposition de son nom au quatrième continent de la terre. L'Amérique ne porte pas son nom ; le genre humain, rapproché et réuni par lui, le portera sur tout le globe.

FIN.

NOTES.

- | Page | Line | |
|------|------|---|
| 1, | 4. | <i>Ne fussent.</i> <i>Ne</i> is used after verbs of denying and doubting, when taken negatively or interrogatively, as : “ Je ne nie pas que cela <i>ne</i> soit ; ” “ doutez-vous que cela <i>ne</i> soit ? ” |
| 2, | 3. | <i>Se joue</i> , makes sport of ; <i>i.e.</i> , uses for its own ends. |
| | 16. | <i>Il ne s'acquiert pas</i> , it is not acquired. Observe the common use in French of the pronominal for the passive form. |
| | 21. | <i>L'aimant</i> , the magnet ; from Lat. <i>adamentum</i> . |
| | 23. | <i>Quelque chose de fatal</i> , something fatal. The genitive of the adjective is always used after <i>quoi, rien, quelque chose</i> . |
| | 32. | <i>Dont il était travaillé</i> , which tormented him. |
| 3, | 13. | <i>Épuisée de vieillesse</i> , wasted with old age.
<i>Et que Dieu</i> , and <i>when God</i> . Observe that <i>que</i> is often used to avoid the repetition of a conjunction. This <i>que</i> takes the mood of the conjunction for which it stands, except in the case of <i>si</i> , when it takes a subjunctive always. |
| | 22. | <i>Verbe</i> , the (sacred) Word. |
| | 33. | <i>Du Coran et du glaive</i> , with the Koran and the sword. |
| | 38. | <i>Ainsi de Charlemagne</i> , thus with Charlemagne. |
| 4, | 3. | <i>Ainsi de nos jours</i> , so in our own times. |
| | 9. | <i>De lui préparer</i> , with preparing for it. |
| | 10. | <i>Qui ait jamais resserré</i> , which has ever drawn together. Observe that the subjunctive is used after the relative pronouns when they are preceded by an adjective in the superlative degree, or by the words <i>le premier, le seul, le dernier</i> , and an idea of wish or doubt is implied. |
| 5, | 5. | <i>Calcinait</i> , calcined (baked) the roads of Andalusia. <i>Calcinier</i> , from Lat. <i>calcinare</i> , which from <i>calcem</i> . |
| | 7. | <i>Palos</i> . The little seaport town of Palos de Moguer is situated at the mouth of the river Tinto, on the west coast of Andalusia. About half a league from Palos, on a solitary height overlooking the sea-coast, and surrounded by a forest of pine-trees, there stood, and stands at the present time, an ancient convent of |

Page Line

Franciscan friars, dedicated to Santa Maria de Rabida.

This first trace we have of Columbus in Spain is gathered from the manuscript documents of the celebrated law-suit, which took place a few years after his death, between his son Diego and the Crown. It is contained in the deposition of one Garcia Fernandez, a physician resident in Palos.

- 5, 13. *Implorant d'eux-mêmes*, alone (of themselves) claimed hospitality.
23. *Se teignaient*, were prematurely tinged.
- 6, 3. *L'homme mûr*, the man of mature years. Observe that *mûr*, ripe, from *maturus*, has a circumflex; while *mur*, wall, from *murus*, has none.
5. *Curieux et attendris*, who felt curiosity as well as emotion.
8. *De leur équipage*, of their attire.
10. *Pèlerins*, pilgrims. From Lat. *peregrinus*, properly "a traveller."
20. *Recueillement*, meditation, contemplation.
23. *Retraite*, withdrawal from the world.
24. *Crédit*, influence.
27. *Affidée*, trusty, trustworthy.
- 7, 5. *Cardeur de laines, métier aujourd'hui infime*, a wool-comber, a trade nowadays in low esteem. Observe that words in apposition have no article.
18. *Où nous voyons le jour*, where we are born.
21. *La contre-épreuve*, the counter-proof, feeble imitation.
- 8, 1. *Eclairé et aisé*, enlightened and in easy circumstances.
7. *Il était de ces âmes*, he was one of those spirits.
15. *Armaient*, equipped, fitted out.
20. *Savant et matelot à la fois*, a scientist and a sailor at one and the same time.
23. *Les escadres dont Gênes*, the fleets with which Genoa.
28. *À l'étroit*, confined within narrow limits.
- 9, 3. *Ses cartes marines*, his maritime charts.
7. *Entrevu par lui seul*, of which no one but himself had had a glimpse.
8. *Un naufrage*, etc. The account of this shipwreck is given by his son Fernando. He relates that his father sailed for some time with a relation of the name of Colombo, a famous corsair. This bold rover waylaid four Venetian galleys, richly laden, on their return voyage from Flanders, and attacked them with his squadron on the Portuguese coast, between Lisbon and Cape St. Vincent. The battle lasted from morning until evening, with great carnage on both sides. The vessels grappled each other, and the crews fought hand to hand and from ship to ship. The vessel commanded by Columbus was engaged with a

Page Line

huge Venetian galley. They threw hand grenades and other fiery missiles, and the galley was wrapped in flames. The vessels, being fastened together by chains and iron grapplings, could not be separated, and both became a blazing mass, involved in one conflagration. The crews threw themselves into the sea. Columbus seized an oar which was floating near him, and, being an expert swimmer, attained the shore, though full two leagues distant. After recovering from his exhaustion, he repaired to Lisbon, where he found many of his Genoese countrymen, and was induced to take up his residence.

- 9, 9. *D'une galère qu'il montait*, of a galley that he commanded.
 12. *D'une rame*, with one hand got hold of an oar. *Rame*, from Lat. *remus*.
 19. *Assister aux offices religieux*, to attend the religious services. Observe *assister à* = to be present at.
 20. *Il s'éprit d'attachement*, he became enamoured with. Doña Felippa was the daughter of Bartolomeo Moñis de Palestrello, an Italian cavalier, lately deceased, who had been a distinguished navigator and had colonised and governed the Island of Porto Santo. The newly-married couple resided with the mother of the bride, who gave to Columbus all her late husband's charts, journals, and other manuscripts.
 37. *Ses correspondances*, his own correspondence with; *i.e.*, the letters he received from Toscanelli.
 10, 7. *Frayées*, traced out; routes hitherto unexplored across the ocean. "Frayer," from Lat. *fricare*, formerly *froyer*. *Atelier*, workshop. Old Fr. *astelier*, from Lat. *hastellarius*, a place at which are made the *hastellæ* (for *hastulæ*), little planks or splints; originally a carpenter's workshop.
 12. *En pointant...*, in studding his maps with islands and continents.
 15. *La terre semblaît manquer...*, the world seemed to lack there the counterbalancing weight of a continent.
 19. *Par des temps sereins*, in calm weather.
 22. *Marco Polo*, a Venetian traveller, who in the fourteenth century had penetrated the remote parts of Asia, far beyond the regions laid down by Ptolemy. He gave a magnificent description of the Province of Mangi, near Cathay, since ascertained to be the northern coast of China, and extolled the power and grandeur of its sovereign, the Great Khan, the splendour and magnificence of his capitals Cambalu and Quinsay, and the wonders of the island of Cipango, supposed to be Japan. The work of Marco Polo is a key to many of the ideas and speculations of Columbus.

Page Line

- The territories of the Great Khan, as described by the Venetian, were the objects of his diligent search in all his voyages; and in his cruisings among the Antilles he was continually flattering himself with the hopes of arriving at the opulent island of Cipango and the shores of Mangi and Cathay.
- 10, 33. *L'attrait du faux*, attracted by what was false, he was being led to what was true.
- 11, 1. Ne *le pensaient*, than these navigators supposed. Observe that *ne* comes after *plus, mieux, moins, meilleur, autrement*, when these words are used affirmatively.
5. *Les vagues*, the billows. waves; of Germ. origin.
7. *Outils de fer*, iron implements. Formerly *oustil*; originally *ustil*, from Lat. *usitellum*, any instrument used by workpeople.
10. *Des roseaux gigantesques*, gigantic reeds. *Roseau* is of Germ. origin—Goth. *raus*, a reed.
20. *Sur les mappemondes*, on the maps of the world.
31. *De la pesanteur*, of gravity.
37. *Les niveaux*, the levels.
- 12, 4. *Les voiles*, the ships.
22. *Jean II.* John II. had imbibed the passion for discovery from his grand-uncle, Prince Henry. This Prince Henry of Portugal consecrated a long and noble life to the work of sending expeditions down the coast of Africa and out westwards to the islands of the Atlantic. During his life, and by his efforts, Madeira and the Cape de Verde Islands were discovered, and explorations were carried down the coast of Africa, from Cape Bojador to Sierra Leone. The cause of discovery languished during the latter part of the reign of Alfonso of Portugal, but with the reign of John II. all its activity revived. In 1487 Bartholomew Diaz doubled the Cape of Good Hope (Cape Tormentoso he called it), and the path to India was made plain. Vasco de Gama, a few years later, accomplished this long-attempted navigation.
36. *Dinuée de fondement...*, devoid of foundation to banish it among mere fancies.
- 13, 8. *D'autant plus accrédités*, all the more influential at his Court.
13. *Aggrava*, rendered still worse, aggravated.
18. *Cinglé*, sailed. Old Fr. *singler*, originally *sigler*, a word of Germ. origin, from Old Scandinavian *sigla*, to sail.
26. *S'acharnaient*, were furiously keen after the fruit of his labours.
31. *Qu'il envisageait*, the only inheritance that he saw in store for him.

- Page Line
- 14, 3. *Le séjour mobile*, the changeable domicile of the Spanish Court.
12. *Il avait cru devoir*, he had thought it his duty.
16. *Plus rapprochées*, more closely affecting them.
25. *Armateurs*, ship-owners.
30. *Ses entretiens du jour*, his conversations on the topics of the day.
36. *Qui veut comme l'autre ses fidèles*, which, like the other, will have its worshippers.
- 15, 19. *De ce sceau divin...*, with that divine seal which forbids our forgetting... *Sceau*, from Lat. *sigillum*.
25. *Engagea*, prevailed upon.
30. *De l'hôte*, of the guest. *Hôte*, formerly *hoste*, from Lat. *hospitem*, is both *host* and *guest*.
- 13, 1. *Dessillés*, their eyes opened. Formerly spelt *déciller*, to undo the *cil* (*cilium*, eye-lash).
4. *Cénacle*, guest-chamber. Lat. *cænaculum*.
Se couve, is hatched.
25. *Il avait eu l'oreille et la conscience d'Isabelle*, as Isabella's confessor he had had free access to her ear and the control of her conscience.
34. *Il lui fournit l'équipage convenable*, he supplied him with the suitable attire for appearing decently at Court.
36. *Sequins*, sequins; gold coins of the Levant. The sequin was in circulation in Italy, where its value was about ten shillings. Etym. *zecchino*, from *zecca*, a mint.
- 17, 6. *Et à qui il renvoya...*, and to whom he ever after ascribed...
7. *Cordoue*. When Columbus arrived at Cordova he found it in all the bustle of military preparation. The two rival Moorish Kings of Granada had formed a coalition, and Ferdinand and Isabella had summoned all their chivalry to assemble for a grand campaign. Every day witnessed the arrival of some Spanish noble with a splendid retinue and a brilliant array of household troops. The Court was like a military camp; every avenue was crowded by warlike grandes and hardy cavaliers who had distinguished themselves in this Moorish war. This was an unpropitious moment for an application like that of Columbus.
9. *L'étoile du génie*, the guiding star of genius.
29. *Mais, bien que le roi*, but although the king.
- 18, 27. *Ce règne à deux*, this dual reign.
32. *Lue avec prévention*, read under the influence of prejudice.
- 19, 12. *La certitude qui attend l'heure*, stubborn like certainty waiting for its opportunity.
19. *Pendant ces nombreuses années*. While lingering in Cordova, Columbus became attached to Doña Beatrix

Page Line

- Enriquez, a lady of that city, of a noble family. Like most of the circumstances of this part of his life, his connection with this lady is wrapped in obscurity, but appears never to have been sanctioned by marriage. She was the mother of his second son, Fernando, who became his historian, and whom he always treated on terms of perfect equality with his other son, Diego.
- 20, 2. *Du monde futur*, of future generations.
 10. *À tort*, erroneously.
- 21, 1. *Reçue et couvée*, received and fostered (lit. hatched) in a woman's heart.
 20. *Encourait la tache d'hérésie*, all that which incurred the stigma of heresy.
 30. *Cherchant fortune de ses chimères*, seeking to make capital out of his chimerical fancies.
 35. *Du clergé supérieur*, despised by the upper clergy.
- 22, 22. *Que passionnait la vérité*, which truth enflamed, lost all its thunders and its fire (lit. lightning). Observe the position of the subject after the verb, a common inversion after the relative pronoun in the accusative case.
 38. *Éconduit*, bowed out, discarded, refused admission.
- 23, 13. *Le roi de Portugal* (John II.). Columbus had received favourable letters both from the King of England (Henry VII.) and the King of France (Charles VIII.). The King of Portugal also had invited him to return to his Court; but he appears to have become attached to Spain, probably from its being the residence of Beatrix Enriquez and his children.
 23. *Boabdil*. Boabdil el Chico, the last of the Moorish Kings, after the surrender of Granada sallied forth from the Alhambra and yielded up the keys of that favourite seat of Moslem power to Ferdinand and Isabella.
- 24, 21. *L'envie s'acharnait sur Colomb...*, envy fastened itself on Columbus, even before a single success had attracted it.
- 25, 17. *Le ressort*, the moving spring.
 23. *Envoya chercher*, sent for.
 28. *Fanatisèrent*, bewitched, fascinated.
 29. *On le supplia de rester*, they implored him to stay.
- 26, 25. *Ce grand œuvre*, this great work. Obs.: *Œuvre*, which is generally feminine, is used in the masculine in the sense of an important work, a great undertaking.
 32. *Trésor secret*, drawn from her privy purse.
 35. *De ses démarches et de son crédit*, with his zeal and influence. *Démarches*=active measures.
- 27, 7. *Repaisant*, feasting his imagination,

- Page Line
- 27, 28. *La dime à perpétuité*, one-tenth for ever. *Dime*, tithe, formerly *disme*, from Lat. *decima*.
31. *Préalablement*, previously, in advance. *Préalable*, for *pré-allable*, compd. of *pré*, from Lat. *præ* and *allable* from *aller*.
- 28, 14. *Marchandaient avec Dieu*, bargained with God about the price.
27. *Élan de cœur*, this enthusiasm of a woman's heart.
- 29, 20. *Troquait*, bartered. From Spanish *trocar*; Der. *troc* (verbal subst.), barter, truck.
- 30, 19. *Qu'un fatal génie...*, it seemed that an evil genius bent on striving against the world's unity...
36. *Caravellas*, caravels. These vessels, designated elsewhere under the names of *navire*, *vaisseau*, *barque*, *bâtiment*, were light barques, not superior to river and coasting craft of modern days. They were built high at the prow and stern, with forecastles and cabins for the crew, but were without decks in the centre. Only one of the three, the *Santa-Maria*, was completely decked, on board of which Columbus hoisted his flag.
- 31, 9. *Prendre la mer*, were ready to put to sea.
14. *Il y arbora...*, on this vessel he hoisted... By the arrangement concluded with Ferdinand and Isabella, April 17th, 1492, the Spanish Sovereigns, as lords of the Ocean-seas, constituted Christopher Columbus their admiral, viceroy, and governor-general of all such islands and continents as he should discover in the Western Ocean. He was to be entitled to one-tenth of the products and profits within the limits of his discoveries, and an additional eighth, provided he should contribute one-eighth part of the expense.
20. *Un salut d'heureuse traversée*, it was a mourning procession rather than a speeding on a prosperous journey.
28. *À regret*, reluctantly. Repeated mandates had been issued by the Sovereigns, ordering the magistrates of Palos and the neighbouring town of Moguer to press into the service any Spanish vessels and crews they might think proper, and threatening severe punishment on all who should prove refractory.
33. *Un poids naturel à l'immobilité*, a natural *vis inertie*.
35. *Malheur à qui...*, evil betide him who disturbs it.
- 32, 6. *Une seule était pontée*, one only was completely decked—that which he commanded.
7. *Navire du commerce*, trading vessel.
9. *Une lame*, a wave. From Lat. *lamina*.
12. *Dans les gros temps*, in rough weather.
14. *Ne fit sombrer la caravelle*, should sink the ship. Obs. : The verbs *empêcher*, *éviter*, *prendre garde*, *se garder*, and the conjunctions *à moins que*, *de peur que*, are

Page Line

- always followed by *ne*. The verb *sombrer*, to founder, is derived from the Lat. *subumbrare*.
- 32, 17. *Une voile latine*, a triangular lateen sail.
 19. *Aux bordages bas*, to the low bulwarks.
 27. *Bien qu'il eût...*, though he had.... Obs. : The conjunctions *quoique*, *bien que*, *avant que*, *jusqu'à ce que*, *de manière que*, *afin que*, *de peur que*, *à moins que*, and *que*, used for any of the above, require the subjunctive.
- 33, 4. *Il orientait ses voiles*, he steered his ships.
 20. *Tout en rendant grâce*, all the while that he returned thanks.
 21. *À rasséréner ses équipages*, to reassure his crews.
 23. *À plein souffle*, with full blast.
 32. *Et d'avoir à lui seul*, he longed to have left behind him the limits of the known seas, and alone to have in his power the means of returning.
- 34, 1. *Faisait eau dans sa cale*, had sprung a leak.
 5. *Radouber*, to refit, patch up.
 6. *Une autre voilure*, a new rig. The lateen sails of the *Nina* were altered into square sails, that she might work more steadily and securely.
 7. *Sa troisième conserve*, his third companion ship.
 10. *La vie*, the provisions, the food for...
 24. *Le dernier phare*, the last lighthouse. *Phare*, from Lat. *pharus*, of historical origin, from the island of Pharos, off the harbour of Alexandria, on which a celebrated lighthouse stood.
 26. *Jusqu'aux jalons*, even the very landmarks.
 37. *Les soleils*, the climates.
- 35, 1. *Dont chaque lame*, each wave of which impelled their ships towards...
 3. *Prestigieuses*, fascinating, illusive.
 5. *Les vents alizés*, the trade-winds.
 11. *Trompait ainsi*, cheated thus. Columbus kept two reckonings—one private, in which the true way of the ship was noted, and which he retained in secret for his own government; the other public, for general inspection, in which a number of leagues was daily subtracted from the sailing of the ships, so as to keep the crews in ignorance of the real distance they had advanced.
 13. *La véritable estime*, the true reckoning.
 23. *Qui chancelait*, which itself became unsteady on the confines of an unexplored hemisphere.
 27. *L'habitacle*, the binnacle.
- 36, 4. *Boussole intime*, an inner intuitive compass with which Nature had endowed him. Obs. : *Dont* is ablative as well as genitive. These two cases are identical in

- Page Line
- French, and so *de* signifies not merely *of*, but also *by*, *with*, *from*.
- 36, 6. *Spécieuse*, plausible.
 7. *Aiguille aimantée*, magnetic needle.
 25. *Transpirer en écumant...*, to exhale as they foam...
 28. *De sérénité*, with serenity; *i.e.*, to calm the senses while it convinced the minds.
- 37, 2. *Bas-fonds*, the shallows.
 16. *Dont les vagues herbues...*, whose weed-bearing waves (were) cut through by our prow (and) slackened our speed.
 28. *Sans amis...*, without friends... whose heart could be firm enough to emulate his constancy, and sufficiently trustworthy to refrain from divulging his secret apprehensions.
- 38, 19. *Brume du soir*, the evening haze. Lat. *bruma*.
 23. *Orienter*, without their having to shift (adjust) their sails.
 31. *Louvoyant*, tacking. Der. from *lof* (Naut.), which itself is from the English *luff*.
 35. *Navigation en arrière*, of their return journey.
- 39, 14. *Saluèrent*, hailed, welcomed.
 17. *Pa'pitation*, a pulsation.
 26. *Charmilles*, bowers.
 34. *Entraver*, to clog, to entangle.
 38. *Tant l'inconnu a de terreur pour le cœur de l'homme*, so greatly does the unknown inspire man's heart with terror.
- 40, 5. *Parages*, regions, quarters.
 6. *Souffle*, the breeze.
 8. *Soute raines à son lit*, beneath its bed.
 10. *Nefs*, vessels, ships. Lat. *navis*.
 15. *Étanché*, slaked its watery worlds.
 18. *Virer de bord*, veer round. Old Fr. *vire*, a circle, a ring. Lat. *viriola*.
 28. *Bord à bord*, side by side.
 35. *Ce jeune Océan*, this newly-discovered Ocean.
- 41, 1. *Hunes*, mast-tops. Of Germn origin; A.S. *hun*.
 5. *Sa terre à lui*, the land which he foresaw. Obs.: This tautology is a very common way of putting the emphasis upon the possessive case. Ex.: *Vous m'offrirez à moi*.
 6. *Gouverner*, to steer.
 14. *S'y réverbérait*, shone therein. *Réverbérer*, to reverberate, from Lat. *reverberare*. Its derivative, *réverbère*, is a street-lamp.
 17. *Sillage*, the wake of the ship.
 19. *Se concerter*, to act in concert.
 23. *Le livre d'estime secret*, the private log-book of the admiral showed more than eight hundred.

- Page Line
- 42, 21. *S'entendre*, to be in collusion with.
 24. *Haubans*, shrouds. Formerly *hoben*, of German origin.
 28. *Qu'avaient-ils à ménager*, what need had they to spare the feelings of. *Ménager*, to deal carefully with.
 30. *Surpris à*, wrested from.
- 43, 12. *Troisième soleil*, the third day.
 26. *Ciselé*, carved out. *Ciseler*, from *ciseau*, Old Fr. *cisel*, a chisel.
 35. *Outragé*, insulted the day before.
- 44, 4. *Carguer*, to furl, to brail, clew up (sails). Lat. *carriicare*.
 11. *Vergues*, yards. Lat. *virga*.
 20. *Innette*, poop. Of Celtic origin—Irisiù *dùn*, hill, down.
 23. *Éblouissement*, dazzling sensation, bewilderment.
 39. *Fanal*, a ship's lantern, beacon; introduced in sixteenth century from It. *fanale*.
- 45, 15. *Brasses*, fathoms. Der. from *bras* (Lat. *brachium*)=the distance between one's extended arms.
 18. *Bronze*, the gun.
 19. *Éclairer*, to show the way; hence *éclaireur*, a scout.
 27. *Récifs*, rocks, reefs.
- 46, 1. *Crépuscule*, the dawn.
 9. *Anses*, bays, creeks.
 10. *Clairières...*, glades... allowed the eyes partly to peer into these mysteries of solitude.
 13. *Ruches*, bee-hives. Formerly *rusche*, of Celtic origin, Breton, *rusken*.
 28. *Dans le signe de la croix...*, and to hoist there, with the symbol of the cross and the flag of Spain, the standard of God's conquest and of the conquest effected by his Sovereigns through his own genius.
- 47, 2. *À défaut des hommes*, as men were lacking.
 8. *Chiffres*, the initials. Low Lat. *cifra*. The letters F and Y surmounted by crowns, the Spanish initials of the Castilian monarchs Fernando and Ysabel.
 17. *Le visage collé*, his face touching the ground.
Larmes ..., tears that had a double import and a double omen.
 25. *C'était l'homme...*, it was man who shed these tears; it would have been more befitting had the soil shed them.
- 48, 2. *San-Salvador*. The island where Columbus had thus, for the first time, set his foot upon the New World is one of the Lucayos, or Bahama Islands, and was called by the natives Guanahani: it still retains the name of San Salvador, which he gave it, though called by the English Cat Island. The light which he had seen, the evening previous to his making land, may have been on Watling's Island, which lies a few leagues to the east.

- Page Line
- 48, 6. *De leur défiance*, with their distrust.
 22. *Leurs antennes...*, these vessels shifting their sails, their lateen yards, their spars...
- 49, 12. *Dans ce fond ignoré du monde*, in this unknown extremity of the world.
 13. *À force d'ignorance*, through dint of ignorance.
 20. *S'apprivoisant*, growing tame, sociable.
- 50, 6. *Foulaît*, whose sovereign trod floors formed of plates of gold.
 18. *À l'aspect...*, with the most luxuriant aspect.
 22. *Grelots*, little bells, hawk's bells.
 23. *Relâches*, stoppages. Columbus now beheld a number of beautiful islands, green, level, and fertile, and the Indians intimidated by signs that they were innumerable. He supposed them to be a part of the great archipelago described by Marco Polo as stretching along the coast of Asia, and abounding with spices and odoriferous trees. He visited three of them, to which he gave the names of Santa Maria de la Conception, Fernandina, and Isabella.
 29. *Étalait à leurs sens*, spread out before them.
- 51, 1. *Cuba*. Columbus arrived in sight of Cuba on the 28th of October. He anchored in a beautiful river to the west of Neuvitas del Principe, and, taking formal possession of the island, gave it the name of Juana, in honour of Prince Juan, and to the river the name of San-Salvador.
 3. *Jalonnaient*, staked out.
 7. *Rades*, roadsteads. Introduced through It. *rada*, from the Germanic; O. Scand. *reida*.
- 52, 30. *Rejaillissements*, jets of soft light.
 7. *Dotaient...*, which enthusiastic travellers ascribed to Cathay and Japan.
 8. *Naturels*, natives; also called *indigènes*.
 31. *Déconcerté*, disappointed.
 38. *Rachetées selon lui...*, redeemed, so he thought...
- 53, 1. *Vogua*, sailed. *Voguer*, from It. *vogare*.
 17. *Déshérité...*, the name of the chief was deprived of the honour of being given to a new world; that of a subordinate under him prevailed.
 28. *Devançaient*, outstripped.
- 54, 36. *S'était trop aperçu*, had become but too conscious.
 6. *Sévir contre*, to punish.
 18. *Hispaniola*. As Columbus approached Hayti (also called St. Domingo), the sailors fancied that the features of the surrounding country resembled those of the more beautiful provinces of Spain. In consequence of this idea, he called the island Española, or, as it is commonly written, Hispaniola.

- Page Line
 54, 20. *Qui lui fit virer de bord*, which made him veer round.
 Obs.: *Faire* in combination with an infinitive forms a verbal expression the sense of which is active; if the infinitive has a direct object (expressed or implied), that of *faire* becomes indirect (dative).
 Ex.: "Charles XII. fit repasser la rivière à ses troupes."
30. *Roulaient des parfums*, whose waves wafted perfumes.
- 55, 7. *Bornes...*, from the confines of the horizon, or, from the extremity of the firmament.
8. *À l'égal des dieux*, like gods.
25. *Tiède*, warm, tepid. From Lat. *tepidus*.
28. *Nattes*, mats. Ital. *matta*, from Lat. *matta*.
36. *Régnaient sur...*, imposed a law on these little kings.
37. *Toute paternelle*, quite paternal. Obs.: *Tout*, though an adverb, is spelt *toute*, *toutes*, when the adjective that follows is feminine and begins with a consonant.
- 56, 32. *Quel mystère de la providence que...*, what a mystery of Providence is this visit... Obs. *que* introducing the real subject of the sentence. Whenever that which explains the subject is placed before it, this subject is preceded by *que*. Ex.: "C'est un rocher stérile *que* cette île. With an infinitive *que de* is used. Ex.: "C'est imiter les Dieux *que de* secourir les affligés."
- 57, 7. *À force de rames*, by dint of rowing.
11. *Jusqu'au démembrement...*, till the parting of the last timber.
12. *Radeau*, raft; formerly *radel*, from Lat. *radellus*.
28. *S'attendrit sur...*, describes with emotion, in his letters to the King and Queen, the spontaneous generosity of this people.
- 58, 31. *En côtoyant*, in coasting along the winding shores.
36. *Il avait ensanglanté ses premiers pas*, he had stained his first steps with blood. The place where the skirmish had taken place was called by Columbus El Golfo de las Fleches, or the Gulf of Arrows; but it is known by the name of the Gulf of Samana.
- 59, 7. *Ses notes d'estime*, his nautical reckoning.
14. *N'en avait jamais vu*, had never seen any. Obs.: The past participle preceded by *en* is invariable; the agreement, however, takes place when the pronoun *en* is preceded by an adverb of quantity. Ex.: "Plus il a vu de livres, *plus* il en a lus."
16. *Insensibles*, that no longer obeyed either sail or rudder.
34. *Ce jeu du sort*, this sport of fate.
40. *Le mot*, the key to, the solution of...
- 60, 9. *Morne*, sullen. Of Germanic origin; O.H.G. *mornen*, to mourn.
16. *Insouciant*, heedless.

- Page Line
- 60, 22. *Bouées*, buoys, floating objects. O. Fr. *boye*, from Lat. *boja*.
23. *Ballottée*, tossed.
25. *Du lest*, some ballast; from Germ. *last*.
- 61, 8. *Défendu aux vagues*, forbidden the waves.
- 62, 14. *Mettre le comble*, fill the measure of his happiness.
24. *Némésis*, the avenging goddess.
- 63, 6. *Pour lui faire cortège*, to follow in his train.
14. *Étalés*, spread out, displayed. Obs.: The masc. gender, because the first of the objects enumerated is masculine.
16. *Couraient sur les pas*, followed in the wake.
22. *Qui avait soulevé le rideau*, who had first unveiled.
- 64, 2. *Sous les pas de qui*, under whose steps. N.B.: *Duquel*, *de laquelle* (or *de qui*, speaking of persons, must be used for "whose" whenever there is a preposition between "whose" and its antecedent.
24. *L'entretien*, the talk, the topic of conversation.
31. *Astucieusement*, craftily, cunningly.
32. *Dans le cas où*, in case he had not been born. Obs.: *Où* =in which. *Où, d'où, par où*, are frequently used for *auquel, dans lequel, par lequel*, etc.
36. *À le faire tenir*, to make it stand.
- 65, 2. *Renvoyant ainsi...*, thus ascribing.
13. *L'apanage*, the appanage. Now restricted to a domain given to princes of the blood royal for their sustenance; in feudal law it meant any pension or alimentation. Der. from the O. Fr. verb *apaner*, to nourish.
17. *Fonseca*, Juan Rodriguez de Fonseca, Archdeacon of Seville, who successively was promoted to the sees of Badajoz, Valencia, and Burgos, and finally appointed Patriarch of the Indies. Francisco Pinelo was associated with him as treasurer, and Juan de Soria as contador, or comptroller. Their office was fixed at Seville, and was the germ of the royal India-house, which afterwards rose to such great power and importance.
22. *Ravaler*, to put down, disparage. Derived from *aval*, down-stream, Lat. *ad vallem*; the opposite to which is *amont*, upwards, Lat. *ad montem*.
38. *Échantillons*, samples.
40. *Pour essayer le ciel...*, to try the climate.
- 66, 11. *Son cœur et ses sens...*, lit., his heart and his senses so overflowed with courage that he carried its fanaticism up to madness (*i.e.*, his moral and physical courage bordered on madness).
19. *Qui débordait des crénaux*, which projected from the battlements.

Page Line

- 66, 33. *Se laissa franchir*, was crossed. Lit., allowed itself to be crossed.
35. *Croisa...*, cruised among the Caribbee Islands.
- 67, 6. *Une salve*, a salute. On the evening of the 27th of November, 1493, Columbus anchored opposite to the harbour of La Navidad. As it was too dark to distinguish objects, he ordered two signal guns to be fired. The report echoed along the shore, but there was no gun, or light, or friendly shout in reply.
26. *Le fort incendié...* The burnt ruins of the fortress which entombed their bones was the first monument of the intercourse between these two families of the human race.
37. *Tramé*, plotted, planned.
- 68, 7. *Une plage vierge*, lit., a virgin strand; a new site along the coast. Columbus fixed upon a harbour about ten leagues east of Monte Christi, protected on one side by a natural rampart of rocks, and on the other by an impervious forest, with a fine plain in the vicinity, watered by two rivers.
33. *Les débordements honteux*, the shameful dissoluteness and the starvation of his crews.
- 69, 22. *Il y toucha...*, he called there; he made the island. Columbus arrived on the 29th of April, 1494, at the eastern end of Cuba, which is now known as Cape Maysi. He sailed along the southern coast, touching once or twice in the harbours. On the 3rd of May he turned his prow directly south in search of Jamaica.
- 70, 16. *Émanation mystérieuse...* Columbus was greatly moved, says the Spanish historian, Las Casas, by the simple eloquence of this untutored savage, and rejoiced to hear his doctrine of the future state of the soul, having supposed that no belief of the kind existed among the inhabitants of these countries.
24. *Ses matelots le ramenèrent...*, his sailors brought him back to Isabella in a state of insensibility resembling death itself.
29. *Au chevet de sa couche*, at his bedside. *Chevet*, bed-head der. from *chef* (Lat. *caput*).
35. *Il était d'une taille athlétique*, he had an athletic stature. *Taille* is a verbal subst., from *tailler*, to cut (Low Lat. *taliare*).
- 71, 7. *Le second*, the second in command most suitable for Columbus.
11. *L'esprit de famille...* The family bond was a guarantee to Columbus for the fidelity of his lieutenant.
28. *Pour faire admirer...*, to make them admire at Isabella the greatness and the wealth of the Europeans.

- Page Line
- 71, 33. *Une paire de menottes...*, a set of manacles of polished steel.
40. *Eut-il monté en croupe...*, scarcely had the unfortunate cacique mounted in the saddle behind the crafty Ojeda. *Croupe*, crupper, Old Fr. *crope*, from Norse *kryppa*. Obs. : The nominative pronoun follows the verb in sentences beginning with *à peine*, *peut-être*, *aussi*, *encore*, *au moins*, *en vain*. This is an unmistakable evidence of the influence of the Teutonic languages on French.
- 72, 10. *Motiva*, was an excuse for, stimulated.
20. *Flairant*, scenting. In Old Fr. *flairer* had the intransitive sense of exhaling an odour, from Lat. *flagrare*.
25. *Se fit guerrier*, became a warrior.
27. *Les assouplit au joug*, made them submissive to the yoke, which was tempered by...
- 73, 9. *Informé contre*, to inquire into, to investigate.
12. *Avérés*, proved against him.
18. *Déchu provisoirement*, provisionally deposed.
27. *Le laissa instruire...*, allowed him freely to conduct judicial inquiries for the odious charges that his detractors were bringing against him.
35. *Reculée*, remote, distant.
36. *Peuplade*, tribe.
- 74, 6. *Ravie*, delighted.
13. *Ils arrivent...*, they reached at the end of a few days. Obs. : The pres. used for the perf. to give life to the narrative.
- 75, 3. *En habit de Franciscain*, clad in the habit of a Franciscan monk, girded with a cord.
6. *Un suppliant de génie...*, a talented suppliant, who comes to ask forgiveness for the glory he has won.
20. *D'instinct...*, instinctively proscribed slavery, which philosophy and religion were to abolish no less than four centuries later.
25. *Breviesca*. Ximeno de Breviesca, treasurer of Fonseca, a man of impudent front and unbridled tongue, who, echoing the sentiment of his patron the Bishop, had been loud in his abuse of the Admiral and his enterprises. At the very time that Columbus was on the point of embarking, he was assailed by the insolence of this Ximeno. Forgetting in the hurry and indignation of the moment his usual self-command, he struck the despicable minion to the earth, and spurned him with his foot.
- 76, 9. *Dessaler...*, to sweeten its waters.
13. *Ses hôtes*, its possessors. Obs. : *Hôte* is both *host* and *guest*. Der. from the Lat. *hospitem*.

- Page Line
- 77, 4. *Dès que ses vigies*, as soon as his look-out men.
13. *Écume de l'Espagne*, the scum of Spain. Many criminals and vagabonds from Spanish prisons had been shipped, in compliance with the Admiral's ill-judged proposition.
40. *Était l'asile...*, afforded a home to these strangers.
- 78, 16. *Avait fait inviter par elle*, had prevailed upon her to invite.
25. *Ces cavaliers fondent...*, these horsemen *rush*. Obs.: The change to the present tense, so as to give animation to the narrative, after which, six lines lower down, we come back to the pluperfect. The present is also frequently used for the immediate future. Ex.: *Je pars demain*.
- 79, 7. *Un bagne*, galleys, a convict prison.
12. *S'étouffèrent en s'embrassant*, throttled each other after their first greeting.
19. *Bobadilla*. Don Francisco de Bobadilla, an officer of the Royal household, and commander of the military and religious order of Calatrava. He arrived at San Domingo on the 23rd of August, 1500.
24. *Prévenu contre l'amiral*, prejudiced against the Admiral.
34. *Espinosa*. To fill the measure of ingratitude meted out to Columbus, it was one of his own servants that volunteered to rivet his fetters.
- 80, 7. *A l'envi*, emulously. They vied with each other in charging him.
10. *Les fanfares*, lit., the flourish of trumpets—i.e., *jeers*.
19. *Ne douta pas...*, had no doubt but that his last hour had come. Obs.: Verbs of doubting taken negatively or interrogatively are followed by *ne*, except when the allusion is to an incontestable fact. Thus: *Je ne doute pas que cela ne soit*; but, *Je ne doute pas qu'il y ait un Dieu*.
- 81, 12. *Cercueil*, coffin. Old Fr. *sarcueil*, from Lat. *sarcophagus*.
20. *Naguère*, lately. In Old Fr. written *n'a guères*, compounded of *ne*, *avoir*, and *guères*, equivalent to *il n'y a guères*, there is but little (time ago).
29. *Examiner le procès*, investigate the charges against.
- 82, 1. *C'était l'homme...*, he was the man least calculated to appreciate or replace a great man.
18. *Il croyait arriver...*, he thought he could reach the extreme east of Asia by sailing directly west.
34. *Aussi longtemps que le corps peut...*, so long as the body has the *power*, the mind should have the *will* to act.
37. *Il avait cette autorisation de la cour*. Washington Irving states, "This was contrary to his orders, which forbade him to touch at Hispaniola until his return homewards, lest his presence should cause some agita-

- Page Line
- tion in the island ; he trusted, however, the circumstance of the case would plead his excuse.
- 83, 14. *Falaises*, cliffs. Formerly *faloize* and *falize*, from O.H.G. *felisa*, a rock.
- 84, 1. *Hochets*, trinkets. Lit., *rattles*, from v. *hocher*, to shake or rattle.
24. *L'écoutille*, the hatchway.
29. *Les brisants*, the breakers ; *i.e.*, the heavy surf over the bar at the mouth of the river.
32. *Franchissant à la nage les écueils*, swimming across the surf. *Ecueil*, lit. a rock, from Lat. *scopulus*.
- 85, 9. *Que fit-il autrement*, what did he more for Moses or for His servant David ?
25. *Il tient tout ce qu'il doit*, he fulfils all that he promises, and with increase.
36. *Sombra de fatigue*, foundered through having become completely unseaworthy.— *chaucel*.
- 86, 4. *Rongées des vers*, their timbers eaten through by the toredo, and perforated like a honeycomb.
7. *Prêts à s'abîmer*, in danger of foundering.
21. *Le seul espoir qui restât*, the only hope of safety that remained. Obs. : The subjunctive is used after the relative pronouns *qui*, *que*, *dont*, *lequel*, *où*, when they are preceded by an adjective in the superlative degree, or by the words *le seul*, *le premier*, *le dernier*, when an idea of wish or doubt is implied.
28. *Sans autre grément*, merely provided with an oar. Der. from *gréer*, to rig ; of German origin.
- 87, 6. *Se recria*, lit., clamoured. Everyone drew back, pronouncing it the height of rashness to undertake so long a journey on a mere log of wood.
25. *Castille*. Francisco Porras suddenly entered the cabin where Columbus was confined to his bed by the gout, reproached him vehemently with keeping them in that desolate place to perish, and accused him of having no intention of returning to Spain. "Embark immediately, or remain, in God's name !" cried he, with a voice that resounded all over the wreck. "For my part, I am for Castille ! Those who choose may follow me." This was the signal. "For Castille ! for Castille !" was heard on every side.
- 88, 19. *Mais, soit incrédulité*, but whether it be incredulity.
36. *Dont il avait fait ..*, of which he had formed an empire, and from which ingratitude and jealousy banished him.
38. *Bien accueilli en apparence*, well received, to all appearances.
- 89, 10. *Sans Lucar*, at the mouth of the Guadalquivir.
29. *Si j'ai failli...*, if I have failed in anything, it has been

Page Line

- because my knowledge and my powers went no further.
- 90, 5. *Dans une tombe au niveau de la terre*, in a tomb level with the ground, and trodden by the feet of men.
21. *De son abri...*, wherefore we may trust she now rests in glory, far from all concern for this rough and weary world.
33. *Le dénuement de ses équipages...*, through lack of means, and through his growing infirmities.
37. *Annonçait*, gave promise of.
- 91, 11. *A des consei/s de conscience*, to courts of equity. The tribunal to which the whole matter was at one time referred was called the "Junta de Descargos;" it had charge of the settlement of the affairs of the late Queen. Nothing resulted from their deliberations; the wishes of the King were too well known to be thwarted.
- 92, 8. *Un de ses serviteurs*. This servant was Bartholomew Fiesco, who, according to some writers, accompanied Diego Mendez in the perilous expedition from Jamaica to Hispaniola.
10. *Bréviaire*, prayer-book. From Lat. *breviarium*.
29. *Mes charges*, my appointments.
- 93, 13. *Se reportant*, recurring again, reverting to.
19. *D'entretenir*, to support in the town of Genoa.
22. *Une personne*. *Personne* is fem. when it means *some one*, masc. when it means *anybody*. In the former case it is a substantive, in the latter an indefinite pronoun.
28. *De vassalité*, of vassality and of subordination of oneself.
- 94, 13. *Il s'abîma*, he sank into, he wholly gave himself up to.
14. *Poète de cœur*, naturally a poet.
18. *Il prononça en Latin...*, *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*.
29. *Son corps...*, his body, and later that of his son. His remains, first deposited in the convent of St. Francis at Valladolid, were, six years later, removed to the Carthusian monastery of Las Cuevas at Seville, where a costly monument was raised over them by King Ferdinand, with the memorable inscription—
- "A Castilla y a Leon
Nuovo mundo diò Colon."
- From this spot his body was transported, in the year 1536, to the island of St. Domingo, the proper theatre of his discoveries; and, on the cession of that island to the French in 1795, was again removed to Cuba, where his ashes now quietly repose in the cathedral church of its capital.
- 95, 3. *Inconséquence*, inconsistency.
14. *L'étoile*, the guiding star.

- Page Line
- 95, 17. *Rubicon de quinze cents lieues*, in rushing into that unknown ocean peopled with phantoms — that Rubicon, fifteen hundred leagues broad. (In allusion to Cæsar's crossing the Rubicon, the boundary of Gallia Cisalpina, which the laws did not allow him to pass while in command.)
24. *À la hauteur*, to the level of.
- 96, 7. *Achevé*, complete.
8. *Après de...*, he was worthy of representing the Old World in the New, which he was to be the first to visit.
17. *Jusqu'à lui*, up to his time.

PRIMERS, GRAMMARS, AND EXERCISE BOOKS.

Hachette's Illustrated French Primer ; OR, THE CHILD'S FIRST FRENCH LESSONS.

EDITED BY HENRI BUÉ, B.-ès-L.,
French Master at Merchant Taylors' School, London.

The easiest introduction to the study of French, with numerous Wood Engravings. **New and Cheaper Edition. 1 vol., small 8vo, cloth. Price 1s. 6d.**

"In 'Hachette's Illustrated French Primer' we have a capital little introduction to the mysteries of the French language intended for very young children, and really adapted to their comprehension. The pronunciation of the letters is first explained and exemplified, and then the young pupil is led on to mastery of words, simple sentences, and idiomatic phrases. There is no inculcation of formal rules; the eye, ear, and memory are alone appealed to, and by the proper use of this book teachers will be able to lay an excellent foundation for the future more systematic study of French."—*Scotsman*.

"There is scarcely a page without a cleverly-executed engraving, and a child could certainly learn French from no better devised or more interesting manual."—*Literary Churchman*.

Syllabaire Régimbeau.

NEW AND SIMPLIFIED METHOD OF TEACHING TO READ FRENCH
BY THE DECOMPOSITION OF THE LANGUAGE INTO PURE AND
ARTICULATE SOUNDS.

By P. RÉGIMBEAU,

*Ancien Instituteur primaire; Inspecteur principal du Matériel des Écoles
Communales de la Ville de Paris.*

THIS WORK IS INSCRIBED ON THE LIST OF BOOKS GRATUITOUSLY SUPPLIED
TO ITS SCHOOLS BY THE TOWN OF PARIS.

1 vol. small 8vo, illustrated, cloth. Price 1s.

In order to make this excellent SYLLABAIRE more acceptable to English Schools, an Edition has been prepared in which the Modes of Application and the Principles and Rules of the Method are explained in English.

Early French Lessons.

By HENRI BUÉ, B.-ès-L.,

New Edition. 64 pages, cloth. Price 8d.

The compiler of this little book has had in view to teach the young beginner as many French words as possible in the least tedious manner. He has found by experience that what children dislike most to learn are lists of words, however useful and well chosen, and that they very soon get weary of disconnected sentences, but commit to memory most readily a short nursery rhyme, anecdote, or fable. Hence the selection he has made.

HENRI BUÉ, B.-ès-L.

French Master at Merchant Taylors' School, London.

NEW CONVERSATIONAL FRENCH COURSE.

The First French Book.

1 vol., 180 pages, cloth. 110th Thousand. Price 10d.

GRAMMAR, EXERCISES, CONVERSATION, & VOCABULARIES.

Drawn up according to the requirements of the First Stage.

Adopted by the School Board for London, the Minister of Public Instruction in Canada, etc., etc.

Every lesson is followed by a short dialogue for conversational practices. The volume comprises the whole Accidence. The rules are stated in the clearest possible manner. A chapter on the Philology of the Language, and some for reading and translation, a complete Index, and two complete Vocabularyes, follow the Grammatical portion. Its moderate price and its completeness will make it one of the best books for use in our Middle-Class and National Schools and other large establishments.

The Second French Book.

1 vol., 208 pages. 8th Edition. Cloth, price 1s.

GRAMMAR, EXERCISES, CONVERSATION, & TRANSLATION.

Complete Vocabularyes and a Set of Examination Papers.

Drawn up according to the requirements of the Second Stage.

The First Steps in French Idioms.

5th Edition. Cloth. Price 1s. 6d.

Containing an Alphabetical List of Idioms, Explanatory Notes, and Examination Papers. (*See likewise under Idioms.*)

The Key to the Above Three Books.

1 vol. cloth, price 2s. 6d. (*For Teachers only.*)

The New Conversational First French Reader.

A Collection of Interesting Narratives, adapted for use in Schools, with a List of the Difficult Words to be Learned by Heart, Conversation, Examination Questions, and a Complete French-English Vocabulary. (*See likewise under Graduated French Readers.*)

"M. Bué's 'First French Book' is much to be commended. The lessons are very gradual, and the rules are explained with a simplicity that must greatly help both teacher and pupil. At the end of each lesson a short vocabulary, a model exercise, and a conversation are given. At the end of the verbs is a 'short chapter for the inquisitive,' which is well worth getting up, even by more advanced pupils. The chief merit of elementary books of this kind lies in their arrangement, and in this respect we have seen no better book than M. Bué's."—*School Guardian*, Nov. 10, 1877.

"A handy little volume, which may serve with advantage as an introduction to the study of more elaborate works."—*The Pictorial World*, Oct. 13, 1877.

Brachet's Public School Elementary French Grammar.

WITH EXERCISES.

By **A. BRACHET**, Lauréat de l'Académie française,

And adapted for English Schools by the

Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., & GUSTAVE MASSON, B.A.
Officiers d'Académie;

Past and Present Examiners in the University of London.

New Edition. Complete in 1 vol. Cloth. Price 2s. 6d., or

Part I.—ACCIDENCE. With Examination Questions and Exercises.
Cloth, 176 pages, small 8vo. With a complete French-English
and English-French Vocabulary. **Price 1s. 6d.**

Part II.—SYNTAX. With Examination Questions and Exercises,
and a complete French-English and English-French Vocabulary.
Price 1s. 6d.

KEY TO THE EXERCISES. For Teachers only. **Price 1s. 6d.**

A SUPPLEMENTARY SERIES OF EXERCISES.

Vol. I.—ACCIDENCE. With a Supplement to Grammar and a
Vocabulary to the Exercises. **Cloth, price 1s.**

Vol. II.—SYNTAX. **Cloth, price 1s.**

KEY TO THE ACCIDENCE, PRICE 2s. KEY TO THE SYNTAX, PRICE 2s.

OPINIONS OF THE PRESS.

"A good school-book. The type is as clear as the arrangement."—*Athenæum*,
Jan. 6, 1877.

"We are not astonished to hear that it has met with the most flattering reception."
—*School Board Chronicle*, March 10, 1877.

"We have no hesitation in stating our opinion that no more useful or practical in-
troduction to the French Language has been published than this."—*Public Opinion*,
March 24, 1877.

"England is fortunate in the services of a small knot of French Masters like
MM. Masson and Brette, who have, alike by their teaching and their school books,
done much for the scientific study of the language and literature of France. After
successfully introducing into English form the 'Public School French Grammar,' in
which M. Littré's researches are happily applied by M. Brachet so as to show the
relation of modern French to Latin, MM. Brette and Masson here translate and adapt
the *Petite* or Elementary French Grammar. That has at once proved as popular as
the more elaborate treatise."—*Edinburgh Daily Review*, March 20, 1877.

"Of this excellent school series we have before us the 'Public School Elementary
French Grammar'—(1) *Accidence*, and (2) *Syntax*. Brachet's work is simply beyond
comparison with any other of its class; and its scientific character is not sacrificed in
the very judicious adaptation which has made it available for English students.—
There is no better elementary French Grammar, whether for boys or for girls."—
Hereford Times, April 11, 1877.

"Messrs. HACHETTE issue some valuable contributions to their series of French
Educational works. M. Auguste Brachet is well known as one of the most scientific
and learned of French philologists and grammarians, and the practical utility of his
'Elementary French Grammar' is proved by the fact that the translation of it by the
Rev. P. H. Brette, head master of the French School at Christ's Hospital, and Mr G
Masson, assistant master at Harrow, has already reached a second edition."—*The
Scotsman*, April 10,

THE PUBLIC SCHOOL
FRENCH GRAMMAR.

Giving the latest Results of Modern Philology,
and based upon the "Nouvelle Grammaire Française" of

AUGUSTE BRACHET,

Lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions.

Part I.—ACCIDENCE.

New Edition, revised and enlarged.

BY

REVEREND P. H. ERNEST BRETTE, B.D.,

Head Master of the French School, Christ's Hospital, London;

GUSTAVE MASSON, B.A.,

Assistant Master and Librarian, Harrow School;

Officiers d'Académie.

ELPHÈGE JANAU,

Assistant French Master, Christ's Hospital, London;

AND

H. C. LEVANDER, M.A.,

Formerly Scholar of Pembroke College, Oxford; one of the Masters in University College School, London.

1 Vol. small 8vo. 464 Pages. Cloth. Price 3s. 6d.

EXERCISES.

ACCIDENCE.—Part I. Price 1s. 6d.

KEY TO THE EXERCISES OF ACCIDENCE, by E. JANAU.

For teachers only, cloth 1s. 6d.

OPINIONS.

"The best Grammar of the French language that has been published in England."—
PROFESSOR ATTWELL.

"This is a revised and enlarged edition of the excellent work. Its clear and comprehensive character has been widely recognised, and as the new issue summarises the changes made in the last edition of the "Dictionnaire de l'Académie," besides making other decided improvements, the sphere of its usefulness will be enlarged. The introduction of the elementary rules of syntax is a feature calculated to be of service to all students preparing for examinations"—*Daily Chronicle*, June 19, 1883.

PAUL BAUME'S
Practical and Theoretical French
Class Books.

These particularly modern Works, which have been unanimously praised by the press, and well received by the educational world, are especially adapted to preparing for Public Examinations. "*Ni trop ni trop peu*" has been the Author's motto, and the marked favour with which his various Works have been received is a sufficient proof that he carried out his motto to the satisfaction of Instructors and Principals of Schools and Colleges throughout the United Kingdom.

Practical French Grammar & Exercises,

FOR THE USE OF BEGINNERS AND GENERAL CLASSES.

Eleventh Edition. Price 3s. 6d.

. The chief features of the Practical French Grammar are:—

1stly, Each page of practice faces a page of theory.

2dly, No dictionary is required.

3dly, It is constructed on the progressive system, each page of practice being as it were an examination paper on every previous subject.

4thly, The rules, 142 in number, are short, and such as can be easily explained to young pupils.

N.B.—Especial attention is directed to pages 6 and 7 of the Practical French Grammar, in which the system of teaching and manner of using the book are fully explained.

KEY to Exercises in Practical French Grammar,

WITH HINTS TO TEACHERS, AND ANNOTATIONS.

Price 2s. 6d.

Paul Baume's French Syntax and
Exercises,

FOR THE USE OF ADVANCED STUDENTS.

Fourth Edition. Price 4s.

. The chief features of the French Syntax are:—

1stly, Theory and practice facing each other.

2dly, The comprehensive nature of the practical pages, each containing a vocabulary of idiomatic, familiar, and colloquial expressions; quotations from French classics, illustrating the rules opposite; and, lastly, familiar English to be turned into French.

N.B.—The French Syntax is intended to prepare for the higher class of public examinations, and should be used by those students only who are well acquainted with the accidence of the French language, and know the irregular verbs. The system and advantages of the French Syntax are fully explained in the preface

KEY to the Translations and Exercises in French Syntax,

FOR THE USE OF TEACHERS AND SELF-TAUGHT STUDENTS.

Price 2s. 6d.

"The appearance of a seventh edition of M. Baume's well-known grammar speaks for itself. It possesses distinctly a praiseworthy character of its own, marked chiefly by a just prominence given to 'practice,' a clear direct style of exposition, and a refreshing freedom from technicalities. It is amply furnished with carefully graduated exercises, bestows due attention on the irregularities of the verb, and contains many well-selected lists of nouns. . . . Altogether this grammar is an admirable work of the kind, essentially designed for use, devoid of pedantic phraseology, systematic, and therefore simple. It may also be commended on the score of cheapness, and of beautiful typography."—*Educational News*.

"The attractiveness of Syntax is fully given effect to by M. Baume, who illustrates the idiomatic peculiarities of Gallic construction in 1000 racy colloquialisms. The rules, which form the basis of his work, are simple and comprehensive, and their operation is unmistakably exhibited in 100 reading, parsing, and translating lessons. Some 40 of its 154 pages are taken up with preliminary rules of accident and construction, a list of irregular verbs, &c., so as to obviate the necessity of referring to preliminary books, and to give to his present work a character of completeness. Its more extensive use in the schools would certainly be productive of excellent fruits."—*Educational News*.

PAUL BAUME'S FRENCH MANUAL

OF GRAMMAR, CONVERSATION, AND LITERATURE.

New Edition. Price 3s.

* * This new Work is on a totally different plan from the ordinary run of Readers and Conversation Books, from which grammatical knowledge is generally excluded. The Manual is divided into 80 lessons. Each lesson, which may be prepared in part or wholly according to the ability of the pupil, contains three divisions:—

1stly, A set of examination questions and answers on grammar.

2dly, A familiar conversation of a modern type on a given subject

3rdly, A biographical sketch of and quotation from a noted French writer, with hints for the translation of difficult expressions, historical notes, &c.

The whole Book thus forms an extensive examination paper on grammar, with 461 questions and answers systematically and progressively arranged; a set of eighty familiar conversations on given subjects; and a Reader, or elementary course of literature, containing eighty biographical sketches of and quotations from the best French prose writers and poets, in chronological order.

This French Manual is intended to be as useful as well as a necessary adjunct to any French grammar that may be in the hands of pupils.

"M. Baume has succeeded, by means of a chronological series of classical quotations, in tracing the development of French literary style. The excerpts are of the most diversified character, and include specimens from the writings of eighty authors, ranging from Rabelais to Hugo and Taine. A novel and excellent feature is the introduction of brief biographic sketches of the various writers."—*Educational News*.

"Together, these three works form an almost ideal series, yet each may be employed independently, or in conjunction with other class-books. They are all capably got up, and may be safely recommended for private as well as for class use."—*Educational News*.

NEW FRENCH CLASS BOOKS.

By C. A. CHARDENAL, B.A.,
Bachelier-ès-Lettres of the University of France.

THE SERIES CONTAINS THE FOLLOWING VOLUMES :

The French Primer.

For Junior Classes, in Three Parts, each 4d , or THE SAME Complete and Bound in 1 vol., cloth. Price 1s. 3d.

First French Course :

OR, RULES AND EXERCISES FOR BEGINNERS.

Used in Taylor Institution. Oxford; University College, London, etc
212 pp., fcap. cloth. Price 1s. 6d.

From the *Athenæum*—"The information is well put, and the book as good a First Course as can be had."

Second French Course :

OR, FRENCH SYNTAX AND READER.

240 pp., fcap. cloth. Price 2s.

From the *Athenæum*—"With the 'First French Course,' by the same Author, it may serve as a means of acquiring a sound knowledge of the language."

French Exercises for Advanced Pupils.

Containing the principal Rules of French Syntax, numerous French and English Exercises on Rules and Idioms, and a Dictionary of nearly 4000 Idiomatical Verbs and Sentences, Familiar Phrases, and Proverbs. 320 pp., fcap., cloth. Price 3s. 6d.

Key to the First and Second Courses.

Price 3s. 6d.

Key to the "French Exercises for Advanced Pupils ;"

To which are added Explanations of 850 of the most difficult French Idioms. Price 3s. 6d.

The Rules of the French Language.

Being a Summary, set in Grammatical Order, of the Rules contained in the Author's *First French Course*, *Second French Course*, and *Advanced French Exercises*, 1 vol. small 8vo, 171 pages, cloth. Price 1s. 6d.

Practical Exercises on French Conversation.

For the use of Students and Travellers. 1 vol. small 8vo, cloth.
Price 1s. 6d.

THE OXFORD AND CAMBRIDGE FRENCH GRAMMAR.

PART I.—PUPIL'S	Cloth, 8°	2s.
" II.—"	Cloth, 8°	2s. 6d.
" III.—"	Cloth, 8°	3s.
MASTER'S BOOK to PARTS I. & II.	Cloth, 8°	5s.

OPINIONS OF THE PRESS.

"These volumes have been prepared with great care for schools and private pupils who have in view Oxford, Cambridge, and College of Preceptors' Local Examinations, as well as for those who are preparing for Army and Navy, Civil Service, and University Examinations. They combine all that is best in previous methods, and, if diligently and patiently used, could not fail to make the student acquainted with the most subtle distinctions and elegancies which abound in the French language. In the Master's Book there is an excellent "Précis de l'histoire de la littérature Française depuis son origine jusqu'à nos jours." All that is requisite for mastering the idiomatic expressions in the French language will be found included in the system adopted by Messrs. Hunt and Wuillemin, and the Master's Book, which is meant to be used by all teachers, is at once a guide, a grammar, and a key. Nothing more complete in its kind has appeared even in these late years, which have been prolific in grammars and methods intended to facilitate the acquisition of modern languages."—*The Tablet*.

"For Englishmen generally the study of French is nowadays a necessity. But it may be said that few books pretending to aid in teaching that language are of much value. 'The Oxford and Cambridge French Grammar' in three parts—one for masters, and two for pupils of different grades—should, however, be very useful in achieving the task, and it is doubtful whether a better Grammar has before seen the light."—*Daily Telegraph*.

"It is not surprising that the rapid extension during the last few years of the Local Examinations should have created a literature specially adapted for the use of candidates preparing for them. Several of the books published for this purpose have proved a delusion and a snare, because they were only crude compilations encouraging mere cram. But cramming in its worst sense no longer ensures success at any well-conducted examination. *We gladly welcome, therefore, this Grammar which, while fulfilling its professed object as a course preparatory for examinations, at the same time can be used WITH EQUAL ADVANTAGE by those who have no final test to work for, but who simply aim at acquiring a thorough knowledge of French in an attractive manner.* For its immediate purpose the Grammar is divided into four parts, each affording materials for a year's work, and subdivided again into three divisions, corresponding to the terms of the usual scholastic year. Each term, again, is divided into ten lessons, so that, allowing one week every month for repetition, there

is one lesson for every week at a minimum rate of three lessons a month. The whole of these twelve parts or terms are *properly graduated*, and each lesson contains proportionate parts of grammar, idioms, translations from French and into French, so as to serve as a very good model of what a lesson in French should be. As a companion to the Grammar the authors have also published a Master's Book, containing questions and exercises on the lessons, and the translation into French of the English pieces in the Pupil's Book, so that the Grammar might also be used by English masters teaching French. At the end the authors have given a short précis of French literature."—*Educational Times*.

"Into these three volumes—two of which are intended for pupils and one for masters—Messrs. Hunt and Wullemin have compressed almost everything that it is necessary for a student to know in order to become proficient in the French language. The only book required in addition is a dictionary. The usual English into French translation book, the idiom book, the dictation book, the reading books, and the books which give a knowledge of French literature, are all dispensed with, their substance being included in the volumes before us. One of the leading merits of the system here laid down, therefore, is the saving it effects in that constantly recurring item of parental expenditure, the outlay in school books. Having carefully gone through all three volumes, we are able to say that the system in every particular seems admirably adapted for the purpose in hand—which is, we take it, the acquirement of an efficient knowledge of French with the least expenditure of labour and the minimum of perplexity."—*Liverpool Mercury*.

"The claims with which these books come before the public are fully justified. Great judgment has been shown in what is included in the books, and in the method which is adopted. The exercises from the twenty-first lesson—second year—are composed of short stories, everyday conversations, extracts from daily papers, and paragraphs given to the Oxford and Cambridge senior candidates. The nomenclature of the tenses of the verb, a vexed question with teachers, is simple, and will be readily understood by students of English and Latin."—*School Guardian*.

"We have found this Grammar, by practical experiment with a couple of young children, very serviceable and satisfactory. It is specially intended by its authors for use in preparing for competitive examinations; but it begins at the beginning, and is simple enough to be placed in the hands of the youngest. It will be enough to say that Messrs. Hunt and Wullemin have given evidence on every page of their experience in teaching, and that the result of their labours must be to diminish very notably the labour of all who make use of their books. 'The Oxford and Cambridge French Grammar' deserves high commendation."—*Hereford Times*.

"After an attentive examination of this New French Course we find that it comprises a careful and complete series of lessons, well adapted to prepare pupils for the examinations referred to on the title-page, and for others of a similar kind. The information is clearly and simply set forth, and the exercises are sufficiently full to impress the matter on the mind and memory of the pupil."—*The Schoolmaster*.

"We congratulate MM. Hunt and Wullemin on the result of their labours, and wish them every success with their new publication."—*The Hereford Journal*, Jan. 14, 1882.

THE PHILOLOGY OF THE FRENCH LANGUAGE.

By **A. L. MEISSNER, Ph.D.,**

Professor of Modern Languages in the Queen's University in Ireland.

Third and Entirely Revised Edition. With an Appendix of Specimens of Old French, from the 9th to the 15th Century, and a set of Examination Questions.

1 vol., small 8vo, cloth. Price 3s. 6d.

A NEW edition of the Philology of the French Language having been called for, the Author has taken the opportunity of thoroughly revising and remodelling the work in accordance with the present advanced state of the science of comparative grammar. Several important additions have been made, especially respecting the Keltic and Italian elements in the French language, and in the chapter on Phonology. In his revision the author has been greatly assisted by the careful and appreciative review of a former edition by Prof. Gaston Paris, whose suggestions have received all the attention due to the highest living authority on the subject. The hints given by M. Henri Gaidoz, Editor of the *Revue Celtique*, have been utilised, and the *lacunæ*, pointed out by Prof. Bernhard Schmitz in his *Cyclopædia of Modern Philology*, have been filled up, so as to make the book the most complete manual of French Philology as yet published.

“On ne peut que donner des éloges à la manière dont l'auteur a compris et exécuté son travail.”—GASTON PARIS, *Revue Critique*.

“Nous voyons avec satisfaction l'Histoire et la Grammaire scientifique de notre langue désormais représentées dans la littérature scolaire de l'Angleterre par ce recommandable manuel.”—H. GAIDOZ, *Revue de l'Instruction Publique*.

“The Professor of Modern Languages in the Queen's University presents in this text-book the groundwork of his lectures in Queen's College, Belfast; and a good solid foundation it is, on which both lecturers and students may build with safety. Of course it is not, nor is it intended to be, light reading. The author's object is not to exhibit the results of modern philology in an attractive form for popular readers, but rather to supply materials of thought and suggestive hints to those who wish to acquire a philological knowledge of the French language in its successive stages. . . . Beginning with a brief but excellent account of the origin of modern French—including an accurate survey of the several characteristic distinctions between the Romance languages and the parent Latin, and a description of the three dialects of the Langue d'Oïl—he proceeds to set forth under the head of “Phonology” the various changes of letters which have taken place in passing from one period to another. The remainder of the work is devoted to “Morphology,” or an account of the formation of words by the modification or addition of syllables or the composition of words. The forms assumed by verbs at different periods of the language are clearly and fully set forth. By way of illustration the etymology of many words are explained—of some more than once, because they happen to be instances of more than one general principle—which is no bad thing, and is far better than giving derivations in an isolated way without pointing out the law to which they conform.”—*Athenæum*.

“A well-written and thoughtful treatise on the history and philology of the French language, scholarly in its tone and treatment, and full of valuable information on many of the most interesting points of comparative grammar. Though primarily intended for advanced students following a course of college lectures or preparing for some of the higher competitive examinations, it may be used with great advantage in the upper forms of our public schools.”—*Educational Times*.

“This book supplies a want which has long been felt. The French Language is at present learned too much as a mere matter of rote, and the pupil knows nothing of the formation and history of the language. Dr. Meissner's work supplies this information in a satisfactory manner. It is scholarly, accurate, and thorough. It is a work which ought to be used in all schools where Latin is taught, and it will be read with much interest and much profit alike by those who teach French and those who teach Latin. The book has only to be known to come into extensive use.”—*Museum*.

Manuel à l'Usage des Candidats Aux Examens Publics.

By HENRY BELCHER, M.A., *Chaplain;*

AND

ALEXANDRE DUPUIS, B.A.,

Chief French Master, King's College School, London.

1 vol., 400 pp., 8vo. Cloth, price 4s.

THIS BOOK CONTAINS THREE PARTS.

THE FIRST PART consists of a Selection of Papers set at Public Examinations, conducted by the Universities, the Civil Service Commissioners, and other Examining Boards. The range of the Examinations is such as boys leaving Public Schools are expected to be able to pass—*e.g.*, the Oxford and Cambridge Joint Board, the University of London Matriculation Examination, the Preliminary Army Examinations, &c. The Grammar, the Translation, and the Composition Papers have been separated and printed continuously.

THE SECOND PART consists of Higher Grade Examinations, Honours of the University of London, Oxford Final Schools, Indian Civil Service, &c.; and the Grammar, the Translation, and the Composition Papers are treated as in Part I.

THE THIRD PART consists of the Examination for the Taylor Scholarship at Oxford and the D. Lit. Examination of the University of London. The papers in this part are printed in the sequence of subjects as set at the Examinations to which they belong.

All the papers are fully annotated, and the more difficult questions are answered.

The whole, it is hoped, fully represents the general course of French Teaching in England, and reproduces, to some extent, the exact attitude of English teachers and examiners towards the French Language

"THE system above referred to is no doubt a good one. In seeing what has been required from those who have already gone through the ordeal which is before him, the pupil is enabled to measure the standard to which he must attain in order to be successful, and becomes accustomed to the form of work that will be required from him. This book is especially well adapted for the above purpose."—*Morning Post.*

"THE book is of considerable size and unusually complete. It supplies a vast number of passages for translation into English and French, together with hundreds of questions actually set at public examinations on miscellaneous points of French grammar. The notes are numerous, judicious, and reliable. No teacher of French who has to prepare pupils for examinations should be without this volume, which is issued at a moderate price, considering its size and quality."—*Schoolmaster.*

"WHAT renders the work the more valuable is, that spelling, accents, marks, and passages appear here exactly as in the examination papers. The notes furnished have been carefully compiled, and, so far as we have tested, are extremely accurate. Issued at a moderate price, stoutly bound, and edited with care, the *Manuel* may be commended as a valuable aid to candidates for the various examinations dealt with in the volume."—*Broad Arrow.*

"WE have to thank Messrs. Henry Belcher and Alexander Dupuis for one of the most useful compilations recently published. It had often struck us that a volume containing a selection from the examination papers set at the various colleges, at Woolwich, Sandhurst, for the Staff College, the Indian Civil Service, &c., would be a great boon to teachers, first by supplying them with materials immediately available; and, secondly, by setting before them models from which they could frame their own papers. This is precisely the merit and the value of this excellent volume."—*School Board Chronicle.*

FRENCH COMPOSITION.

**The Children's Own Book of
French Composition,**

A SERIES OF EASY EXERCISES ON IDIOMATIC CONSTRUCTION
ADAPTED FOR THE USE OF YOUNG PEOPLE, AND BASED UPON
THE STORIES CONTAINED IN

Hachette's Children's Own French Book.

THE ENGLISH PART

By the Rev. E. C. D'AUQUIER, M.A.,

Clare College, Cambridge;

Head Master of the South-Eastern College, Ramsgate;

One of the Examiners to the Irish Board of Intermediate Education.

1 vol., small 8vo, 192 pages, cloth, price 1s. 6d.

THE FRENCH PART

By **ELPHÈGE JANAU,**

Assistant French Master, Christ's Hospital, London.

1 vol., small 8vo, 192 pages, cloth, price 1s. 6d.

With a Preface by **JULES BUÉ, M.A., &c.**

OPINIONS OF THE PRESS.

"The words *imitation* and *variation* indicate the writer's method of teaching his younger pupils. He sets before them a series of French phrases and sentences, then refers to rules, and gives aid in making variations and putting them into French. We have often used the same plan and found it good. When connected with a narrative interest (as in this case) this method gives pleasure to young students."—*The Athênæum*, April 21st.

"This little book merits high praise."—*Vanity Fair*.

"The arrangement of the book is excellent."—*Civil Service Gazette*.

"M. d'Auquier has himself used the examples in his book with unflinching success."—*Manchester Examiner and Times*.

"It is excellent in all respects."—*Sunday Times*.

"The method is novel, ingenious, and effective."—*The Nonconformist*.

"M. d'Auquier's plan does seem both new and good."—*The Tablet*.

"We like the plan of this work and the way in which it has been carried out."—*The Schoolmaster*.

CLASS-BOOK OF FRENCH COMPOSITION.

WITH AN ENGLISH-FRENCH VOCABULARY BY

L. P. BLOUËT, B.A.,

Late French Master, St. Paul's School, London.

6th Edition. 1 vol., small 8vo, cloth. Price 2s. 6d.

The compiler has chosen amusing and interesting pieces by English Authors, and given all the rules of French Grammar that refer to each sentence to be translated into French. The compiler has aimed at writing a class-book which may enable a young pupil to learn his grammar, or an advanced one to revise it, *whilst translating*.

The increasing success of the "Class-Book of French Composition" clearly shows that the method of teaching French Composition by giving hints to pupils, instead of giving them whole sentences translated, is being well appreciated.

"This book deserves to take rank with Mr. Sidgwick's 'Greek Composition,' and a higher compliment we cannot pay it....."—*Journal of Education*, May, 1880.

"Blouët's 'Class-Book of French Composition' will be found a most valuable guide to the idiomatic rendering of English into French. The extracts given for translation are most amusing and interesting, and the pupil who goes through the exercises carefully, using the assistance given in the notes and references, will learn much which he could pick up nowhere but from the conversation of a cultivated Frenchman."—*Literary Churchman*, Aug. 20, 1880.

KEY TO THE SAME.

1 vol., small 8vo, cloth. Price 2s. 6d.

ELEMENTS OF FRENCH COMPOSITION.

AN EASY AND PROGRESSIVE METHOD FOR THE TRANSLATION
OF ENGLISH INTO FRENCH,

WITH A COMPLETE VOCABULARY.

By **V. KASTNER, M.A.,**

*Officier d'Académie, Professor of French Language and Literature in Queen's
College, London.*

THE present publication consists of two parts. In the *first part*, a close comparison has been attempted of the French and English syntaxes, and while the principles common to both languages have been but slightly touched upon, considerable stress has been laid on the idiomatic structure of French.

The changes introduced, in 1877, by the French Academy, in the use of accents and the spelling of compound and foreign words have been carefully noted, and numerous exercises added, with a view of impressing the Rules more deeply on the student's memory. To meet the requirements of the case, it has been found necessary to make those Exercises consist chiefly of detached sentences; but care has been taken that each sentence should contain some interesting thought, or convey useful information. Commonplace and meaningless phrases have been altogether excluded.

The *second part* includes one hundred easy pieces for rendering into French (Anecdotes, Historical Facts, &c.), each requiring half an hour of preparation.

“Professor Kastner has produced a very scholarly work, and the very complete vocabulary is not its least meritorious feature.”—*School Board Chronicle.*

“We think the book cannot fail to be very acceptable to teachers, and most useful to pupils.”—*School Guardian.*

“The three Parts of which this manual is composed may be described by the three degrees of comparison—good, better, best.”—*Journal of Education.*

KEY TO THE SAME.

1 Vol., 8vo, Cloth. Price 2s. 6d.

HALF-HOURS OF FRENCH TRANSLATION;

OR,

EXTRACTS FROM THE BEST ENGLISH AUTHORS TO BE RENDERED INTO FRENCH;

AND ALSO PASSAGES TRANSLATED FROM CONTEMPORARY FRENCH WRITERS TO BE RE-TRANSLATED.

ARRANGED PROGRESSIVELY WITH IDIOMATIC NOTES.

By **ALPHONSE MARIETTE, M.A.,**

Professor and Examiner of the French Language and Literature at King's College, London;

Late French Teacher to the Children of H.R.H. the Prince of Wales.

New Edition. 1 vol., small 8vo, 392 pages. Cloth, price 4s. 6d.

"Professor Mariette is a teacher without dullness, who adds to a close intimacy with the literature of his own country the relish of a well-read Englishman for English books. The first part of his excellent little volume, entitled *Half-hours of Translation*, is a well-chosen series of extracts from good English writers, very various in style, and in the form of idiom employed. Now it is the prose of Macaulay, now the prose of Charles Lamb that yields an extract for translation into French; this passage is from Dr. Johnson, that from Mr. Dickens. The range of selection is, in fact, over the whole of the wide field of English prose, between the essays of Lord Bacon and those of contemporary journalists. The choice of each extract has been obviously founded not upon its merits more than its convertibility into French. Every passage may be so translated that a good translation shall seem to contain not the words only but the thoughts also, and some one of the moods of a Frenchman. In foot-notes carefully appended to each passage, the labour of a pupil is lightened, or the work of self-education is assisted—by the supply of fragments of translation where the two languages differ in idiom. In the second part of the book, Professor Mariette has taken the trouble to translate from contemporary French authors choice illustrations of the French of to-day, and so to translate them that they may be by a skilful hand faithfully returned to France. Here again notes help the student to secure a mastery over French idiom, but the help becomes less frequent as the volume draws towards a close. In the extracts from French writers there is the same regard paid to variety of tone, and the student who throughout the first part of the book is speaking the thoughts of his own land in the language of a neighbour, in the second part of the book, when he does not mistranslate, is actually writing French thoughts in the Frenchman's way."—*Examiner*.

"A very useful school-book for students of French . . . Independently of its educational uses, this is really a most amusing book, and one over which an idler might be tempted to dawdle for a whole morning."—*Literary Gazette*.

KEY TO THE SAME.

1 vol. small 8vo, 300 pages. Cloth, price 6s.

ROULIER, A., FELLOW UNIV. GALLIC,

*late French Master at the Charterhouse,
Professor of French Language and Literature in Bedford College, London,
and Assistant Examiner in the University of London.*

THE FIRST BOOK OF FRENCH COMPOSITION.

Materials for Translating English into French,
FOR ELEMENTARY CLASSES.

1 vol., small 8vo cloth. Third Edition, carefully revised.
Price 1s. 6d.

THE KEY to the above. Cloth, 2s. 6d.

The First and Second Editions of this Volume were published under the title, "The Charterhouse First Book of French Composition."

This work is designed for beginners, and may be put into the hands of any person knowing the elementary rules concerning substantives, articles, and adjectives, and the conjugation of regular verbs.

THE SECOND BOOK OF FRENCH COMPOSITION.

Materials for Translating English into French,
FOR ADVANCED CLASSES.

1 vol., small 8vo, 320 pages, cloth. Price 3s.

THE KEY to the above. Cloth, 3s.

"Much as we liked M. Roulier's First Book of French Composition, this second instalment pleases us perhaps still more. It opens with a short but lucid recapitulation of the rules explained minutely in the previous volume, and thus two purposes are answered; scholars, in the first place, need not go to the expense of purchasing the introductory book; whilst those who have used it, and are desirous of referring to some of the rules, can do so at once. The volume itself is divided into two sections; we have first a series of chapters containing a theoretical part, illustrated by short exercises; and, secondly, a collection of extracts arranged in progressive difficulty, *without rules*, but still, in the case of the first twelve pieces, accompanied by a minimum of notes. The concluding fragments, taken from the examination papers set in the University of London and elsewhere, are meant to test the pupils in various degrees of proficiency."—*School Board Chronicle.*

E
111
L16

**THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Santa Barbara**

**THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW.**



3 1205 02644 3646

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



AA 000 896 034 6

